

5 cts — NUMERO DE 32 PAGES — 5 cts

Le Samedi

VOL. IX. No 34

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 22 JANVIER 1898

PLAISIRS D'HIVER



AU PATINOIR.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT. UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25

(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 22 JANVIER 1898

BOUQUET DE PENSÉES

D'une manière générale on peut dire qu'augmenter les pouvoirs d'un homme, c'est diminuer la liberté, c'est-à-dire la puissance de production d'un pays, car la production est toujours en raison directe de la liberté.

x

Le monsieur qui a érigé en principe de toujours céder aux dames son siège dans les tramways en arrive à la conclusion qu'il y a énormément de femmes muettes répandues par la ville.

x

Tenter de s'élever à la hauteur de certaines belles idées prouve déjà un essai d'intelligence... Malheureusement, il y a beaucoup de gens qui en restent là.

x

Beaucoup de ressemblance entre l'homme et le poisson. Vous savez que le poisson n'éprouve jamais de déboires s'il se tient la bouche fermée.

x

Quand une jeune fille dit à un garçon quelle a rêvé de lui la nuit précédente, il est grandement temps qu'il fasse attention à lui.

x

Pour bien comprendre la douloureuse impuissance de la vie humaine, il faut avoir vu l'inutilité de ses combats devant la mort.

x

Voleur, c'est la profession la plus répandue; seulement, c'est un métier qui ne veut pas d'enseigne.

x

Il est imprudent de s'endormir dans le tramway à moins qu'on n'habite plus loin que le terminus.

x

Nos propres fautes nous les imputons à l'orgueil, celles des femmes à la vanité.

x

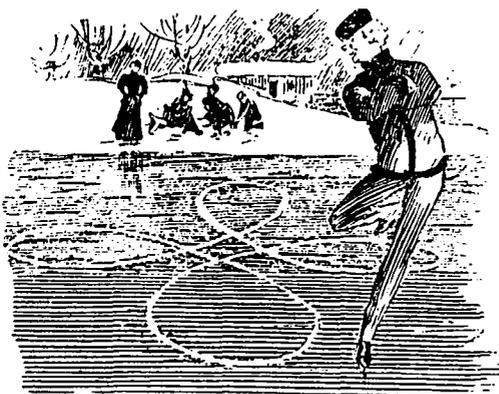
Blanc signifie pureté parfaite, mais cela ne s'applique aucunement au lait.

x

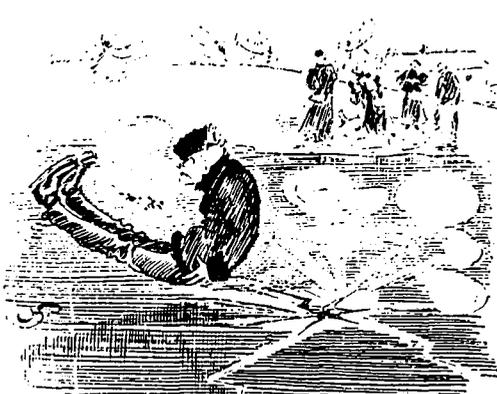
C'est l'orgueil qui brûle le cœur, le fait craqueler et le divise.

UN SOLITAIRE.

DE LA COUPE AUX LÈVRES



I
Monsieur Dapatin, ayant examiné la figure que venait de tracer sur la glace un habile concurrent, s'est mis en devoir d'en faire autant.



II
Voici celle, qu'après de très laborieux efforts, il est arrivé à tracer.

LES ÉTRENNES DE L'ANTIQUAIRE



Elles sont arrivées un peu en retard (c'est si loin), mais aussi quelles sont jolies ! Une momie adorable; un Toutmés 528, de la 33e dynastie.

LA PREUVE

Le propriétaire (furieux).—Eh ! l'homme, savez-vous lire ?

Le pêcheur (philosophe).—Oui; pourquoi ?

Le propriétaire.—N'avez-vous pas alors lu sur ce poteau : " Pas de pêche ici " ?

Le pêcheur (sans se déranger).—Si fait, et ça prouve bien que celui qui a mis ça est un imbécile, car je ne suis ici que depuis une heure et voilà mon panier rempli.

LE VRAI NOM A LUI DONNER

Le distillateur (à son associé).—Donnez-moi donc un conseil, Henri ?

L'associé.—Quoi donc ?

Le distillateur.—Oui, c'est pour le nom dont il faut baptiser ma maison de campagne. Dois-je l'appeler : " Aberdeen Hall " ; " Stanley Hall " ?

L'associé.—Appelez-là donc : " Whisky Hall ".

NOS BONS SERVITEURS

Madame.—Marie, c'est aujourd'hui votre jour de sortie ?

La servante.—Oui, madame, je vais chez ma sœur.

Madame.—Vous m'obligeriez beaucoup en remettant votre promenade à un autre jour. J'ai du monde, ce soir.

La servante (dignement).—J'ai le regret de refuser cela à madame, mais ma sœur reçoit elle-même aujourd'hui et mon absence serait remarquée.

SIMPLE QUESTION

Le magistrat (au prévenu).—...Et à ce moment vous avez arrêté la voiture du courrier en saisissant son cheval par la bride, vous vous êtes précipité sur lui et l'avez dépouillé.

Le prisonnier (narquois).—En v'là-t-il pas une affaire. Est-ce que vous ne dépouillez pas votre courrier tous les jours, Votre Honneur.

LOGIQUE ENFANTINE

Le petit Léon (7 ans).—Dis, papa, à quoi que ça sert les baromètres ?

Le papa.—Ça sert à indiquer le temps par la pression de l'air.

Le petit Léon.—Comprends pas, papa.

Le papa.—Tu vois cette colonne de mercure ? Eh bien, elle supporte tout le poids d'une colonne d'air de même diamètre, mais qui monte jusqu'au ciel. Comprends-tu cela ?

Le petit Léon.—Alors, si on cassait tous les baromètres, le ciel nous tomberait sur la tête ?...

RESPECT HIÉRARCHIQUE

Un employé civil présente son grand dadais de fils à son chef de bureau dont il espère l'appui.

—Voici mon fils, monsieur, qui désirerait bien sincèrement avoir un emploi près de son père, si cela se pouvait.

—Comment ! ce garçon-là est votre fils ?

—Oui, monsieur.

—Quel âge a-t-il donc ?

—Bientôt dix-sept ans, monsieur.

—Mais savez-vous que s'il continue, il sera bientôt plus grand que moi !

—Oh, monsieur, il ne se le permettrait certainement pas.

La Mort est une vieille usurière. A. SYLVESTRE.

Emaux et Camées

PROPOS DE NOUVEL AN

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DLIV

LE PREMIER DEUIL

En ce temps-là, je me rappelle
Que je ne pouvais concevoir
Pourquoi, pouvant se faire belle,
Ma mère était toujours en noir.

Sourdement, et sans qu'on y pense,
Le noir descend des yeux au cœur,
Il me révélait quelque absence
D'une interminable longueur.

Quand s'ouvrait le bahut plein d'ombre,
J'éprouvais un vague souci
De voir, près d'une robe sombre,
Pendre un long voile sombre aussi.

Quand je courais sur les pelouses
Où les enfants mêlaient leurs jeux,
J'admirais leurs joyeuses blouses,
Dont j'enviais les carreaux bleus ;

Le linge, radieux naguère,
D'un feston noir était ourlé :
Tout ce qu'alors portait ma mère,
Sa tristesse l'avait scellé.

Car déjà la douleur sacrée
M'avait posé son crêpe noir,
Déjà je portais sa livrée :
J'étais en deuil sans le savoir.

SULLY-PRUDHOMME.

INSTANTANÉS

XXXXVII

NUIT D'HIVER

La nuit enveloppe les champs ; elle tombe, — sinistre et pâle, — comme un suaire. Dans le ciel uni, d'un bleu sombre, passent des vols sinistres de corbeaux. Sur le sol dur, verglassé, personne. Au loin seulement, dans le silence, retentit le roulement sourd d'une charrette qu'on ne voit pas, qui se hâte, s'éloignant peu à peu.

PAS DE SA FAUTE



La dame de la maison. — Je vous ai déjà dit de ne pas rev-nir ici !

Le tramp. — J'espère, madame, que vous voudrez bien me pardonner, mais c'est la faute de mon secrétaire que voilà. Il a négligé d'effacer votre nom sur la liste de mes visites du jour de l'an.

Il semble que les pierres craquent sous l'étreinte formidable du gel et le vent qui souffle, — brusquement, par rafales coupantes, — est tout plein de morsures aiguës.

Dans les arbres, sinistres fantômes lamés de givre, la lune qui monte semble multiplier de blancs et clignotants regards, presque féroces. La plaine est vide.

Aucune lumière, plus aucun bruit que les crépitements de fusillade des troncs d'arbres qui éclatent sous la gelée. Le froid déchire, ... la terreur du ciel écrase.

Surgit un mendiant attardé, pauvre hère aux souliers percés, aux haillons sordides qui, la face bleuie par

la bise, bat désespérément la semelle pour se réchauffer.

Tout à l'heure ce misérable a aperçu, à quelques mètres de la route, une belle ferme avec de grands bâtiments tout autour et il y a demandé un abri, un tout petit coin dans la paille, ou sur le fumier, pour y passer la nuit. Mais une femme, — grosse et rouge, — l'a menacé de lâcher sur lui les chiens. Et il a regagné la route, le cœur gros ; il a marché, marché encore, marché toujours.

Et, brisé de fatigue, grelottant sous ses noires guenilles, il vient de s'arrêter... Que va-t-il faire ? Où va-t-il aller ?

Le vent s'est tu... Dans le silence morne c'est, très haut, comme un froissement, à peine perceptible ; le vol d'invisibles oiseaux de passage.

Peut-être les ailes fuyantes du sinistre ange de la mort. Et le misérable, se traînant jusqu'au pied d'un arbre, s'accroupit dans le fossé demi rempli de neige.

Un long silence !

La nuit se poursuit. Et la lune éclaire un tas noir, — raide et informe, — qui est une créature humaine morte de faim et de froid.

SILVIO.

DU TAC AU TAC

Hier, je monte en tramway à l'angle de la rue St-Denis en même temps qu'une dame de très larges proportions. La dame s'assied à côté d'un monsieur qui, grincheux et gêné par l'opulence de sa voisine, grogne assez haut pour être entendu : — Je croyais que les tramways n'étaient pas faits pour les éléphants !

A quoi, sans se troubler, la dame répondit :

— Monsieur, le tramway est comme l'arche de Noé : l'on y voit toutes les espèces de bêtes.

Quand la maison est finie, la Mort entre. — Proverbe oriental



Mr Dude. — Bonne et heureuse année, mademoiselle L'Aspic.

Mlle L'Aspic. — Un peu tard pour ce souhait, monsieur Dude.

Mr Dude. — On a tout le mois pour cela et il n'est jamais trop tard pour les braves.

LA DERNIÈRE DE PEIGNEFIN

Mlle Peignefin (à son papa). — Dis, papa, quelle couleur me conseilles-tu de prendre pour ma nouvelle robe ?

Mr Peignefin. — Bleue, mon enfant !

Mlle Peignefin. — C'est que je n'aime pas beaucoup cette couleur là !

Mr Peignefin. — Mais, mon enfant, comme elle paraîtra verte le soir, tout le monde croira que tu as deux robes neuves.

AVEC UN PEU DE PEINE

Quelqu'un a raconté à Muzodor que le fameux dompteur français Pezon, qui vient de mourir, a laissé un million à ses héritiers.

— Peuh ! a-t-il dit dédaigneusement, un million ! Il me semble que pour un dompteur qui se respecte, il aurait bien pu aller jusqu'au lion tout entier.

A FORCE DE PATIENCE

Le juge. — Veuillez dire votre âge, madame ?

La dame. — J'ai passé vingt ans, monsieur le juge.

Le juge. — Votre âge exact ?

La dame. — Entre 20 et 30 ans, monsieur le juge.

Le juge. — Mais dites-nous en quelle année vous aurez trente ans ?

La dame (vexée). — Demain !

LE TORCHON BRULE

Belle-maman. — Enfin, monsieur mon gendre, que reprochez-vous à Ernestine ?

Le gendre. — D'abord, et avant tout, c'est de n'avoir pas le sens commun.

Belle-maman. — Ça c'est ce que je lui ai reproché moi-même, le jour où elle vous a choisi.

UNE MALICE DE FRANÇOIS IER

On dit que les Espagnols, pour humilier François Ier, captif, avaient obtenu qu'on baisserait la porte de sa chambre, afin que le roi fût obligé de s'incliner pour sortir, geste que les gens du dehors ne manqueraient pas de prendre pour un salut. Le roi, ajoute-t-on, déconcerta toutes leurs mesures : il sortit à reculons, le dos tourné aux grands d'Espagne. Ils étaient loin de s'attendre à une pareille salutation.

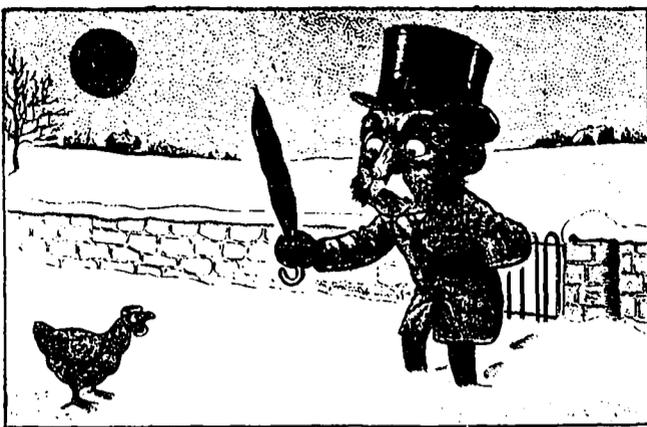
UN DUR A CUIR



Sambo. — Vous voyez li coq, évéend Massa Jones, j'ai tué li hié, sachant que vous étiez opposé au travail du dimanche.

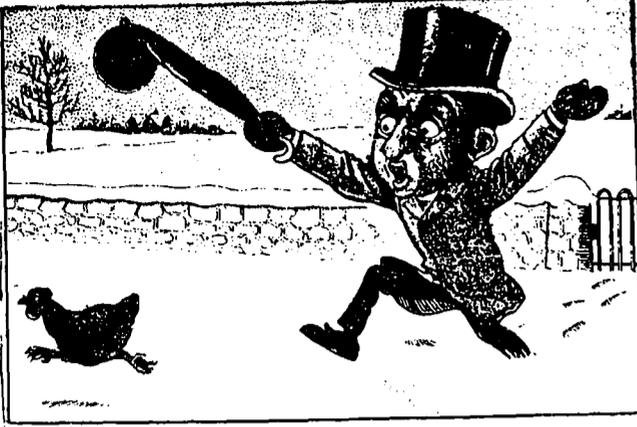
Le révérend Jones. — Gaud méci, Massa Sambo, mais c'est pitié de n'avoir pas tué li, y a un an.

UN MONSTRE



I

11 h. du soir. — Mr Suburbain (revenant de la ville et apercevant une de ses poules errant sur la neige). — Sapristi ! Comment cela se fait-il que cette pauvre bête soit ici à cette heure ? Cot... cot... cot...



II

... Voyons, vas-tu rentrer, sale bête ! Allons, hop ! au poulailler... Coot... coot...

RÉVOLTE D'AMOUR

(Pour le SAMEDI)

"J'ai souffert un dur martyre."
ALF. DE MUSSET.

Comme un esclave fou, j'avais donné mon âme,
Comme un esclave fou, j'avais donné mon cœur ;
A tes pieds longuement je m'enivrais, ô femme,
A tes pieds se passaient mes instants de bonheur.

Mais le rêve est bien loin, ce rêve plein de fièvre,
Ce beau rêve idéal, poursuivi tous les jours,
Emportant pour jamais les baisers pleins de fièvre,
Emportant pour jamais tous les serments d'amour.

Comme des promeneurs, au tournant de la route,
Je les ai vus partir, partir jusqu'au dernier,
Je les ai vus chacun s'enfuir dans la déroute
Où succombait aussi mon amour rené.

Je ne me plaindrai pas, si l'injure est sanglante
Je reste le plus fort ; qu'importe mon espoir,

Le Télécamingue, 20 Déc. 97

A Madame X...

Qu'importe tout le deuil, causé par mon amante,
Je demeure debout devant mon désespoir.

Maintenant c'est fini, car mon orgueil l'emporte,
Je ne pleurerai plus, c'est lâche de pleurer,
A tout ce qui viendra je répondrai : "Qu'importe"
Plus jamais devant toi, je ne veux me courber.

Si j'ai le cœur en sang tu me verras sourire,
Longuement dans tes yeux je veux te regarder
Dans mes yeux plus jamais tu ne sauras y lire
Le secret éternel que je voudrai garder.

Dédaigneux près de toi je passerai ma route,
Je passerai ma route et sans me retourner
Et dans ton cœur alors viendra le cruel doute,
Et triste, tu diras : "Il ne sait pas aimer."

BARON DE FLANDRE.

MARIAGE FIN-DE-SIÈCLE

(La scène est au téléphone)

—Allô ! allô !

—Allô !

—Mademoiselle, veuillez me mettre en communication avec M. Delaunay, commissionnaire en marchandises, à Montrouge.

—Bien, monsieur.

—Allô !

—Vous êtes monsieur Delaunay, de la maison Delaunay & Cie, à Reims ?

—Oui, monsieur. Que désirez vous de moi ?

—Je suis Félix Raymond, de la banque Raymond, Deschamps & Cie, à Reims. Vous connaissez mon père ?

—De réputation, parfaitement. C'est un homme qui vaut neuf millions.

—Vous pouvez dire onze, d'après notre dernier inventaire. Vous connaissez aussi mon oncle, M. Lebaut, marchand de farines ?

—Je crois bien ! un négociant fort estimé.

—Oui. Malgré de grandes difficultés, il a réussi, en moins de quatre ans, à fonder un établissement de premier ordre qui dispose d'un crédit illimité. Je suis son seul héritier, monsieur.

—Mes compliments. Mais pourquoi me dites-vous cela ?

—C'était indispensable. Je devais me présenter à vous. Et maintenant, que vous me connaissez, j'ai l'honneur, cher monsieur, de vous prier de m'accorder la main de Mlle Alice Delaunay, votre fille.

—Comment ! Une



III

... Bien, en voilà une course après cette poule du diable... elle me fera bien faire le tour du jardin...



IV

... Ah, je te tiens, à la fin. Et maintenant, ma fille, au poulailler. Tout est éteint à la maison et ma femme se sera couchée sans m'attendre.

demande en mariage... par téléphone !

— Pourquoi pas ? Remarquez que j'ai mis des gants blancs. Vous ne pouvez pas les voir, mais je les ai. Par conséquent, tout est en règle. Pourquoi, dans cette circonstance, ne nous servirions nous pas des moyens de communication rapide que l'industrie met à notre disposition ? Vous habitez Paris, je demeure à Reims. Un voyage me ferait perdre deux jours. Le temps, vous le savez, c'est de l'argent. Vous êtes trop un homme d'action, un homme de progrès,

pour ne pas me comprendre.

— Sans doute... sans doute... j'avoue que tout d'abord... mais en y réfléchissant... Dans tous les cas, croyez bien que votre demande m'honore... Elle m'honore, infiniment, seulement, vous admettez que je ne puis vous répondre sans avoir un peu consulté ma fille.

—Comment donc ! c'est trop juste.

— Elle doit être chez elle. Il y a un porte-voix qui va de mon cabinet à sa chambre. Je vais la siffler.

— Comme il vous plaira ; cher monsieur. Prenez votre temps. Je reste au téléphone.

—Allô !

—Allô !

—Vous êtes là, Monsieur Félix Raymond.

— Oui. Mais quel est cette voix si douce que j'entends ? Serait-ce par hasard ?...

— Vous ne vous trompez pas ; c'est la mienne. Papa vient de me dire, monsieur, que vous demandiez ma main. Alors, au lieu de lui répondre, j'ai voulu venir moi-même à l'appareil pour causer

avec vous. Il faut bien que nous nous connaissions avant de nous marier.

— Ah ! mademoiselle, que vous êtes bonne ! Comment vous dépeindre l'ivresse de ce premier rendez-vous ?

— Ne dépeignez pas ; cela nous prendrait trop de temps ; et puis, on pourrait nous couper la communication. D'ailleurs, notre entretien a un but très sérieux. Je désire vous poser quelques questions... essentielles.

—Posez, mademoiselle ; je suis à vos ordres.

— Papa est d'avis qu'en vous épousant, je ferai une très bonne affaire, et qu'étant le fils de la maison Raymond, Deschamps & Cie, vous avez tout ce qu'il faut pour me rendre heureuse.

— C'est évident. Songez donc qu'à nous deux, nous allons disposer de près de 100 000 francs de revenus.

— En effet. C'est rassurant. Mais il y a d'autres points qui me préoccupent. Vous allez penser que je suis une jeune fille un peu... romanesque : je voudrais être certaine d'être aimée pour moi-même.

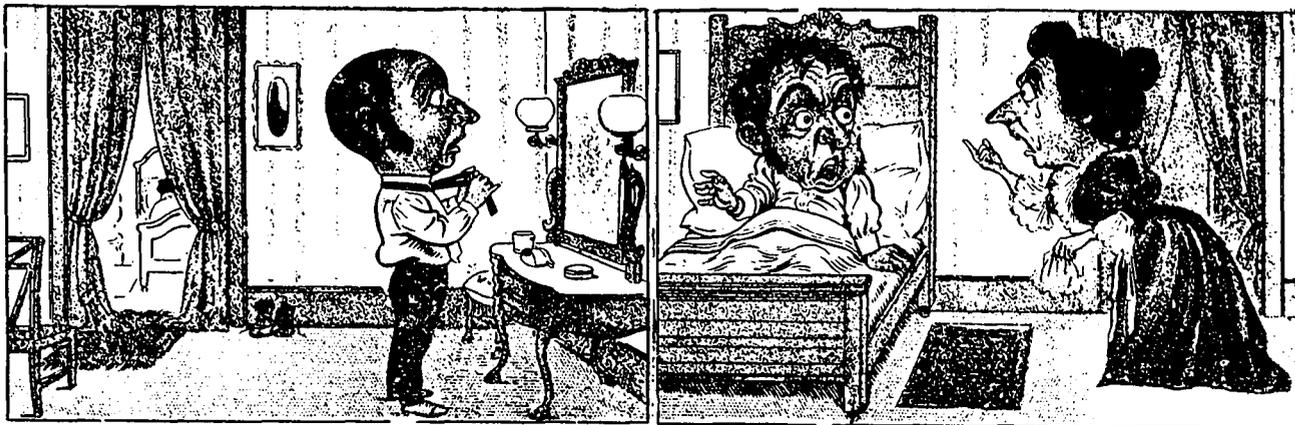
—Mais je vous aime, mademoiselle. En doutez-vous ?

—Dame, un peu, vous ne m'avez jamais vue.

— A notre époque, avec les progrès de la science, est-ce qu'on a besoin de se voir pour s'aimer ? On m'a montré votre photographie...

UN MONSTRE — (Suite)

UN MONSTRE — (Suite)



V

—Que je suis éreinté. Ça ne me va pas du tout de veiller le soir, et cette satanée poule qui me fait encore courir, par dessus le marché. Je vais me coucher tranquillement sans réveiller Marie.

VI

7 h. du matin. (Mr Suburbain, en se réveillant, trouve sa chère moitié en pleurs). —Qu'as-tu donc, Marie, à pleurer comme ça? Qu'est-il arrivé?

Marie (sanglottant). —Ne fais pas l'hypocrite, ivrogne que tu es. Tu me fera bien mourir de chagrin. Et tu me soutiendra que tu ne bois jamais!

—Peuh! cela ne dit pas grand chose.

—Pardon! grâce au cinématographe, j'ai pu vous voir marchant, courant, vous baissant pour ramasser votre ombrelle. J'ai constaté combien vous étiez gracieuse et comme vous aimiez à sourire en montrant les plus jolies dents du monde. Vous m'êtes apparue également par projection, à Dieppe, à l'heure du bain, au moment où vous sortiez de l'eau. J'ai admiré tout à mon aise...

—Passons là dessus.

—Ça été le coup de foudre! Et je ne parle pas de votre jolie voix de soprano...

—Vous m'avez entendu chanter?

—Mais oui. Votre tante, Mme Dubonnet, a un phonographe. Les cylindres 3 et 4 reproduisent deux romances que vous avez détaillées un soir avec un goût exquis. Je les ai fait bisser par l'appareil.

—Je vois, en effet, qu'à mon insu, vous êtes arrivé à très bien me connaître. Mais moi, monsieur, j'aurais besoin aussi de quelques renseignements sur vous.

Il faut que nos goûts soient les mêmes. Ainsi j'adore les exercices de sport...

—Moi aussi, mademoiselle.

—Serait-il indiscret de vous demander votre poids?

—Mon poids? Hier, j'ai mis deux sous dans l'automatique, et j'ai constaté 68 kilogr.

—C'est parfait. Moi je pèse 57. La question est importante, vous le comprenez. Quand nous monterons en tandem, par exemple, pour faire notre voyage de noces, il est indispensable que nos deux poids s'équilibrent à peu près. Je ne vous demande pas si vous patinez?

—Certainement, je patine. Je puis même dire que je suis un patin très remarquable.

—Nous pourrions alors faire un couple. C'est très gracieux le patinage à deux, à moins qu'il n'y ait une trop grande disproportion de tailles. Dites-moi, monsieur, combien mesurez-vous?

—Un mètre soixante-cinq, mademoiselle. Est-ce trop pour vous plaire?

—Non, c'est juste ce qu'il faut. Je pense aussi que vous êtes agile? C'est indispensable pour le "Lava-Tennis" que j'adore. Mais c'est un jeu qui demande du souffle. Possédez-vous des poumons solides?

—Oui, mademoiselle. D'une façon générale, croyez bien que j'ai toutes les performances qu'on peut demander à un mari. D'ailleurs, j'aurai l'honneur d'adresser à votre père une épreuve photographique de ma personne obtenue à l'aide des rayons cathodiques. Il pourra s'assurer lui-même que j'ai le cœur bien placé et la charpente irréprochable.

—Décidément, monsieur, je crois... il me semble... qu'en effet nous pourrions peut-être nous convenir. Papa vous répondra. Moi, je me sauve.

—Allô!

—Allô!

—Je suis M. Delaunay et j'ai le plaisir de vous informer que votre demande en mariage est favorablement accueillie. Dans

du cygne sont remplacées aujourd'hui par le pétrole.

Un dernier mot. Veuillez demander à Mlle Alico si elle ne préférerait pas que nous fissions notre voyage de noces en ballon. Il paraît que c'est la grande mode.

ALBERT LAVOCAT.

NE PAS CONFONDRE

La femme. —Comment trouvez-vous mon mari, docteur?

Le docteur. —Pas bien, madame, ce qu'il lui faut surtout c'est de la tranquillité, aussi ai-je prescrit, là, quelques potions calmantes.

La femme. —Et quand faudra-t-il les lui donner?

Le docteur. —A lui? Mais pas du tout, madame, elles sont toutes pour vous.

LA SEULE VRAIE

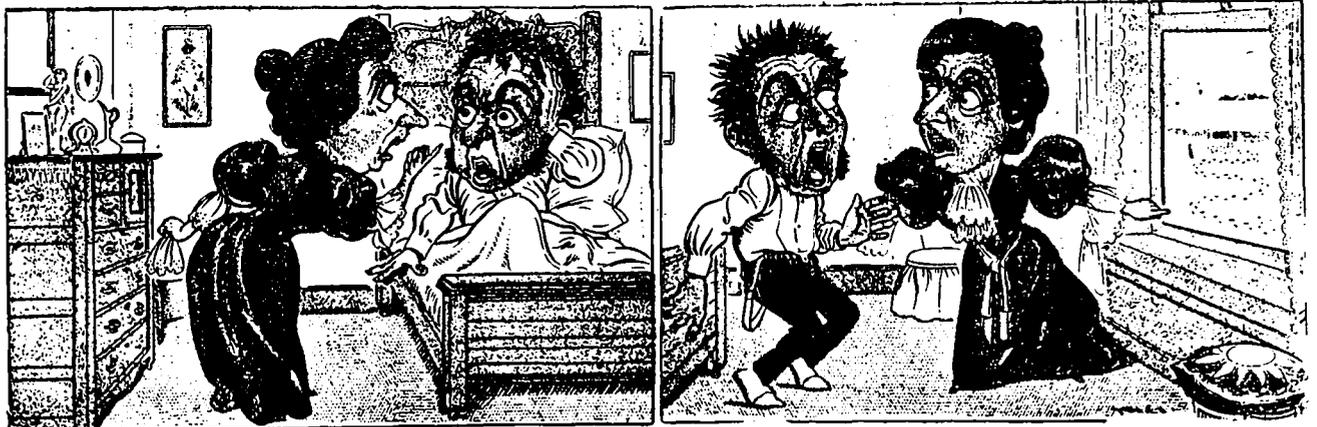
Lucie. —N'est-ce pas, grand'mère, que la valse à trois temps est bien plus agréable que celle à deux temps?

Grand'maman. —Mon enfant, il n'y a qu'une valse de vraie: c'est la valse à vingt ans.

L'ŒUF DE PAQUES

Il y a bien des années, Levassor, le célèbre comique, fut invité, par un curé des environs de Paris, à prendre une part active à une fête de bienfaisance. Il se rendit avec empressement à la prière du respectable ministre de Dieu, et comme son nom figurait sur le programme, la recette s'en trouva accrue dans des proportions considérables. Le prêtre voulut reconnaître la bienveillance de l'artiste: il prit dix pièces d'or dans sa propre bourse, et, avec une délicatesse charmante, il les plaça, pour les offrir à Levassor, dans un de ces œufs de Pâques qui ont grande vogue à Paris, et dont la valeur est à peu près nulle. Levassor prit l'œuf et l'ouvrit, puis s'adressant au curé: "Ah! monsieur le curé, dit-il, comme votre charité est pleine de sollicitude! Vous savez que j'adore les œufs, et vous m'en offrez un superbe. Grand merci! Seulement, de l'œuf j'ai l'habitude de ne manger que le blanc, le jaune est pour les pauvros." Et, ce disant, il remit les dix pièces d'or au bon curé, charmé d'un à propos si généreux et si spirituel. Quant au blanc, Levassor l'a placé, dit-on, à titre d'objet béni, dans le berceau de l'enfant dont sa fille venait de le rendre grand-père et de le faire parrain.

UN MONSTRE — (Fin)



VII

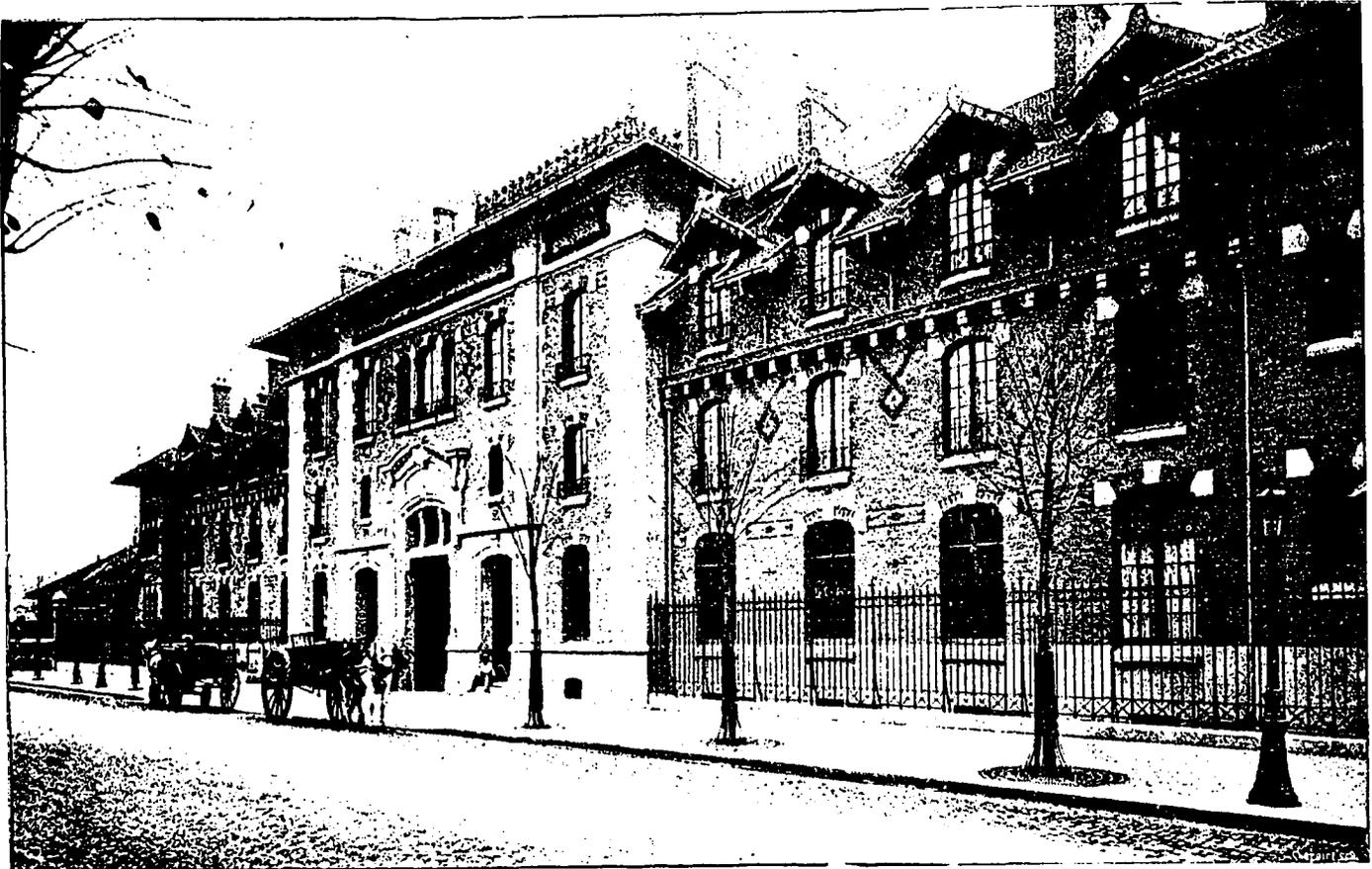
Mr Suburbain. —Mais, ma chère amie, je ne te comprends pas du tout. Moi boire! Es-tu folle!

Marie. —Moi folle! Il ne te manquait plus que de m'insulter, à présent. Débauché! ivrogne!

VIII

...Tiens, regarde par la fenêtre. Qui a fait ces zigzags là, et planté son parapluie au milieu du jardin? Est-ce moi, par hasard? Ah, tu rentres à pas de loup et te couche sans rien dire croyant que je ne verrais rien. Et tu m'appelle folle? Tiens, tu es un monstre!

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



FAÇADE PRINCIPALE DE L'HOPITAL BOUCICAUD.

La veuve d'un grand industriel de Paris, Madame Boucicaud, légua en mourant, il y a quelques années, toute son immense fortune à ses employés, aux pauvres. Déductions faite d'un legs de plus de 20 millions aux 4,000 commis du "Bon Marché," le magasin de nouveautés, connu du monde entier, où s'était édifiée sa fortune et de la propriété même de ce magasin, à ses principaux employés, des sommes considérables étaient affectées à diverses œuvres de bienfaisance sur lesquelles quatre millions pour la construction d'un hôpital à Paris.

L'administration de l'Assistance publique, exécutrice testamentaire de ce legs, s'est montrée digne de la confiance de cette femme de cœur et l'établissement hospitalier, inauguré le mois dernier par le Président de la République, réalise des progrès considérables. L'hôpital Boucicaud s'élève sur un terrain de 39,000 mètres carrés, entre quatre rues, dans le quartier de Grenelle.

Les bâtiments seuls couvrent 7,500 mètres, le surplus étant affecté aux cours et à des jardins magnifiques et spacieux.

L'air et la lumière sont donc répandus à profusion et l'orientation des salles, est-ouest, permet aux malades de jouir, à toutes les heures du jour, du moindre rayon de soleil.

Une galerie souterraine relie tous les bâtiments, isolés complètement à l'extérieur. Cette galerie, longue de 250 mètres, permet, à l'aide de wagonnets glissant sur des rails, d'effectuer tous les transports que nécessitent les différents services, supprimant, dans les locaux affectés aux différentes maladies, l'introduction d'un personnel étranger et par suite tout danger de contagion.

Tous les bureaux, les appartements du directeur, de l'aumônier et des externes, aménagés avec un confortable et un luxe de bon aloi, ont été réunis en un seul bâtiment formant bordure de la rue de la Convention où est placée la porte principale.

À droite et à gauche de cette porte : les consultations de médecine et de chirurgie, avec bâtiments annexes permettant l'isolement immédiat des contagieux.

Les lavabos, prises d'eau chaude et froide stérilisée, salles de bains et douches pour les deux sexes, vestiaires où les admis déposent, en prenant les vêtements de l'hôpital, ceux qu'ils portaient, immédiatement étuvés, désinfectés et rangés.

À droite et à gauche du bâtiment principal, deux pavillons d'observation, car les services sont absolument séparés en trois sections : chirurgie, médecine, maladies infectieuses, avec deux grandes divisions pour les hommes et les femmes.

Chaque salle est séparée de la suivante par une loggia, ornée de plantes vertes, du plus riant aspect et où les convalescents peuvent aller s'asseoir.

Dans chaque pavillon, deux chambres, à l'étage supérieur, sont réservées aux employés du Bon-Marché, on y accède par un ascenseur. De magnifiques salles d'opération sont éclairées par des plafonds lumineux. Toutes les salles et pièces, sans exception, sont à plafond voûté, à coins arrondis, à revêtements en faïence, de façon à éviter tout dépôt de poussière. Un pavillon spécial est aménagé dans la cour d'honneur et sert aux employés du Bon-Marché, convalescents, pour recevoir leurs

visites. Une chapelle est placée à l'extrémité des jardins.

L'hôpital Boucicaud comprend également une Maternité avec entrée et services absolument spéciaux et séparés du reste de l'établissement ; un pavillon d'isolement y est également annexé.

Les services généraux occupent un bâtiment spécial. Une gigantesque cuisine avec ses marmites chauffées à la vapeur et son pilon monstre ; un service d'électricité ; un système de chauffage à circulation de vapeur d'eau assurant 18° centigrades même dans les pires conditions atmosphériques.

Tous les pavillons sont reliés téléphoniquement entr'eux et des postes d'incendie sont répartis aux endroits favorables.

Toutes les canalisations d'eau chaude, d'eau froide stérilisée, fils électriques etc., se développent contre les murs, dans la galerie souterraine et peuvent être inspectés et réparés facilement. Cette galerie est, du reste, absolument ventilée et éclairée par des prises d'air sur les jardins, dissimulées dans des massifs de fleurs.

Le nombre de lits disponibles pour les malades est de 200, assurant à chacun un cube d'air pur, constamment renouvelé, de 70 mètres cubes.

L'aspect de l'établissement est des plus riants, avec ses jardins, ses bâtiments en briques, ses murs revêtus de carreaux céramiques et peints en bleu clair.

Rien n'y rappelle l'hôpital et c'est un établissement absolument modèle qui n'est égalé par aucun autre.

* * *



UNE DES SALLES DE L'HOPITAL BOUCICAUD.

LE ROI DES MARCHEURS GALLOT

Nous allons présenter à nos lecteurs un type vraiment peu banal, celui du marcheur français Gallot, un de ces brûleurs de routes qui, dans l'antiquité, au temps des vigoureux athlètes que les Grecs élevaient au rang de demi-dieux, ont été admis dans les cortèges des rois.

Mais qu'est-ce que Gallot ?

Gallot c'est un homme et un vrai qui, depuis 1892, a accompli un parcours total de 70,000 kilomètres (17,500 lieues !), gagné, dans tous les pays du globe, 63 médailles, or, argent, vermeil. C'est un énergique garçon, possesseur de muscles que rien ne lasse, et d'une énergie inépuisable. Gallot est un marcheur, mais un marcheur tel que le monde n'en a jamais vu, et qui laisse, bien loin derrière lui, tous les professionnels de la marche.

Au Vélodrome de Rouen, Gallot fait 510 kilomètres en 86 heures 30 minutes, battant, haut le pied, les 300 coureurs du journal *L'Éclair*.

Au Palais des Machines, il lutte contre le fameux Cody, le roi des cow boys, qui crève ses chevaux et, au bout de 50 heures, n'a que 2 kilomètres d'avance sur Gallot.

Sac au dos et le fusil sur l'épaule, il fait, autour de Paris, 1,000 kilomètres en 263 heures, escorté par une foule énorme qu'emballent sa vaillance et son énergie.

Dans l'Amérique du Nord, il fait, de Winnipeg à Montréal, 2,400 kilomètres en 35 jours.

Gallot ne connaît ni la fatigue, ni la douleur. Ses pieds saignent, ses reins ploient sous le sac, le sommeil, l'invincible sommeil alourdit sa tête, et clôt ses yeux.

Il va, il va toujours, sous la pluie, dans le vent, dans le noir de la nuit ; ses concurrents tombent, les chevaux crèvent, les spectateurs s'en vont dormir... Quand ils reviennent le lendemain, le surlendemain, Gallot est toujours là, allongeant son pas, souple et silencieux comme celui d'une bête des bois.

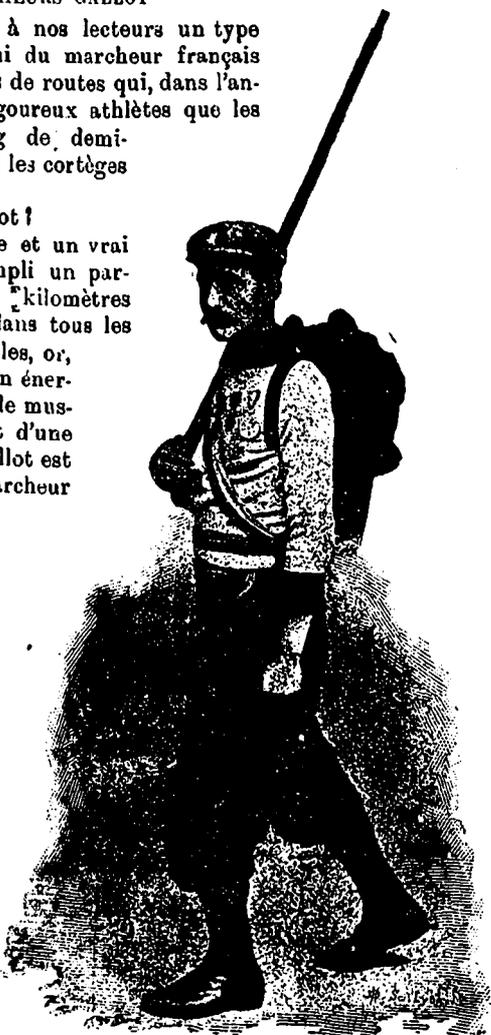
Mais le brave "marcheur" est venu trop tard dans un monde trop vieux, et son rôle, aujourd'hui, est infiniment plus modeste qu'il l'eût été au temps des jeux Olympiques.

Il nous donne, néanmoins, la mesure de ce que peuvent, réunis, une énergie peu commune dans un corps d'acier.

Citons, parmi ses principaux records dans le monde entier, la lutte épique, à Boulogne Sur Mer, contre le meilleur cheval trotteur de la région, à travers les rues, sur les côtes, dans les roches et les sables. Le battant de 20 minutes à l'arrivée. Gallot mit le coursier hors de service, faisant en 5 heures $\frac{1}{2}$ 63 kilomètres.

A Amiens, où il lutte contre la Société des Marcheurs de la Somme, Gallot franchit 150 kilomètres en 22 heures, battant ses concurrents toujours haut "le pied".

Au Vélodrome de Bruxelles, il accomplit 529 ki-



GALLOT.

lomètres en 105 heures. Contre l'Allemand Watchell, qu'il bat de 432 kilomètres, il accomplit l'étonnante course de 2,398 kilomètres 597 mètres en 37 jours.

Enfin, le record incontesté de toutes les marches connues, à Denain où il fait en 24 heures, sac au dos et fusil sur l'épaule, 200 kilomètres 310 mètres. C'est dans cette dernière course que notre gravure représente le vigoureux athlète.

LOUIS PERRON.

UN BON EXEMPLE

Le maître d'école. — Joseph, quand ton père, après avoir suspendu quatre jambons dans sa cheminée en envoi un au maître d'école, combien lui en reste-t-il ?

Joseph. — Trois ! monsieur.

Le maître d'école. — Très bien. Raconte donc cet exemple à ton père pour lui montrer les progrès que tu as fait en arithmétique.

PAS DE DANGER

La vieille dame (à Lilli qui joue dans un coin du salon). — Comment me trouves-tu, ma chérie ?

Lilli paraît ne pas entendre et continue ses exercices.

— Lilli, comment me trouves-tu ?

— Oh, si ze te le disais, ze serais fouettée.

JEUNE MAIS OBSERVATEUR

Le petit Georges (10 ans, qui vient d'être sérieusement grondé par sa mère). — Tu sais, petite sœur, ton mari il aura une belle-mère pas commode.

SAUVEUR D'AMES

L'étranger (à un officier de l'Armée du Salut). — Quel genre d'affaires faites-vous donc, monsieur ?

L'officier. — Je sauve les âmes.

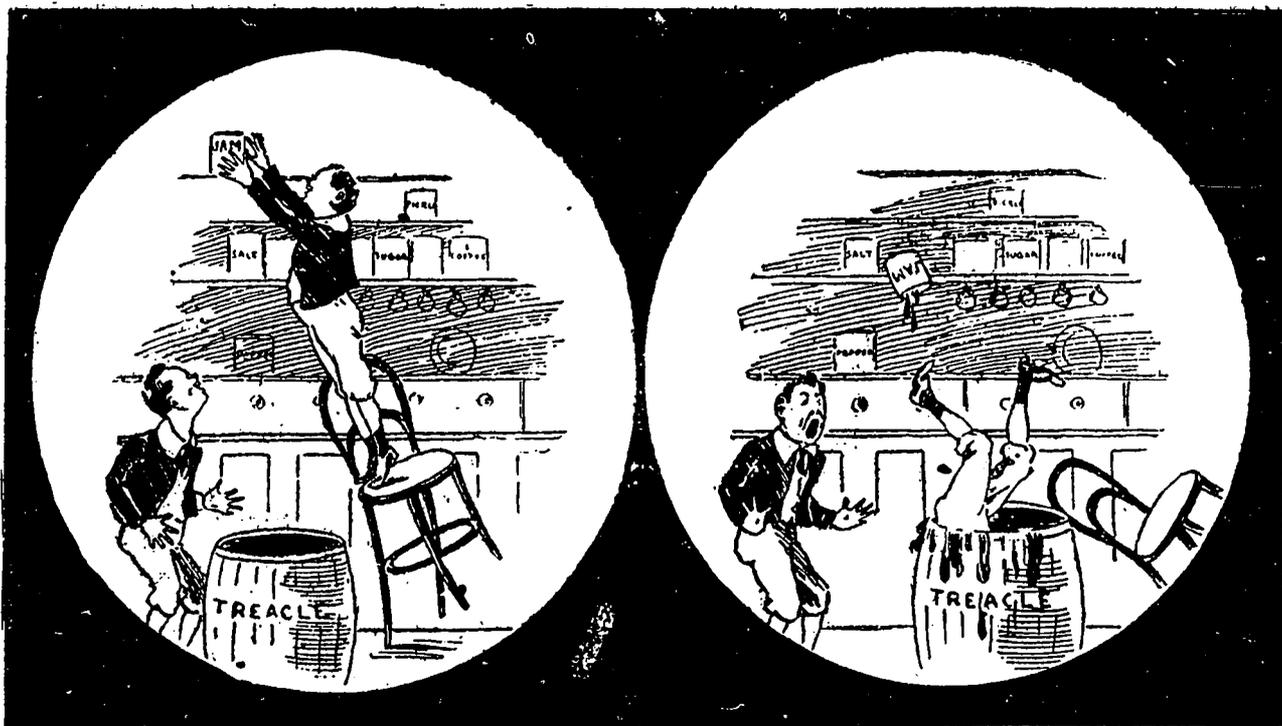
L'étranger. — A commission ou à salaire ?

L'asphalte et le pavé de Paris, c'est encore là que poussent les plus jolies fleurs. — EDOUARD ROD.

CHRISTOPHE COLOMB ET L'ŒUF

Christophe Colomb soupait un jour avec des Espagnols. Ceux-ci, qui, disent quelques biographes, enviaient la gloire de ce grand homme, voulaient lui prouver que rien n'avait été plus facile que la découverte du Nouveau-Monde. Colomb ne répondit rien ; il laissa languir la conversation, et demanda en souriant si quelqu'un savait le moyen de faire tenir un œuf debout sur la table. A ces mots, on jeta de côté les assiettes et la nappe, et deux personnes de la compagnie, ayant placé leurs œufs de la manière indiquée, les retinrent avec leurs doigts ; un troisième protesta qu'il n'y avait pas d'autre moyen de le faire tenir droit... "Nous allons voir," dit le navigateur. Colomb donna un petit coup sur la table avec la pointe de l'œuf qu'il tenait à la main, et le fit ainsi rester debout. Rien n'est plus facile ! s'écria-t-on de toutes parts. Le grand homme se contenta de faire observer que cette exclamation est toujours celle qui s'entend après les découvertes et les entreprises, alors que les difficultés sont une fois vaincues.

PAS TROP N'EN FAUT



I

Si Jack et Tom ont eu du plaisir en mangeant les confitures qu'ils volaient à maman. Je ne vous dis que ça !

II

Mais si il faut un peu de confitures, pas trop n'en faut. C'est ce qu'a pu méditer Jack après sa chute dans le tonneau à mélasse.



—Ne regardez pas !

CLOCHE NOCTURNE

Cloche, qui donc t'a faite ainsi sonore, ô cloche,
Qui multiplie ainsi les ondes de ta voix
Et les propage au loin comme un long cri d'effroi
Que les monts réveillés portent de proche en proche ?

Dans ce bloc de métal qui semble aveugle et sourd
Qui donc a mis une âme aux humains fraternelle
Et qui fait retentir cette plainte éternelle
Dont le battant de fer frappe le rythme lourd ?

O cloche, cette nuit j'ai vu ta gueule sombre
A l'heure fatidique où s'égrène minuit
Tour à tour apparaître et entrer dans la nuit,
Formidable et faisant d'immenses trous dans l'ombre.

Toute la tour craquait sous ton puissant effort
Et, seule, t'étant mise en branle de toi-même
Tragique, tu hurlais dans un appel suprême
Une menace occulte et comme un chant de mort.

O lamentation funèbre et souveraine !
Glas ténébreux qui me pénètre jusqu'au cœur,
Et qui semble porter dans sa lourde rumeur
Le douloureux écho des trahisons prochaines !

ACHILLE SEGOND.

LA PIPE OUBLIÉE

Un jeune ingénieur anglais me contait, ce matin même, une petite et fort divertissante histoire établissant bien l'incontestable supériorité des communications télé-électriques sur les anciens courriers à cheval et même sur le système Chappe, pourtant si ingénieux.

Dans une rue de Londres (dont je vous donnerai le nom, si vous l'exigez) existent deux bureaux télégraphiques, l'un pour le câble Londres-Paris (via Douvres et Calais), l'autre pour le câble Londres Bruxelles (via Ostende). Ces deux offices sont situés en face l'un de l'autre, et les employés de chacun font ensemble le meilleur ménage du monde. Ils se visitent, échangent des propos ingénieux ou plaisants, discutent tour à tour *esthetism* ou *professionalism*, selon les événements du jour ou la tournure d'esprit qu'ils ont à ce moment.

Or, il arriva dernièrement qu'un employé du bureau belge oublia sa pipe sur la table d'un de ses collègues d'en face.

Fort poliment, il pria un jeune groom d'aller lui quérir cet ustensile. Refus opiniâtre du petit garçon qui prétendit se trouver là seulement pour les besoins de l'office et non point pour la recherche des pipes oubliées (*for the rescarch of the forgotten pipes*).

Froidement, l'employé n'insista pas. Il se mit à son appareil et pria

Douvres de le mettre en communication avec Calais, puis, — dès que cela fut fait — il pria Calais de le mettre en communication avec Paris, puis Paris de le mettre en communication avec Bruxelles, puis Bruxelles de le mettre en communication avec Ostende, puis Ostende de le mettre en communication avec Londres.

C'était justement le collègue avec lequel il venait de tailler une petite bavette, qui se trouvait à l'appareil.

"J'ai oublié ma pipe sur votre table, veuillez me la renvoyer par un de vos *boys*. Le seul groom disponible à mon bureau se refuse à cette mission."

Trente secondes ne s'étaient pas écoulées que la pipe, ainsi demandée à travers un morceau important de l'Europe, revenait à son propriétaire.

ALPHONSE ALLAIS.

IL N'EN AVAIT PAS PEUR

Lui.—Moi, avoir peur de lui ! Ce matin je lui ai dit qu'il était un menteur, en pleine figure.

Elle.—Où ça, donc ?

Lui.—Par le téléphone.

CHIEN ET CHAT

Belle-maman.—Je me demande, monsieur mon gendre, pour quelles raisons vous vous faites toujours couper les cheveux aussi courts.

Le gendre.—Mais, belle-maman, je ne me les suis pas fait couper du tout.
Belle-maman.—Et vous attendez que les fêtes soient passées pour vous les faire couper ? Vous en avez pourtant crânement besoin.

L'HEUREUSE PRÉSENCE D'ESPRIT

On peut souvent se tirer d'un mauvais pas avec un mot d'esprit.

"Quelques jours après la révolution de Juillet, dit M. Briffault dans ses mémoires, je passais dans un des quartiers de Paris, fort affligé de nos discordes civiles. Un des vainqueurs à mine rébarbative passait aussi, et je le vis s'avancer vers moi avec un geste des plus menaçants. Chacun portait alors, pour sa sûreté personnelle, des flots de rubans tricolores.

Moi, je n'étais orné que de ma petite décoration de la Légion d'honneur, qui ne pouvait me servir de défense, et mon interlocuteur sans-culotte me le fit bien voir.

"Halte là ! citoyen, me dit-il ; pourquoi n'as-tu pas sur ton habit le signe de la liberté ?" Sans me déconcerter, je le regarde, et je lui réponds en riant : "Citoyen, c'est pour prouver que je suis libre." A cette réplique inattendue, il s'arrête, laisse tomber son bras déjà levé sur moi, et Jean s'en alla comme il était venu."

AMÉNITÉS

Elle.—Quand une femme épouse un homme c'est pour le garder un peu dans la maison.

Lui.—Quand un homme épouse une femme c'est pour l'entretenir de beaucoup de chapeaux.

NOS BONS DOMESTIQUES



Voix au téléphone.—Hallo ! Venez donc dimanche prochain dîner ici avec votre famille. Vous savez qui parle ?

La servante.—Monsieur et madame sont sortis en ce moment ; mais inutile de compter sur eux pour dimanche, car c'est mon jour de sortie.

UNE INDISCRÉTION

—Vilaine petite Marthe, je t'ai cherchée de tous côtés, mais je ne croyais pas que tu me desobéirais au point de venir toute seule près de l'étang

—Ne gronde pas, grande sœur, je voulais te demander de m'accompagner et tu étais à l'office ; j'ai entendu que tu commandais un nougat, et je n'ai pas voulu te déranger ; mais je tenais à voir des fleurs sur la table aujourd'hui, et comme tu ne veux pas que j'en cueille dans les corbeilles, je suis venue ramasser "des fleurs d'herbe". Tu vois, je suis bien loin du bord de l'eau et j'ai pas donné de pain aux cygnes.

—Et pourquoi mademoiselle Marthe veut-elle des fleurs sur la table aujourd'hui ?

—Grand'mère m'a appris que c'était mon anniversaire ; j'ai six ans, mais je suis encore petite : on ne m'aurait pas donné de bouquet, je m'en offre un à moi-même."

Antoinette ne put s'empêcher de sourire, et comme la petite ne s'était en effet pas trop approchée de l'étang, elle l'embrassa et s'assit sur la dernière marche de l'escalier de pierre pour l'aider à arranger sa gerbe de fleurs.

"Tiens ! voilà M. Intègre !" s'écria tout à coup la fillette, et elle courut à la rencontre du notaire, un vieil ami de la famille.

Antoinette voulut se lever.

"Ne vous dérangez pas, mademoiselle, dit le visiteur, et permettez-moi de prendre place à côté de vous sur cet escalier, j'ai de graves communications à vous faire.

—Va porter ton bouquet à François, dit Antoinette à sa sœur, puis tu iras prier Jeannette de ne pas oublier le nougat et tu pourras jouer ensuite jusqu'au déjeuner.

—Mme de Perdreuil ? demanda le notaire.

—Ma grand'mère est en bonne santé, mais elle ne descend qu'à onze heures et demie, et mon père est parti pour la ferme."

Le pauvre notaire cherchait une phrase et ne savait comment aborder le sujet qui l'amena ; la jeune fille le regardait avec une visible inquiétude.

"Mademoiselle, je suis ici pour vous annoncer une bien triste nouvelle. Votre père..."

—Ah ! mon Dieu !... Un accident... Papa est tombé de cheval !... il est mort !...

—Mais non ! mais non, ma chère enfant, il vit ! C'est à dire... je n'en sais rien. Il n'est pas mort, vous dis-je !... Enfin je n'ai pas entendu parler de lui ! Remettez-vous, je vous en prie !

—Eh bien, qu'y a-t-il ?

—Eh bien, de mauvais placements..., des mines et des chemins de fer étrangers..., un agent d'affaires... J'ai supplié votre père de ne pas mettre sa fortune entre de semblables mains, il n'a rien voulu entendre !...

—Et ?...

—Il est ruiné !

—Ah ! quelle frayeur vous m'avez causée ! Je nous ai crues orphelines ! —Mademoiselle, songez donc, dit le notaire, stupéfait de la voir presque consolée, M. de Perdreuil est ruiné ! Mme votre grand'mère est ruinée ! la petite dot de feu la mère de Marthe est engloutie ! Le conseil de famille va réclamer le patrimoine de votre sœur... Que faire ? que faire !... Je suis venu ce matin, espérant vous trouver dans le parc ; vous seule pouvez préparer M. de Perdreuil à l'annonce de ce désastre, et Mme votre grand'mère... Que faire ? Que faire ?...

—Je vous avouerai, monsieur, que je suis peu au courant de mes affaires ; lorsque j'ai été majeure l'année dernière et qu'on m'a rendu des comptes de tutelle, j'ai tout approuvé sans faire la moindre attention à ce qu'on m'a dit et montré, et j'ai tout remis entre vos mains. En définitive, quelle est ma fortune ?

—Quatre mille livres de rentes ; cela est peu, mais le château vient aussi de la première Mme de Perdreuil, votre défunte mère, et il a une très grande valeur.

—Alors il faudrait vendre ! dit Antoinette à demi-voix. Cependant grand'mère mourrait de chagrin si elle était obligée de quitter cette propriété qu'elle habite depuis vingt-cinq ans et qu'elle aime tant. Mais, jouta-t-elle tout haut, pourrait-on, avec les quatre mille francs de rentes et les revenus de la vente du château, rembourser à ma sœur ce qui lui appartient et vivre à l'abri du besoin ?

—Oh ! mademoiselle ! s'écria M. Intègre. Vous avez été une véritable mère pour Marthe, vous vivez ici sans relations, sans amis, dans un pays perdu ! entre une grand'mère âgée, un père taciturne et un enfant turbulente, vous ne vous plaignez pas de la solitude, de l'ennui qui est le partage de votre jeunesse, et vous voulez maintenant sacrifier votre patrimoine !... Oh ! c'est trop, mademoiselle ! c'est trop !... On peut donner ses soins, sa bonne volonté, son cœur même ! mais sa fortune !... Je ne suis plus jeune et je suis notaire, bien des actes sont passés entre mes mains... Je n'ai jamais vu cela !

—Enfin, monsieur, le revenu sera-t-il suffisant ?

—Oui ! on pourrait acquérir une petite maison entre cour et jardin et bourgeoisement... sans faste... Ah ! quel changement ! Un seul cheval, une seule voiture, ne plus chasser dans son parc, ne plus pêcher dans son étang... Il y aurait peut-être un moyen : la rente en viager... vous êtes jeune et cela ne rapporterait qu'une rente dérisoire.

—Eh bien ! dit Antoinette, on pourrait entrer en jouissance après la mort de grand'mère. Pas un mot ! que ceci reste entre nous. Il sera temps pour mon père de tout savoir quand grand'mère n'y sera plus.

—Il nous faudrait un acquéreur.

—La propriété ne serait-elle pas au goût de ce jeune homme établi depuis quelque temps dans le pays et qui veut faire bâtir à grands frais sur la colline ?

—Je lui en parlerai dès aujourd'hui ; cependant j'ai peu d'espoir, il voudrait jouissance immédiate. Il a l'intention de se marier prochainement et tient à mettre un château dans la corbeille de sa femme. Les architectes vont amener une légion d'ouvriers et mener les travaux avec la plus grande rapidité, on pense que la construction sera achevée dans dix-huit mois. Je trouve beaucoup de suffisance à ce jeune homme, il n'a jamais parlé à sa jeune personne qu'il veut épouser, il ne la connaît que par les "on dit" ! elle est pauvre ; elle a été bien élevée et elle a une sœur très riche ; enfin, hier au soir, je venais d'apprendre la ruine de votre père, j'étais préoccupé par cet événement, j'avais hâte d'être seul, de tout compiler et de réfléchir à l'aise, je rencontre M. de Croisillon sur la route, il prend mon bras et pendant une demi-heure il m'a fallu écouter les louanges de cette jeune inconnue ! J'en étais agacé."

A ce moment la cloche du déjeuner résonna, le notaire serra la main de la jeune fille et promit d'amener M. de Croisillon visiter la propriété, le plus tôt possible, s'il lui convenait d'habiter en viager. Après son déjeuner, M. Intègre se rendit chez le jeune homme et lui expliqua en peu de mots le but de sa visite : "Il supposait que la famille de Perdreuil avait l'intention de vendre son château en viager au profit de la grand'mère et venait prévenir son jeune ami afin qu'il pût arrêter à temps les travaux de ses architectes si la propriété lui plaisait. Ce projet de vente était une simple

supposition, il ne fallait encore parler de rien à M. de Perdreuil. On trouverait une raison quelconque pour aller visiter le château."

On imagina un heureux prétexte : M. de Perdreuil et grand'mère aimaient beaucoup la pêche à la ligne ; le notaire présenta M. de Croisillon comme un amateur passionné de cette calme distraction et sollicita pour son protégé, accablé de loisirs, la permission de se livrer sur l'étang à son passe-temps favori.

Le visiteur fut accueilli avec beaucoup de bonne grâce. Le notaire lui fit voir en se promenant une grande partie de la propriété, et il dut promettre de venir pêcher la carpe dans l'île le vendredi suivant. Quand M. de Croisillon arriva le vendredi au rendez-vous, grand'mère était déjà installée sous un saule pleureur et mit un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence. M. de Perdreuil fit assise son hôte à sa propre place et alla jeter sa ligne à dix mètres de là.

Au même instant, un canot quitta la berge de l'étang et se dirigea vers l'île, Antoinette ramait doucement, et Marthe, assise au fond du bateau, tenait serré contre elle Monsieur Pierrot, "son fils" préféré ; les demoiselles de Perdreuil apportaient le goûter de grand'mère. Le canot accosta à la pointe de l'île, entre M. de Perdreuil et grand'mère ; tous deux firent des gestes désespérés : le bruit et le mouvement allaient chasser le poisson ! Antoinette et Marthe furent obligées de rester dans l'île et on les pria de ne pas bouger. La "grande sœur" prit un carnet sur lequel elle



"Et pourquoi mademoiselle Marthe veut-elle des fleurs ?" (P. 9. col. 1.)

inscrivait les événements de chaque jour ; elle nota ses projets du matin, fit une énumération des dépenses qu'il faudrait réduire à l'avenir, supputa le chiffre des économies qu'on pourrait réaliser en supprimant plusieurs domestiques, et en abandonnant une serre chaude et la faisanderie : "Comment annoncer ces changements à grand'mère et à papa?... Quelle raison donner?... Elle douta du succès de son entreprise, laissa tomber une larme sur son carnet et se recommanda à la toute-puissance de Celui qui fait échouer les desseins des méchants et favorise les intentions des faibles et des humbles.

Cependant M. de Croisillon ne paraissait pas un pêcheur fanatique ou en tout cas bien adroit, car tandis que M. de Perdreuil prenait carpe sur carpe, il ne retira pas un seul poisson de l'eau. Vers le soir, au moment de se séparer, Mme de Perdreuil voulut retenir le jeune homme à dîner, mais celui-ci s'excusa et prit congé de ses hôtes après les avoir accompagnés jusqu'au château. Mais, au moment de rentrer chez lui, il s'aperçut qu'il avait laissé sa canne au bord de l'eau. Elle y était en effet, et comme il la ramassait, il aperçut tout auprès, dans l'herbe, un carnet déjà un peu trempé par la rosée. Sans doute une de ces dames l'avait perdu et il se promit de le rapporter le lendemain à sa propriétaire.

Le lendemain il allait voir M. Intègre.

— Ah ! cher monsieur ! dit-il, que de choses à vous confier !... mais au paravant je veux vous faire jurer de ne rien révéler de...

— Vos confidences sont-elles pour l'ami ou pour le notaire ?

— Pour les deux.

— Vous avez pour l'un le secret professionnel, pour l'autre ma parole.

— Figurez-vous que j'ai trouvé hier, dans l'île, le journal de Mlle de Perdreuil. J'ai commis une grande indiscretion : je l'ai lu et brûlé !

— Ah !

— Mais je ne m'en repens pas, je vous assure : ce journal m'a appris la grandeur d'âme de cette jeune fille ; je croyais la petite Marthe très riche, et Mlle Antoinette à la charge de ses parents...

— Ah ! s'écria le notaire, sot que je suis ! C'était donc Mlle de Perdreuil ?

— Certainement ! répondit M. de Croisillon, qui ne parut pas s'apercevoir de cette question un peu impertinente. Et, reprit-il, comme je ne voulais pas la forcer à choisir entre sa sœur et moi, je faisais bâtir un château dans le même village, les deux parcs se touchant, les sœurs ne se seraient pour ainsi pas quittées. Chez les femmes la jalousie désunit souvent les meilleures amies, les sœurs les plus affectueuses, et j'avais voulu pour conserver la paix dans la famille que le château de ma fiancée fût aussi beau que celui de sa sœur. Ma précaution était vaine, je le vois avec plaisir, Mlle Antoinette est la plus désintéressée de...

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda le notaire.

— Je voulais d'abord vous prier d'aller trouver Mlle de Perdreuil pour la rassurer un peu sur l'avenir de sa famille, ensuite de dire à M. de Perdreuil : " Vos placements m'ont inspiré des inquiétudes, j'ai vu que cela allait mal tourner, j'ai chargé un ami sûr de s'occuper de vos fonds, malheureusement il était déjà trop tard, on n'a pu sauver que... telle somme." Croyez-vous qu'avec cela M. de Perdreuil, sa mère et la petite Marthe pourront vivre au château sans paraître nous rien devoir ? Répondez-moi sincèrement, est-ce assez ?

Le notaire jeta les hauts cris. " Il ne voulait pas tremper dans une action aussi irréflectie ! " Mais une demi-heure après il était gagné à la cause de M. de Croisillon et exécuta ses desseins. Antoinette elle-même ne se douta de rien.

Un mois plus tard, M. de Croisillon demanda la main d'Antoinette, et le mariage eut lieu au printemps suivant.

L'action du " jeune original ! " n'aurait jamais été connue, si le banquier infidèle n'avait eu la mauvaise inspiration de se repentir de ses fautes, au moment de mourir et de restituer par héritage ce qu'il avait soustrait à la famille de Perdreuil.

OLIVIER BACHELLE.

La calvitie devient très fréquente chez les personnes d'âge moyen. On peut éviter cela en employant en temps le Rénovateur Végétal Sicilien pour les cheveux, de Hall.

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 27 NOVEMBRE 1897

LE SUPPLICE D'UNE FEMME

TROISIÈME PARTIE

VIII

(Suite)

— Vous êtes étonné de me voir ? dit Sosthène.

— Oui et non, cher monsieur, répondit Durand, en lui faisant signe de s'asseoir et en s'asseyant lui-même. Oui, parce que je ne m'attendais pas du tout à l'honneur de votre visite, ne vous ayant pas revu depuis cette belle nuit étoilée au milieu de laquelle vous m'avez laissé sur la route de Meaux. Non, parce que, connaissant un peu vos petites affaires, je suppose que vous venez me demander un petit conseil.

— C'est vrai, dit Sosthène, j'ai besoin de vos conseils et même de votre aide.

Durand fit une grimace expressive.

— Ainsi, reprit Sosthène, vous connaissez mes affaires ?

— Un peu. Quand j'ai eu quelques bons rapports avec un client, je m'intéresse toujours à lui et je me donne la satisfaction de savoir ce qu'il devient.

— Alors vous savez ?...

— Eh ! cher monsieur, je suis un homme discret moi ; faut-il pour vous être agréable, que je sache beaucoup ou que je ne sache rien ?

— Vous êtes toujours le même, monsieur Durand, répliqua Sosthène avec un faux sourire.

— On ne change guère à mon âge, dit Durand. Je ne peux plus me défaire de mes défauts. Du reste, monsieur de Perny, sous ce rapport vous me ressemblez un peu.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien. Je n'ai nullement l'intention de vous être désagréable.

— Je vous comprends, monsieur Durand. Eh bien, pour répondre à votre question de tout à l'heure, je n'ai que ceci à vous dire : vous pouvez me parler franchement.

— A la bonne heure, cela me met à mon aise.

D'ailleurs, ajouta Sosthène, nous aurions tort de nous gêner entre nous.

Durand attachait ses petits yeux brillants sur Sosthène.

— Je ne peux pas vous dire, reprit-il, quelle est exactement aujourd'hui votre position, je n'en sais pas si long ; mais je puis

affirmer que la vie que vous menez depuis quelques années est celle d'un véritable fou.

Sosthène se mordit les lèvres.

— Vous aviez mieux à faire, cher monsieur, beaucoup mieux !

— Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir que c'est la colère, la rage, qui m'ont jeté dans cette existence atroce.

— La colère est un mauvais conseiller. Vous étiez admirablement bien dans la maison de votre beau-frère, vous y aviez une position superbe. Pourquoi ne l'avez-vous pas conservée ?

— Vous ignorez ce qui s'est passé, je le vois. Eh bien, ma sœur, la marquise de Coulange, nous a chassés, ma mère et moi.

— En effet, on ne m'avait pas dit cela ; mais je l'avais deviné. Voyons, est-ce que vous ne vous attendiez pas à cela ?

— Non.

— Et pourtant il pouvait vous arriver pire. En ne disant rien à son mari, votre sœur a été pour vous d'une indulgence et d'une bonté extrêmes.

— Ah ! vous trouvez ? fit Sosthène les dents serrées.

— Certainement, appuya Durand. Vous avez joué, avec l'aide de votre mère, un jeu qui dépasse tout ce qu'il y a de plus audacieux. Vous avez perdu, mais on ne gagne pas toutes les parties qu'on joue. Ah ! vous pouvez vous estimer bien heureux d'en avoir été quittes à si bon marché. Quand j'ai appris que le marquis, sur la mort duquel vous comptiez, était revenu presque guéri, je ne vous cache pas que j'ai eu peur pour vous.

— Ah ! s'il était mort, s'il était mort, murmura sourdement Sosthène.

— Oui, mais il n'est pas mort ; vous n'aviez pas prévu cela, cher monsieur. Heureusement, la marquise a gardé le silence ; il ne sait rien. Je vous le répète, votre sœur a été indulgente et vous devez lui en savoir un gré infini.

— Je la hais ! dit Sosthène d'une voix creuse.

— Tant pis pour vous, riposta Durand, dont le regard frappa le visage de Sosthène comme une flèche.

Vous vous étiez donc imaginé, reprit-il, que, ne voulant pas vous livrer à la justice, pour une raison facile à comprendre, elle ne chercherait pas le moyen de vous châtier elle-même ? Mais la marquise de Coulange est une femme de cœur, une noble femme ! Comment, malgré elle, contre sa volonté, vous introduisez dans sa maison un enfant étranger, de cet enfant vous faites son fils, et vous avez pu croire qu'elle accepterait cela simplement, comme la chose la plus ordinaire du monde ! Vous étiez insensé, cher monsieur. Mais, même le marquis mort, elle ne vous aurait pas pardonné. Faire tout cela sans son consentement, c'était trop fort ; voilà où votre audace me confond, moi, qui suis un audacieux ! Si j'eusse su que vous agissiez sans l'approbation de la marquise de Coulange, je vous le déclare, monsieur de Perny, j'aurais repoussé vos offres, je vous aurais refusé mon concours.

Sosthène regarda l'homme d'affaires tout ahuri.

— Est-ce sérieusement que vous me dites cela ? demanda-t-il.

—Vous devriez savoir, monsieur, que ce que je dis est toujours sérieux, répondit Durand d'un ton sec.

Sosthène ne trouva rien à répliquer.

—Ah ça ! pourquoi est-il venu ici ? pensa Durand. Est-ce qu'il ne va pas me le dire bientôt ?

—Cher monsieur de Perny, êtes-vous toujours dans de bons termes avec votre beau-frère ? demanda-t-il.

—Je ne le vois plus que rarement.

—Pourquoi ?

—Ai-je besoin de vous le dire ?

—Non, je le devine. Le marquis est un honnête homme, très susceptible sur les choses qui touchent à l'honneur ; la conduite un peu... bizarre que vous menez l'a mécontenté, disons le mot, indigné ; il s'est permis de vous adresser les reproches que vous méritez, et comme vous n'aimez pas les leçons de morale, vous vous êtes éloigné de lui. Vous avez eu tort, cher monsieur.

—Je le reconnais.

—C'est déjà quelque chose. Votre beau-frère est aussi homme très généreux, je le sais, et son immense fortune lui permet de l'être largement. Comme le travail n'est pas précisément ce que vous aimez et que vous êtes pauvre, le marquis doit vous faire une pension.

Sosthène fut un instant embarrassé. Mais il répondit hardiment :

—Oui.

—Vous dépensez un peu plus, hein ? fit Durand d'un ton bon-homme.

—Oui, un peu plus.

—Et parfois vous êtes gêné ?

—Souvent.

—Je le vois venir, se dit Durand.

Il reprit tout haut :

—Maintenant, cher monsieur, vous plaît-il de me faire connaître le but de votre visite ?

—Comme je vous l'ai dit en entrant, monsieur Durand, je viens vous demander un conseil et en même temps votre aide, que vous ne me refuserez pas, car la chose dont il s'agit vous intéresse autant que moi.

—Ah ! fit Durand étonné.

—Ensuite, reprit Sosthène, je vous proposerai une association dans une nouvelle affaire.

—Oh ! oh ! le gaillard médite quelque nouveau crime ? pensa Durand.

Il inclina sa tête sur son bureau et, regardant Sosthène en dessous :

—Allez, cher monsieur, dit-il, allez, je vous écoute.

. IX

—Bien qu'elle soit beaucoup moins âgée que son mari, dit Sosthène, la marquise de Coulange a peur, paraît-il, de mourir avant lui...

—Ah ! fit Durand avec un accent singulier.

—Poursuivie sans doute par cette idée, mon excellente sœur, cette femme que vous trouvez parfaite, monsieur Durand, s'est imaginé, dans ces derniers temps, d'écrire sa petite histoire.

—Il y a bien des femmes qui ne pourraient pas en faire autant.

—Elle a donc écrit cette déclaration, que le marquis a été trompé, que l'enfant n'est pas son fils, qu'il a été introduit dans la maison de Coulange frauduleusement, contre sa volonté, et, naturellement, elle raconte tout ce qui s'est passé à cette époque.

Or, cette déclaration est adressée au marquis, qui doit la lire un jour.

—Je comprends, dit Durand, votre sœur, par un reste d'affection pour vous et votre mère, a pris la résolution de ne rien dire au marquis tant qu'elle vivrait afin d'éviter un grand scandale, d'abord, et ensuite pour ne pas se faire votre accusatrice devant la justice qui ne badine pas lorsqu'il s'agit d'une équipée du genre de la vôtre. Mais sa conscience doit lui reprocher vivement de ne pas révéler la vérité au marquis ; alors, pour apaiser le trouble qui est en elle, pour se tranquilliser, elle a dû se dire : "il faut que plus tard, lorsque je ne serai plus, mon mari sache que cet enfant, qui doit hériter de son nom et de sa fortune, n'est pas son fils." Et elle a écrit la déclaration dont vous me parlez. Est-ce qu'elle l'a confiée à un notaire ?

—Non. Ce manuscrit révélateur est enfermé, avec les langes que portait l'enfant à son arrivée au château, dans un coffret de cuivre, dont elle a eu l'idée de faire souder le couvercle, lequel est lui-même placé dans le tiroir d'un meuble qui s'ouvre par un ressort secret.

—Tiens, tiens, fit Durand, tout cela ne manque pas d'originalité. Comment êtes-vous si bien instruit ?

—Qu'importe, du moment que je le sais ?

—C'est juste ; je suis vraiment trop curieux.

—Maintenant, vous voyez le péril ?

Durand releva la tête.

—Je ne le vois pas du tout, répondit-il.

—Mais l'existence de ce manuscrit n'est pas seulement une menace terrible, c'est un effroyable danger ! s'écria Sosthène.

—Oui, s'il tombait entre les mains du marquis ; mais, d'après ce que vous venez de me dire, votre sœur a pris d'excellentes précautions contre cette éventualité. S'il y a un danger, cher monsieur, il est encore bien loin de vous.

—Mais dans six mois, dans deux mois, demain, la marquise peut mourir !

—C'est vrai, puisque nous sommes tous mortels : néanmoins, cher monsieur, vous avez là une crainte chimérique. Je sais que, depuis quelques temps surtout, madame de Coulange se porte comme un charme. Rassurez-vous, votre sœur n'a pas envie de mourir.

—On ne sait pas, dit Sosthène, d'une voix creuse.

Durand plongea dans les yeux de M. de Perny son regard perçant.

—Enfin, reprit Sosthène, qu'il soit loin ou qu'il soit près, le danger existe ; il est donc urgent de se défendre contre lui. Pour cela, il faut que le manuscrit disparaisse, qu'il soit anéanti.

—La marquise en écrira un autre, répliqua Durand, et cette fois, mieux avisée, elle le remettra à un homme sûr, comme un notaire, dans une enveloppe cachetée.

—Le manuscrit peut être détruit sans qu'elle s'en doute jamais. Je vous ai dit qu'il était enfermé dans un coffret de cuivre dont le couvercle est soudé...

—J'y suis, interrompit Durand : vous enlevez le coffret, vous le videz après l'avoir dessoudé, bien entendu, ensuite vous rétablissez la soudure et vous le replacez dans le tiroir. J'aurais dû deviner cela tout de suite.

—Oui, et voilà ce qu'il faut faire le plus vite possible.

—Faites, faites. Ah ça vous êtes donc bien effrayé ?

—Est-ce que vous ne l'êtes pas, vous ?

—Moi ! Et pourquoi le serais-je ?

Cette réponse rendit Sosthène inquiet.

—Il me semble, répondit-il, que le danger n'est pas moins grand pour vous que pour moi.

—Comment cela, cher monsieur ?

—Vous savez bien que si la justice mettait le nez dans cette affaire...

—Oh ! vous seriez un homme perdu !

—Votre position ne serait guère meilleure que la mienne.

Durand se mit à rire.

—Ah ! ah ! vous croyez cela, fit-il ; eh bien, je ne peux pas vous laisser cette inquiétude, qui prouve combien ma tranquillité vous est chère. Je n'ai rien à craindre, moi. Tout ce que la justice pouvait apprendre concernant l'enlèvement de l'enfant, elle le sait. Un inconnu a loué à Asnières une maison, une femme a volé un enfant. Où est l'homme, où est la femme ? Ils ont passé comme un nuage de fumée sans laisser une trace. La police les a inutilement cherchés : elle peut chercher encore et toujours sans obtenir un meilleur résultat.

A la vérité, vous pourriez me dénoncer comme votre complice dans cette affaire, ce qui, entre parenthèses, ne diminuerait en rien votre culpabilité ; mais même dans ce cas, qui n'est qu'une supposition, je n'aurais rien à redouter. Il faudrait prouver, et vous n'avez pas de preuves. Je vous ai écrit trois billets très laconiques, mais vous me les avez rendus et je les ai brûlés là, dans cette cheminée.

Ah ! on voit bien que vous ne savez pas qui je suis... Si vous disiez, n'importe à quel magistrat du parquet de la Seine, que Durand, l'homme d'affaires, a été votre complice, immédiatement il vous rirait au nez ou il se contenterait de hausser les épaules avec dédain. Du reste, je n'ai pas besoin d'entrer dans tous ces détails. Il doit vous suffire de savoir que je ne redoute rien, que je n'ai rien à craindre.

Un jour, vous êtes venu me trouver ; tout ce que vous m'avez dit, je l'ai cru ; et sans me renseigner autrement, ce qui était une faute, persuadé que vous agissiez avec le consentement de votre sœur, je vous ai prêté mon concours. Vous n'avez pas atteint votre but, ce n'est pas de ma faute. Les événements se sont mis en travers de vos calculs, de vos espérances ; vous ne les avez pas prévus, moi non plus. Vous avez été trop audacieux, cher monsieur, vous vous êtes embourbé, tant pis pour vous !

—Oui, comme vous le dites, je suis embourbé, répondit Sosthène, et voilà pourquoi je suis venu à vous. Ne voulez-vous pas m'aider à me tirer d'embarras ?

—Vous avez vos affaires, vos ennuis, monsieur de Perny, j'ai aussi les miens ; chacun mène sa barque comme il l'entend. D'ailleurs, je ne vois pas bien ce que je pourrais faire pour vous.

—Monsieur Durand, je réclame votre appui et votre aide, parce que l'un et l'autre me sont nécessaires.

—Alors expliquez-vous.

—Monsieur Durand, j'ai un besoin d'argent des plus pressants.

—Nous y voilà, pensa l'homme d'affaires.

—Dans trois jours il me faut douze mille francs, ajouta Sosthène.

—Ah ! douze mille francs ! Une dette de jeu ?

—Oui, une dette, une dette d'honneur.

Il n'osa pas dire à Durand que ces douze mille francs lui étaient absolument nécessaires pour retirer des mains d'un escompteur un billet à ordre portant une signature fautive imitée par lui.

—Monsieur Durand, reprit-il, je vous prie de bien vouloir me prêter cette somme.

L'homme d'affaires prit un air piteux.

—Je suis vraiment désolé, répondit-il avec l'accent de la sincérité, il m'est impossible, tout à fait impossible de vous être agréable. Je ne suis pas un prêteur d'argent, et je n'ai jamais une aussi forte somme disponible. D'ailleurs, je ne suis pas bien riche, et toute ma petite fortune est dans les affaires.

Sosthène était devenu très pâle.

—Voyons, continua Durand, vous n'êtes pas sans connaître des banquiers, des hommes dont le métier est de prêter de l'argent ?

—Hé, je me suis adressé à eux, répliqua Sosthène d'une voix sourde.

—Et ils vous ont refusé cette somme ! s'écria Durand, à vous, qui avez un beau-frère je ne sais combien de fois millionnaire ? Vous ne leur offrez donc pas une garantie sérieuse ? Est-ce que vous n'avez plus de crédit, cher monsieur ?

—J'avais compté sur vous, bégaya Sosthène.

—Je ne le remercie pas de la préférence, pensa Durand. Malheureusement, je ne peux pas, répondit-il. Au fait, continua-t-il, pourquoi ne demandez-vous pas cette somme à votre beau-frère ? Douze mille francs pour lui, c'est une bagatelle, une misère !

Sosthène se leva brusquement et se mit à marcher dans le cabinet en proie à une agitation fiévreuse.

Durand le regardait en clignant fortement des yeux.

—Il a l'esprit bien troublé et sa conscience, s'il lui en reste une parcelle, l'est certainement encore davantage, se disait-il ; ce serait fort intéressant de connaître les pensées qu'il a dans la tête. En me parlant de ce fameux manuscrit, enfermé dans un coffret de cuivre, il croyait me menacer et m'effrayer pour me glisser ensuite sa modeste demande ; mais je m'y attendais et j'ai deviné l'intention.

Va, mon petit, continua-t-il, un sourire ironique sur les lèvres, tu n'es pas encore à ma hauteur ; quand tu voudras faire une dupe, il faudra t'adresser à un autre.

Sosthène s'arrêta en face de Durand, sombre, les traits contractés, une flamme dans le regard.

—Ah ! vous me conseillez de m'adresser au marquis de Coulange, dit-il d'une voix rauque, saccadée ; c'est vrai, il a des millions et il est mon beau-frère... Pourquoi ne le fais-je pas ? Pourquoi ? Parce que ma sœur est là et qu'il ne fait rien que par sa volonté. Eh bien, ma bonne sœur, cette femme de cœur, cette noble femme que vous avez l'air d'admirer, a défendu au marquis de me tendre la main dans ma détresse ! Elle m'a chassé de chez elle comme on chasse un domestique, en me prenant tout et en ne me laissant rien ! Et maintenant ce qu'elle veut, c'est que je sois misérable, humilié, bifoué par tout le monde, réduit à l'état de mendiant ! Elle me refuserait, à moi, la pièce de monnaie qu'elle laisse tomber, en passant, dans la sébile d'un aveugle ou d'un cul-de-jatte ! Sa joie suprême serait d'apprendre que je crève de misère dans un trou infect, repoussé et abandonné de tous comme une bête immonde !... Elle me hait, entendez-vous, moi, son frère ! Je suis pour elle moins qu'un chien !

Mais si grande que soit sa haine, la mienne, implacable, mortelle, la dépasse encore... Elle vit dans la splendeur, je vis comme je peux ; elle est dans la lumière, je suis dans l'ombre... Mais au milieu de cette ombre, debout, je guette et j'attends que sonne l'heure de la vengeance !

Avant tout, il faut que je m'empare du manuscrit, que je le détruise...

—Et après ? demanda Durand.

—Après ? je me vengerai !

Sosthène accompagna ces mots d'un regard sinistre tellement expressif, que Durand sentit comme un glaçon passer sur son dos. Et pourtant l'ami de Solange et du condamné Gargasse n'était pas un scélérat facile à émouvoir.

—Il est fou, le malheureux, il est fou, grommela-t-il entre ses dents.

En effet, à voir l'expression sauvage de la physionomie de Sosthène, il y avait lieu de supposer qu'il était en proie à un accès de démence.

—Oui, je suis fou ! exclama-t-il, fou furieux, fou de rage !

Durand haussa les épaules.

—On le voit, répliqua-t-il froidement, les idées comme celles que vous avez ne peuvent germer que dans le cerveau d'un insensé. Vous vous êtes mis la corde au cou, si vous n'y prenez pas garde,

elle vous étranglera. Croyez-moi, cher monsieur, renoncez à vos projets.

—Non, jamais, il me faut ma vengeance ! s'écria Sosthène avec fureur.

—Et pour vous venger vous voulez assassiner votre sœur !

Le regard de Sosthène devint effrayant.

—Je ne vous parle pas de châtement, reprit Durand. Comme tous ceux qui méditent un crime, vous croyez pouvoir y échapper ; mais quand vous l'aurez commis, ce crime, serez-vous plus avancé ? Il y aura toujours là le marquis, les enfants...

—Je tuerai le marquis, je les tuerai tous ! hurla le misérable, en jetant autour de lui des regards de sauvage.

—Une Saint-Barthélemy, un nouveau massacre des innocents, quoi ! ricana Durand.

Sosthène avait de l'écume aux lèvres, ses yeux injectés de sang lui sortaient de la tête ; grimaçant, grinçant des dents, il était hideux à voir. Ce n'était plus un homme, mais une bête féroce.

—Parbleu ! reprit Durand toujours ironique, avec des idées comme les vôtres je comprends que vous ne puissiez trouver douze mille francs à emprunter. Les prêteurs n'auront jamais d'argent pour un homme dont la tête peut tomber, d'un moment à l'autre, sous le couteau du bourreau !

Sosthène n'eut pas l'air d'avoir entendu.

Il se pencha vers Durand et lui dit d'une voix étranglée :

—Voulez-vous m'aider, voulez-vous être avec moi ? Il y a des millions... nous partagerons !

Cette fois Durand fut pris d'un tremblement nerveux qui le secoua des pieds à la tête.

Violet de colère, les yeux enflammés, il bondit sur ses jambes. Alors, le buste en arrière, frémissant, les bras tendus, les poings serrés, il eut un regard si terrible que Sosthène se sentit frappé comme d'un coup de dague.

Instinctivement, il recula de frayeur.

Mais par un violent effort de sa volonté, Durand parvint à contenir sa colère prête à éclater. Il secoua la tête, ses bras se déraïrent et aussitôt son visage reprit son impassibilité, sa froideur habituelles.

Sosthène restait devant lui immobile, stupide, comme un homme qui n'a plus de pensée.

Durand le couvrit d'un regard superbe de dédain.

Il marcha vers la porte et l'ouvrit toute grande.

Puis, se rapprochant de Sosthène, il le prit par le bras et le poussa doucement hors de son cabinet.

Alors, son sourire ironique reparut sur ses lèvres et il dit à son ancien complice :

—Mon cher monsieur, vous êtes venu me demander un conseil, je vous le donne : Prenez des douches ! prenez des douches !

Et la porte du cabinet se referma au nez de M de Perny, qui n'avait pas eu le temps de sortir de son ahurissement.

X

Après être resté un instant immobile, frappé de stupeur, Sosthène se décida à se retirer. Il descendit l'escalier, ayant un bourdonnement dans les oreilles et un nuage devant les yeux.

Sorti de la maison, il se mit à marcher rapidement, mais d'un pas inégal et en zigzag, heurtant les passants, ne voyant et n'entendant rien.

Cependant, au bout de quelques minutes, il parvint à se rendre et à resaisir sa pensée au milieu du trouble de son cerveau.

Alors, marchant plus lentement, il se mit à réfléchir.

Le misérable se voyait repoussé de partout, complètement abandonné, acculé au fond d'une impasse sombre et poussé fatalement à commettre de nouveaux crimes. Il était descendu si bas qu'il ne voyait plus la possibilité de remonter la pente. Jusqu'à ce jour, à force d'expédients, il était parvenu à se tenir debout et à faire assez bonne figure ; mais le gouffre s'ouvrait devant lui, profond, sinistre, et cette fois, malgré son imagination si fertile pour le mal, il ne trouvait plus d'expédients pour empêcher ou retarder sa chute. Tout s'effondrait autour de lui et menaçait de l'écraser.

Après avoir impunément bravé la justice des hommes et joué avec la loi, allait-il donc échouer misérablement, comme un faussaire vulgaire, faute de trouver cette somme de douze mille francs qui lui était nécessaire pour reprendre et anéantir le morceau de papier, preuve matérielle d'un de ses crimes.

Le matin, il avait regardé piteusement, l'œil morne, ce qui lui restait d'argent : onze louis. Il les avait sur lui. Sa main dans sa poche, il les touchait et ses doigts semblaient les compter.

—Ce soir, j'irai rue de Provence. Qui sait ? murmura-t-il.

Et un sourire singulier crispa ses lèvres.

Il pensait probablement que, plus heureux qu'il ne l'avait été depuis quinze jours, il trouverait chez sa digne associée un fils de famille ou quelque riche étranger, ayant la bourse bien garnie, qui serait enchanté de faire avec lui une partie d'écarté.

Tout en se livrant à ses sombres réflexions, il marchait sans savoir où ses pieds le conduisaient, passant d'un trottoir sur un autre.

Comme il allait entrer dans le passage Bourg-l'Abbé, un homme se plaça tout à coup devant lui et le força à s'arrêter.

Cet individu pouvait avoir quarante ans. Il était vêtu d'une redingote fripée et usée jusqu'à la trame; des bottines trouées, aux talons écrasés, chaussaient ses pieds; il avait sur la tête un chapeau à haute forme, d'un âge respectable et en parfaite harmonie avec le reste de l'accoutrement.

—Bonjour, monsieur de Perny, dit-il, en accompagnant ses paroles d'un mouvement de tête.

Sosthène fronça les sourcils et ne se donna pas même la peine de cacher sa mauvaise humeur.

—Je ne vous connais pas, que me voulez-vous? demanda-t-il brusquement.

Et il jeta autour de lui des regards rapides, comme s'il eut craint d'être surpris en si piètre compagnie par quelqu'un de sa connaissance.

—Vrai, vous ne me reconnaissez pas? fit l'autre.

—Non, répondit Sosthène, en regardant fixement l'intrus; qui êtes-vous?

L'inconnu se rapprocha, et, baissant la voix:

—Autrefois, dit-il, j'étais votre ami; mais plus que vous encore, monsieur de Perny, j'ai vieilli. Depuis nos joyeuses nuits de la Maison Dorée et du château de Madrid, quinze ans se sont écoulés. Eh bien, me reconnaissez-vous, maintenant?

—Pas encore.

—Je suis Armand Des Grolles.

Ce nom qu'il avait oublié comme l'individu qui le portait, rappela à la mémoire de Sosthène un certain nombre de souvenirs.

—Je vous croyais mort, dit-il.

—Je le suis pour beaucoup de gens, répondit Des Grolles; du reste continua-t-il en souriant, je suis un revenant de l'autre monde.

—Il peut m'être utile, pensa Sosthène.

Et son visage changea subitement d'expression.

—Je suis content de vous revoir, reprit-il tout haut.

Puis, jetant un regard de côté, il ajouta:

—Je serais charmé de connaître l'histoire d'un revenant, mais nous ne pouvons pas causer ici.

—Vous avez raison. Vous ne devez pas avoir le désir d'entrer dans un café où le contraste de nos costumes attirerait l'attention sur nous. Mais je demeure à deux pas, rue Saint-Sauveur; s'il vous plaît de venir jusque chez moi, nous pourrions causer librement.

—Allons, répondit Sosthène après un moment d'hésitation.

Ils furent bientôt rue Saint-Sauveur. Des Grolles introduisit son ancien ami dans la chambre ou plutôt le taudis qu'il habitait sous la toiture.

—Voilà mon palais, dit-il d'un ton amer, ce trou infesté ne ressemble guère à l'appartement que j'occupais rue Vivienne et où vous êtes venu souvent fumer le cigare de l'amitié. Heureusement, je suis devenu philosophe. Je me contente de ce que j'ai, parce que je ne peux faire autrement. Voici toujours deux chaises pour nous asseoir.

Le temps des gais soupers est passé pour moi. . . . je n'espère plus qu'il reviendra. . . . Les amours sont des oiseaux du printemps, ils s'envoient dès que viennent les mauvais jours. Bah! à quoi bon les regrets? Si j'ai presque toujours la bourse plate, si je ne fais plus sauter les bouchons de champagne, si je bois plus souvent de l'eau que du vin, si je ne mange pas chaque fois que j'ai faim, je me console en me disant que j'ai la liberté, que je peux aller et venir au grand air, regarder le soleil le jour, et la nuit les étoiles.

Sosthène l'écoutait et le regardait curieusement.

—Est-ce que vous tenez réellement à savoir ce que je suis devenu depuis le jour où j'ai disparu de Paris? reprit Des Grolles.

—Certainement. N'est-ce pas pour cela que vous m'avez amené chez vous?

—En vous rencontrant tout à l'heure, monsieur de Perny, j'ai éprouvé un véritable plaisir et je n'ai pu résister au désir de causer avec un ancien ami. Je ne veux rien vous cacher, à vous; d'ailleurs, je sais que vous êtes incapable d'abuser de ma confiance. Plus d'une fois j'ai eu la tentation de vous faire une visite; mais, tel que vous me voyez, j'ai conservé une forte dose d'amour-propre; c'est lui qui m'a retenu. On n'aime pas à montrer sa misère aux gens heureux, ajouta-t-il, en regardant sournoisement Sosthène.

—Je comprends cela.

—Vous savez comment en quelques années, j'ai mangé mon patrimoine, puisque c'est de la même manière que vous même avez dévoré le vôtre.

Sosthène fit une assez laide grimace.

—Complètement ruiné, reprit Des Grolles, je recueillis les épaves du naufrage, une vingtaine de mille francs, et avec cela je tentai

le jeu de la Bourse, en me faisant cette illusion que je pouvais refaire ma fortune. D'abord tout marcha assez bien. Ne connaissant pas le terrain mouvant sur lequel je marchais, j'étais un peu timide, c'est-à-dire prudent. Je réalisai pendant quelque temps d'assez jolis bénéfices pour pouvoir briller comme par le passé, et rétablir mon crédit. Qu'il soit réel ou factice, le luxe est toujours le luxe. Dans une infinité de cas, c'est la poudre d'or jetée aux yeux des imbéciles. Ces derniers sont nombreux, il y en a partout; j'en rencontrai quelques-uns, de petits capitalistes et de petits rentiers, qui me confièrent l'un vingt mille francs, l'autre trente, d'autres un peu plus ou un peu moins, afin de s'associer aux bénéfices de mes opérations. Alors je me lançai tout à fait dans l'agiotage, et je devins un des héros de la coulisse. J'avais perdu ma timidité et en même temps ma prudence.

Un jour une baisse imprévue m'enleva cent mille francs en moins d'une heure.—Je me rattrapai sur la baisse, me dis-je. Et le mois suivant la baisse, qui pouvait tout réparer, la baisse maudite me jeta définitivement sur le carreau, sans me laisser même l'espoir de me relever. Mon déficit était énorme; j'allais être exécuté, je compris que j'étais perdu!

Je ne m'amusai pas à pousser des plaintes inutiles. Je pris la résolution la plus sage selon moi; je filai en Angleterre.

—Je me souviens de cela, dit Sosthène; vous êtes parti n'emportant que vos effets. . . et tout ce qui restait entre vos mains des sommes qu'on vous avait confiées: deux à trois cent mille francs, le chiffre n'a pu être exactement connu. Vous avez abandonné votre mobilier, vos chevaux dans l'écurie, votre voiture sous la remise: dans une lettre qu'on a trouvée chez vous, vous déclariez qu'ayant tout perdu, votre argent et celui des autres, vous aviez la résolution de vous suicider.

—Tout cela est vrai.

—Seulement, on a pas cru à votre suicide; les braves gens qui vous avaient confié leur petit avoir ont porté plainte contre vous et vous avez été condamné en police correctionnelle à deux ans de prison.

—Oui, j'ai appris cela plus tard, dit Des Grolles d'une voix creuse; c'était inévitable.

—Etes-vous resté longtemps en Angleterre?

—Quelques jours seulement. Grâce au passeport d'un de mes camarades, qui portait assez exactement mon signalement, je pris passage à bord d'un navire anglais, sous le nom de Jules Vincent, et je fus transporté en Amérique. Depuis, en attendant que je puisse reprendre mon véritable nom, j'ai toujours gardé celui de Jules Vincent.

—Et votre ancien camarade ne s'y oppose point?

—Non, et pour cause. . . il est mort.

—Enfin, vous n'avez pas fait fortune en Amérique.

—Vous le voyez. Il y a encore des gens qui s'imaginent qu'on peut s'enrichir facilement dans le Nouveau Monde; c'est absurde. On rencontre partout les mêmes difficultés, surtout quand on est poursuivi, comme moi, par la mauvaise chance. J'arrivai à New-York avec cent quatre-vingt mille francs, pas davantage. — Dans quelques années, me disais-je, j'aurai gagné un million. Je croyais encore à ces fortunes fabuleuses faites en Amérique. J'étais animé de fort bonnes intentions. Je me proposais de revenir en France avec mon million et de rendre jusqu'à un sou près tout l'argent que j'avais emprunté. Je pensais sérieusement que je pouvais redevenir un honnête homme.

—Sérieusement! fit Sosthène d'un ton railleur.

—Quand on est en train de forger des illusions, on en fabrique de toutes les espèces. Je fis du commerce, de l'exploitation, enfin tout ce que je pus pour m'enrichir, et, comme à la Bourse de Paris, j'eus de nombreuses oscillations entre la hausse et la baisse. Je louchais. Un jour, une affaire magnifique se présenta; je saisis la balle au bond. Cette fois, je tenais mon million. Mais le diable s'en mêla. L'affaire qui s'annonçait superbe, eut pour résultat un épouvantable désastre. Ruiné une seconde fois, dégoûté du commerce et ayant pris en haine l'Amérique et ses habitants, je revins en France pauvre comme Job. Il y aura bientôt deux ans de cela, monsieur de Perny, et me voilà peu satisfait de la vie, content, néanmoins, de me r-trouver à Paris, qui est et restera toujours la première ville de l'univers.

—Ce que vous venez de me raconter est fort intéressant, dit Sosthène. Maintenant, que faites-vous?

—Le nez en l'air je regarde d'où vient le vent. Malheureusement, je crains la lumière trop vite; je ne me cache pas, mais je ne me montre guère. Après avoir sombré, j'attends qu'une occasion, n'importe laquelle, me fasse revenir sur l'eau.

—Ah! fit Sosthène.

—En attendant, comme le bon Jérôme Paturot, je suis à la recherche d'une position sociale.

—On ne vit pas de l'air du temps, et moins encore de la vue du soleil et des étoiles. Quels sont vos moyens d'existence?

—Vous êtes curieux, monsieur de Perny, vous voulez tout savoir;

mais je ne veux rien vous cacher. Peu de temps après mon retour à Paris, le hasard m'a fait rencontrer une ancienne amie qui connaît beaucoup de gens. A l'époque de ma splendeur, Joséphine Charbonneau...

—Joséphine Charbonneau, répéta Sosthène, ayant l'air de chercher dans sa mémoire.

—Vous ne la connaissez pas, monsieur de Perny, reprit Des Grolles, et c'est pour cela que je n'ai pas vu d'inconvénient à la désigner par son nom.

Donc, au temps où je menais joyeuse vie, Joséphine n'avait guère que vingt ans.

Quand je la vis, Joséphine ne m'avait pas oublié; elle eut à cœur de me procurer une reconnaissance que peut-être elle ne me devait point. Grâce à sa recommandation, je fais partie aujourd'hui d'une société... de secours mutuel... non reconnue par le gouvernement.

—Je crois comprendre, fit Sosthène. Qu'est-ce que cela vous rapporte?

—C'est selon ce qu'il y a dans la caisse; mais en général peu, très-peu, pas même le nécessaire, juste ce qu'il faut pour ne pas mourir de faim.

Le front de Sosthène se rembrunit.

—Oh! ne vous effrayez pas, reprit l'autre vivement; je ne vous ai pas attiré dans un guet-apens pour vous crier: La bourse ou la vie! Je n'ai nullement l'intention de vous emprunter quelques louis que peut-être vous ne pourriez pas me prêter. J'ai entendu dire que vous n'étiez pas, actuellement, dans une situation très-brillante. On prétend même qu'il y a chez vous, rue Richepanse, des feuilles de papier timbré qui prouvent combien y sont rares les billets de banque.

—Comment savez-vous cela? s'écria Sosthène stupéfié.

—C'est très-simple, j'écoute ce qu'on dit autour de moi. Par exemple, il ne faut pas m'en vouloir de ma franchise; je vous ai dit que je n'aurais rien de caché pour vous. Mais pour que vous soyez tout à fait à votre aise avec moi, comme je le suis avec vous, je vous préviens que je connais à peu près toutes vos petites aventures.

Sosthène tressaillit.

—Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

—Ainsi, reprit Des Grolles, un sourire singulier sur les lèvres, je sais la merveilleuse histoire d'une jeune et belle marquise, laquelle a donné un fils à son mari sans avoir été enceinte.

Sosthène s'agita sur son siège avec inquiétude.

—Un jeune américain que j'ai connu à New-York, continua Des Grolles, est venu passer à Paris l'hiver dernier, lesté de trente mille dollars. Un jour je l'ai rencontré. Il m'a parlé d'une maison rue de Provence, où il est allé plusieurs fois et où l'on s'amuse beaucoup.—"Je n'y retournerai plus, me dit-il; il y a là un M. Sosthène de Perny qui a au jeu une chance incroyable; il ne perd jamais." Et il ajouta:—"On m'a dit qu'il était Français, mais je crois plutôt que c'est un Grec."

Sosthène bondit sur ses jambes, blême de colère.

—C'est une infamie! exclama-t-il d'une voix frémissante; monsieur Des Grolles, vous m'insultez!

Celui-ci haussa les épaules et répliqua froidement:

—Ce n'est certes pas mon intention; je vous repète ce qu'on m'a dit, voilà tout.

—C'est une lâche calomnie! Enfin, où voulez-vous en venir?

—Asseyez-vous, monsieur de Perny, je vais vous le dire.

XI

La colère de Sosthène se calma subitement.

—Je vous écoute, dit-il en s'asseyant.

—Vous devez bien penser, reprit Des Grolles, que je n'aurais pas été assez bête pour vous arrêter dans la rue, me faire reconnaître et vous amener ici, si je n'eusse été sûr d'avance que nous pouvions nous comprendre et nous entendre.

Mais je m'empresse de vous déclarer que vous n'avez rien à redouter de moi. J'ai contre vous des armes terribles; je ne veux pas m'en servir. Du chantage? fi donc! Je laisse cela à d'autres. Je préfère rester votre ami. Cela vous va-t-il?

—Oui.

—Alors vous ne m'en voulez plus de vous avoir parlé trop franchement?

—C'est oublié.

—A la bonne heure.

Ils échangèrent une poignée de mains.

—Eh bien, mon cher Sosthène, reprit Des Grolles, je vous avoue, —vous n'aurez pas de peine à me croire,—que je mène une vie qui ne me plaît pas du tout, je donnerais de grand cœur ma démission de la société mystérieuse et ténébreuse dont je fais partie pour entrer dans une autre association, qui me promettrait un plus bel avenir.

Je me dis que, du moment qu'on court le risque de se faire pincer par la police et d'aller au bagne, il faut au moins que ce soit pour quelque chose qui en vaille la peine.

Palsembleu! Ventre de biche! comme nous disions autrefois, je me sens de force à jouer un autre rôle que celui de comparse.

Mon esquisse à chaviré, je voudrais le remettre à flot. Pour cela, comme je vous l'ai dit, je suis à l'affût d'une occasion. Je flaire de tous les côtés. Eh bien, mon cher Sosthène,—vous me direz si je me trompe,—j'ai pensé que vous pourriez m'être utile, que vous m'aideriez à trouver cette occasion que j'attends.

—Oui, peut-être, fit Sosthène.

Et une lueur sombre traversa son regard.

—Vous êtes un homme d'imagination, reprit Des Grolles, vous cherchez les grandes conceptions. Sosthène de Perny peut ne pas réussir toujours dans ses entreprises, mais il ne se noiera jamais. Pour vous dire toute ma pensée, mon cher Sosthène, je voudrais être quelque chose près de vous, en un mot m'attacher à votre fortune; la partager si elle est mauvaise, prendre ce que vous me donnerez si elle est bonne.

—C'est une proposition très nette, répondit Sosthène; j'en prends bonne note. Dans un temps qui n'est peut-être pas éloigné, je pourrai avoir besoin de vous.

—Bravo! s'écria Des Grolles, je savais bien que nous nous entendrions.

Sosthène reprit:

—J'ai conçu un vaste projet; mais pour qu'il réussisse il faut attendre certaines circonstances ou les faire naître au moyen d'un enchaînement de combinaisons que je n'ai pas encore trouvées. Je ne vous dis rien de plus aujourd'hui. Mais, puisque vous voulez me servir, je compterai sur vous. Je vous préviens d'avance qu'il faudra être résolu, hardi, ne reculer devant rien.

—Vous me connaissez.

—Sans doute; c'est pour cela que, l'heure venue, je vous appellerai. Si nous réussissons, votre part sera assez belle pour que vous puissiez remettre votre esquif à flot.

—En me parlant ainsi, vous ferez de moi tout ce que vous voudrez.

Sosthène eut un sourire nerveux.

—Alors, dit-il, les dangers à courir ne vous effrayeront point?

Des Grolles répliqua, en se redressant:

—"A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire!"

On connaît ses classiques, ajouta-t-il avec un faux sourire.

Sosthène se leva et prit son chapeau.

—C'est bien convenu? dit Des Grolles.

—Oui.

Avant de se quitter ils se serrèrent la main.

—A bientôt, dit Sosthène.

Et il sortit du taudis.

—Oui, se disait-il, en se dirigeant vers les boulevards. Des Grolles pourra me servir, je ne suis pas fâché de l'avoir rencontré. Il sait bien des choses... Qui donc a pu lui dire?... Si ce n'est pas Durand, c'est la femme... Après tout, que m'importe? il n'a aucune preuve entre les mains. Ah! ce n'est pas lui qui est redoutable; c'est un autre danger qui me menace... Trois jours, je n'ai plus que trois jours!... A tout prix il me faut ces douze mille francs, il me les faut!

Il employa inutilement tout le reste de la journée à les chercher. Partout on lui répondit par un refus plus ou moins nettement formulé.

Il pensa à aller trouver le marquis; c'était ce qu'il avait de mieux à faire; mais pour que celui-ci consentit à lui donner la somme, Sosthène savait qu'il faudrait lui dire la vérité. Avouer, à son beau-frère surtout, qu'il était un faussaire, jamais! Du reste, il avait encore trois jours devant lui. Et s'il lui répugnait de s'adresser au marquis, d'un autre côté, il conservait l'espoir que le jeu pouvait encore le tirer de son mauvais pas.

A six heures et demie il se rendit rue de Provence. Son associée vivait comme lui d'expédients et n'était pas, pour le moment, dans une situation meilleure que la sienne.

—Nous aurons du monde ce soir, lui dit-elle avec un regard qui signifiait: il y aura peut-être quelque chose à faire.

Ils dinèrent ensemble, et tout en fumant un cigare, Sosthène attendit.

A huit heures et demie, les habitués de la maison, des demoiselles de Saint-Chic à chignons jaunes et autres dames déclassées, portant des noms de guerre plus ou moins sonores, commencèrent à arriver, flanquées chacune de son élégant cavalier brun ou blond, jeune ou vieux.

Dans le salon, dans la chambre à coucher et dans une autre pièce contiguë, les tables de jeu préparées à l'avance attendaient les joueurs.

A neuf heures, plusieurs des tables de jeu étaient déjà occupées. Sosthène ne s'était approché d'aucune; il restait dans un coin,

sombre, les sourcils froncés, promenant d'un groupe à l'autre son regard dédaigneux.

Cependant, un autre couple venait d'arriver.

C'était une jeune fille assez jolie, à peine âgée de vingt ans, aux lèvres roses, souriantes, au nez retroussé, au regard hardi, à l'air effronté, qui portait une toilette à grand flafas. L'homme qui l'accompagnait pouvait avoir quarante ans. Il était vêtu avec une extrême recherche, et sur son gilet blanc s'étalait une grosse chaîne d'or ornée de deux médaillons entourés de superbes brillants. Il avait le teint bistré, le regard clair, dur, l'attitude sévère et hautaine.

—Chère madame, dit la jeune fille à la maîtresse de la maison, je vous présente le senor don José, comte de Rogas, un grand de Portugal.

Le noble Portugais s'inclina profondément.

—Soyez le bienvenu, monsieur le comte, lui dit la dame ; j'ose espérer que vous passerez une soirée agréable et que vous nous ferez l'honneur de revenir.

—Certainement, madame, répondit don José avec un accent étranger très prononcé.

Et il salua une seconde fois.

Sosthène s'était levé. Les yeux ardents, fixés sur le noble étranger, il semblait faire l'inventaire de ses poches. Satisfait de son examen, sans doute, son front s'éclaira subitement.

Pendant ce temps, la compagne de don José s'était approchée de la maîtresse et lui avait dit à l'oreille :

—Il a de l'or et un portefeuille bourré de billets de banque.

Cette intéressante communication fut aussitôt transmise à M. de Perny. Son regard devint lumineux.

Alors la maîtresse du tripot s'avança vers le Portugais et lui dit :

—Monsieur le comte de Rogas veut-il faire comme ces messieurs ? N'a-t-il pas le désir de savoir si la fortune lui est favorable ?

—Oh ! je jouerai volontiers, répondit don José. Mais, madame, ajouta-t-il, en se tournant gracieusement vers sa jeune compagne, vous avez un proverbe qui dit : "Heureux en amour, malheureux au jeu."

—Les proverbes ne sont pas toujours vrais, monsieur le comte, et ce soir vous allez probablement faire mentir celui-ci.

—Je le souhaite, madame.

—Voici M. le comte Sosthène de Perny qui veut bien faire votre partie.

Les deux hommes se saluèrent en échangeant un regard rapide.

Puis ils s'approchèrent d'une table et s'assirent en face l'un de l'autre.

—Est-ce le matador, l'écarté ? demanda Sosthène.

—L'écarté, si cela vous fait plaisir, répondit le Portugais.

—En cinq points ?

—Comme vous voudrez, monsieur.

—Quel sera l'enjeu ?

—Fixez la somme.

—Cinq louis ?

—Soit, cinq louis.

Les adversaires mirent chacun cinq pièces d'or sur le tapis vert.

Tout d'abord la chance favorisa Sosthène ; ce fut lui qui donna les cartes le premier, en tournant le roi. Il fit la vole et marqua trois points.

A son tour son adversaire tourna le roi et fit également la vole.

A la troisième donne Sosthène gagna la partie.

Le jeu continua. Le Portugais gagna la deuxième partie, Sosthène la troisième, l'autre la quatrième. La cinquième fut pour Sosthène, Il conservait toujours sa première position ; mais le jeu serré de son adversaire commençait à l'agacer horriblement.

—Nous continuons, n'est-ce pas, monsieur ? dit le Portugais.

—Oui, nous continuons, répondit Sosthène d'un ton bref.

—Je donne.

—Encore le roi ! Sosthène avec dépit.

—Chacun son tour, répliqua l'étranger, qui conservait toute sa gravité.

Il gagna la sixième partie, et, par un nouveau tour d'adresse, où Sosthène ne vit que du feu, il gagna encore la suivante.

Cette fois, Sosthène fut forcé de comprendre qu'il avait affaire à un joueur plus fort que lui.

Leurs regards se rencontrèrent, tranchants et froids comme l'acier.

Ils savaient à quoi s'en tenir l'un et l'autre.

—Monsieur, dit le Portugais avec le plus grand calme, je suis à vos ordres.

—Sosthène se dressa sur ses jambes, livide ; les traits contractés, le front couvert de sueur.

—Alors, nous ne continuons pas ? fit l'autre.

—Non, répondit Sosthène d'une voix creuse.

—Quand cela vous fera plaisir, dit don José, vous me trouverez toujours prêt à vous offrir votre revanche.

—J'ai l'espoir de vous revoir, répliqua Sosthène.

—Et moi aussi, monsieur.

Et se tournant vers la maîtresse de la maison, qui s'était avancée pour suivre les péripéties du jeu :

—Charmante dame, lui dit le Portugais en laissant errer sur ses lèvres un sourire singulier, ce soir j'ai fait mentir le proverbe.

Et toujours impassible, le noble comte ramassa les pièces d'or qui étaient sur la table et les glissa dans la poche de son gilet.

Sosthène s'était éloigné la rage au cœur, grinçant des dents.

Ce n'était point la perte de cinq louis qui le rendait furieux. Mais après avoir caressé l'espoir que le jeu viendrait à son secours, il éprouvait une cruelle déception. En effet, le coup qu'il venait de recevoir était rude. Où il avait cru trouver une victime prête au sacrifice, il venait de reconstruire un maître.

Ainsi tout lui manquait, tout était contre lui ; c'est en vain qu'il regardait de tous côtés, cherchant un point d'appui, il lui était impossible de le découvrir.

Il avait beau faire de violents efforts pour se contenir, pour montrer un visage souriant, pour paraître gai, il ne pouvait échapper à l'amertume de ses pensées, ni chasser les sombres terreurs qui étaient en lui.

Le misérable se sentait vaincu, écrasé.

Pendant quelques minutes encore il resta dans le salon, puis il s'approcha d'une porte, souleva une portière et disparut.

XII

Morlot ne restait pas inactif, il s'était dit :

—Avant de me présenter devant la marquise de Coulange, je veux savoir quelle est l'existence de sa mère et de son frère, il faut que je sois complètement édifié sur leur passé.

Et, immédiatement, il s'était mis en campagne.

Nous connaissons Morlot ; une fois lancé il y allait de tout cœur et ne s'arrêtait pas.

Il découvrit facilement que madame de Perny demeurait aux Ternes, rue Laugier, après avoir occupé, précédemment et pendant près de quatre années, un très bel appartement au premier étage, dans une maison de la rue de Moscou. Il apprit en même temps que M. Sosthène de Perny n'habitait pas complètement avec sa mère et qu'il avait à Paris, rue Richempanse, son appartement de garçon.

Pourquoi madame de Perny avait-elle quitté son appartement de la rue de Moscou pour aller habiter aux Ternes ?

Morlot le comprit lorsqu'il sut que Sosthène dépensait beaucoup d'argent et que sa mère avait trouvé très lourd un loyer de trois mille francs.

Rue de Moscou, madame de Perny avait trois domestiques ; une femme de chambre, un valet de chambre et une cuisinière. Rue Laugier elle n'avait plus qu'une bonne à tout faire et seulement un loyer de mille francs.

—Si le marquis de Coulange lui fait réellement des rentes, se dit Morlot, il me paraît certain qu'elle se prive et cherche à faire des économies pour que son garnement de fils puisse continuer à mener joyeuse vie.

Il n'eut plus aucun doute à ce sujet lorsque quelques-uns des fournisseurs de madame de Perny lui eurent dit qu'ils étaient forcés de lui faire crédit. Cependant elle payait assez régulièrement tous les mois et toujours en changeant des billets de mille francs ; mais au bout de quelques jours, l'argent ayant probablement disparu, le crédit recommençait.

Dans de semblables circonstances, les boutiquiers et les concierges sont généralement au courant des choses. C'est à eux, naturellement, que Morlot s'adressait pour obtenir des renseignements.

On lui apprit encore que madame de Perny sortait très rarement, qu'elle recevait peu de visites, qu'elle était souvent plus de huit jours sans voir son fils, lequel, d'ailleurs, n'avait pas précisément pour elle le respect qu'un fils doit à sa mère.

Tous les quinze jours à peu près, son gendre, le marquis de Coulange, venait la voir. Il restait souvent plus d'une heure avec elle. Quand à la marquise de Coulange, elle n'avait jamais fait une visite à sa mère. On ne comprenait pas cela et pour beaucoup de gens du quartier c'était un sujet d'étonnement.

La personne qui parlait ainsi à Morlot ajouta :

—Madame de Perny est une femme très fière, très hautaine, qui ne parle jamais à personne ; c'est à peine si elle daigne répondre par un mouvement de tête quand on la salue. Elle a parfois, dans le regard, quelque chose d'effrayant. Elle paraît jouir d'une assez bonne santé ; cependant elle est toujours très triste, comme si elle souffrait d'un mal inconnu. On devine qu'elle a eu de grands chagrins, qu'elle n'a jamais eu à se louer beaucoup de ses enfants. Tout de même, c'est triste, à son âge, après avoir connu l'opulence et s'être sacrifiée pour ses enfants, de vivre ainsi seule, comme une abandonnée.

Son gendre, M. le marquis de Coulange, est dit-on, un grand seigneur immensément riche ; il lui donne certainement de l'argent, peut-être beaucoup ; mais comme je viens de vous le dire, la vieille dame est fière bien sûr, elle ne dit pas tout à son gendre, M. de Coulange ne sait pas qu'elle a vendu ou porté au Mont-de-Pitié ses bijoux et presque toute son argenterie, que son fils ne lui laisse rien et qu'il ne la quitte pas d'une minute tant qu'il lui sent un peu d'argent. C'est ce qui fait qu'elle est obligée, presque toujours, d'acheter le pain, la viande et le reste à crédit.

Enfin, voilà la vérité : sa fille, qui est marquise et riche, l'abandonne tout à fait ; et son fils, qui ne pense qu'à courir et à s'amuser, ne s'est même pas aperçu que l'hiver dernier elle manquait de bois pour se chauffer.

— Cela ne m'étonne pas, pensa Morlot.

Il se trouvait, sur ce point, suffisamment renseigné.

Mais l'agent de police était un homme prévoyant. Comme il pouvait y avoir nécessité de surveiller madame de Perny et son fils, il crut devoir examiner d'avance comment une surveillance pourrait être établie autour de leur habitation. C'est ce qu'il fit avant de quitter les Ternes. La chose lui parut très facile. En effet, madame de Perny occupait une petite maison, un pavillon si l'on veut, à un seul étage, qui avait été construit au fond d'un jardin.

Ce pavillon était une dépendance d'une assez belle maison élevée sur la rue Laugier et en était éloignée d'environ trente mètres. On entra dans le jardin, planté de grands arbres et de massifs d'arbustes, par une porte vitrée qui s'ouvrait sous le porche de la grande maison. Une allée large et étroite conduisait au pavillon. Mais on pouvait également entrer dans le jardin et arriver chez madame de Perny en ouvrant une petite porte percée dans le mur de clôture et donnant sur une sorte de ruelle parallèle à la rue Laugier.

Il était donc facile de se placer en observation dans la ruelle ou dans un terrain à vendre, qui se trouvait juste en face du pavillon.

Grâce aux renseignements qu'il avait recueillis, Morlot, ne voulant rien négliger, traça assez exactement sur une feuille de papier le plan de l'habitation.

Rez-de-chaussée : deux pièces de chaque côté d'un assez large corridor ; à droite en entrant, la salle à manger ; au fond la cuisine ayant une porte de sortie sur le jardin avec quelques marches de pierre à descendre. À gauche, une chambre où couchait la domestique, une autre petite pièce servant de débarras et d'office, puis l'escalier.

À l'étage ; un salon et les deux chambres de la mère et du fils, séparées par un double cabinet de toilette. La chambre de Sosthène était sur le devant. Celle de madame de Perny avait deux fenêtres, dont l'une s'ouvrait directement audessus de la porte de service de la cuisine.

— Maintenant, se dit Morlot, passons à un autre exercice. Il s'agit de savoir à quoi M. de Perny emploie son temps et comment il dépense son argent et celui de madame sa mère.

Il apprit d'abord que Sosthène n'avait pas d'emploi, qu'il ne faisait absolument rien, et bientôt après que c'était un homme sans cœur, sans dignité, de mœurs dissolues ; un viveur, un joueur, un débauché de la pire espèce, faisant avec cynisme l'apologie des vices les plus honteux ; enfin, un être dégradé, misérable, abject, capable de tout pour arriver à satisfaire ses passions viles.

Une autre personne dit à Morlot :

— M. de Perny va très-fréquentement rue de Provence, chez une dame qui donne des soirées et reçoit une nombreuse société, composée généralement de jeunes gens et de femmes galantes. Souvent, M. de Perny passe la nuit chez cette dame.

— Cela est bon à savoir, se dit l'agent de police.

Et il mit sur son carnet le numéro de la maison de la rue de Provence, accompagné de cette note : à voir plus tard.

Il ne lui vint pas à l'idée que l'amie de Sosthène, qui recevait des jeunes gens et des femmes galantes, pouvait être, en même temps qu'une femme galante, aussi l'aimable directrice d'un tripot.

Malgré son habileté et son flair, l'agent de police ne pouvait pas tout deviner. Si l'eût seulement soupçonné la vérité, il ne serait pas allé plus loin dans ses recherches, car, surprendre Sosthène de Perny volant au jeu, c'était trouver ce qu'il cherchait : le moyen de le mettre entre les mains de la justice.

Morlot connaissait à Paris plusieurs huissiers. Le premier qu'il vit le dispensa de se présenter chez les autres. Il lui parla des nombreuses poursuites judiciaires dont M. de Sosthène de Perny était l'objet.

— Il serait difficile d'établir, même approximativement, le chiffre de ses dettes, dit l'huissier, et ses ressources, que je ne connais pas, sont évidemment insuffisantes pour le genre de vie qu'il mène. Quand, contraint et forcé, il arrive à payer un de ses créanciers, je suis persuadé qu'il bouche un trou en en faisant un autre.

Pour ma part, je l'ai déjà poursuivi cinq ou six fois et je le poursuis encore. En ce moment, sa situation paraît être plus difficile que jamais. Plus il avance, plus il s'enfonce.

Dans le quartier, M. de Perny a une réputation déplorable. Il doit à tous ses fournisseurs. A un seul, un marchand de vins fins, qui est mon client, il devait plus de six mille francs ; il est vrai que sur cette somme mon client avait eu la faiblesse de lui prêter trois mille francs. Je l'ai poursuivi à outrance, et, grâce à son énergie, le marchand de vins a été payé, non par lui, mais par le marquis de Coulanges, qui est venu lui-même m'apporter la somme.

Bref, M. de Perny ne doit plus savoir où donner de la tête ; c'est un homme embourbé et aux abois. Entre nous, — ceci est tout à fait confidentiel, — j'ai la conviction intime que M. de Perny finira mal.

— C'est aussi la mienne, dit l'agent de police, qui avait plus encore que l'huissier des raisons pour le croire.

Il voulut savoir ce qu'on pensait et ce qu'on disait de Sosthène de Perny dans le quartier Beaujon.

Comme le lui avait dit l'huissier, sa réputation y était des plus mauvaise. Il était encore le débiteur de plusieurs fournisseurs à qui ses grands airs avaient inspiré une trop facile confiance.

Sa conduite scandalisait tous les honnêtes gens, dit à Morlot une marchande de comestibles de la rue de Ponthieu ; aussi a-t-on appris avec satisfaction que le propriétaire lui avait donné congé. Je vous assure qu'on l'a vu partir avec joie ; il n'en a pas moins laissé de tristes souvenirs.

J'ai eu le malheur, moi aussi, de lui faire crédit, et il m'a fait perdre plus de deux cents francs.

— Pourquoi ne le poursuivez-vous pas ? demanda Morlot.

— Rien à faire de ce côté : je sais d'avance que j'en serais pour les frais de poursuite en plus de ce qui m'est dû. On peut se laisser tromper quand on croit les gens convenables ; mais quand on les connaît ou qu'on sait ce qu'ils valent, on aime mieux perdre que d'avoir affaire à eux.

— Au fait, vous avez peut-être raison, dit Morlot.

— M. de Perny, continua la marchande, était très lié alors avec une femme de réputation plus que douteuse, qui se faisait appeler madame de Nève.

Cette madame de Nève avait à son service une femme de chambre du nom de Juliette, qui ne valait guère mieux que sa maîtresse. Je la soupçonne fort de s'être rendue coupable d'infanticide.

— Oh ! oh ! fit Morlot, ouvrant de grands yeux.

Voilà une chose qui m'intéresse énormément, ajouta-t-il ; voulez-vous me dire ce que vous savez ?

— Volontiers. Je montai chez madame de Nève, un soir, espérant me faire payer de ce qu'elle me devait.

Pendant que j'attendais dans l'antichambre, j'entendis un bruit de voix dans la pièce à côté. C'était M. de Perny et Juliette qui avaient ensemble une discussion assez vive. M. de Perny paraissait très mécontent, il parlait haut. A moins de me boucher exprès les oreilles j'étais forcé d'entendre.

Je compris que Juliette refusait ou ne pouvait pas lui dire quelque chose qu'il voulait savoir.

Alors M. de Perny s'emporta et j'entendis très-distinctement ces paroles :

— Tu dois me servir et m'obéir ; tu oublies donc ce que tu as fait, misérable ! Tu sais que si je disais un mot, demain tu serais arrêtée et traînée en prison pour avoir tué ton enfant. J'ai tes lettres avouant ta faute et me demandant grâce, je les garde ; tu m'appartiens, tu es mon esclave !

— Vous avez entendu cela ? s'écria Morlot.

— Parfaitement !

— Sachant cela, qu'avez-vous fait ?

— Rien.

— Comment ! vous n'avez pas prévenu le commissaire de police du quartier, vous n'avez pas dénoncé le crime ?

— J'ai eu l'intention de le faire, je ne vous le cache pas ; puis après, j'ai réfléchi que cela ne me regardait point. Dame, c'est toujours très-grave de se mêler de ces sortes de choses, et, à vous dire vrai, je n'ai pas osé.

— Je comprends, répliqua l'agent de police ; mais c'est grâce à des craintes et à des scrupules semblables aux vôtres que beaucoup de scélérats échappent à la justice, restent longtemps à l'abri du châtiment qu'il ont mérité et peuvent commettre de nouveaux crimes. Savez-vous ce qu'est devenu cette demoiselle Juliette ?

— Non. Je n'ai plus entendu parler d'elle. Peut-être est-elle restée au service de madame de Nève.

Malgré les recherches que Morlot fit encore dans le quartier, il lui fut impossible de découvrir la nouvelle demeure de la femme qui se faisait appeler, rue de Ponthieu, madame de Nève. Il ne fut pas plus heureux au sujet de Juliette.

XIII

Les renseignements recueillis par l'agent de police devenaient nombreux ; mais il ne trouvait toujours point ce qu'il cherchait.

Ce que Morlot désirait, ce qu'il attendait, ce qu'il espérait, c'était

de découvrir dans l'existence de madame de Perny et de son fils, en dehors du vol de l'enfant de Gabrielle Liénard et de la fausse déclaration à la mairie de Coulange, un acte quelconque qui fut de nature à faire lancer contre tous les deux, ou contre un seul, un mandat d'amener.

Faire cette découverte eût été pour lui une joie suprême, car alors il sortait de l'étrange situation dans laquelle il se trouvait : il sentait que sa conscience serait satisfaite, s'il parvenait à livrer les coupables à la justice sans toucher directement à la marquise de Coulange.

Il continua ses recherches en fouillant audacieusement dans le passé de la mère et du fils.

Il apprit que de vingt à trente ans l'existence de Sosthène avait été également déplorable.

A peine sorti du collège, cherchant partout le plaisir, il s'était livré à tous les excès, à tous les désordres honteux. Loin de le maintenir et de lui reprocher sa conduite, sa mère, au contraire, paraissait l'applaudir. Elle ne s'était pas seulement montrée indulgente et faible, elle avait, en quelque sorte, encouragé ses vices et excité ses passions. Folle de son fils, trouvant toujours bien ce qui était blâmable, elle n'avait jamais senti la responsabilité qui pesait sur elle, elle avait manqué à tous ses devoirs de mère et de tutrice.

Aussi, ce qui était facile à prévoir arriva.

Après avoir payé plusieurs fois les dettes de Sosthène, elle se trouva complètement ruinée.

Morlot fut indigné quand on lui eut dit que cette mère coupable n'avait jamais aimé sa fille, qu'elle l'avait tenue constamment éloignée d'elle et que sa part d'héritage, sa dot, avait été livrée à son frère pour payer ses plaisirs.

Assurément, tout cela était bon à savoir. Mais l'agent de police n'était nullement satisfait. Il ne trouvait rien, pas plus après qu'avant le crime d'Asnières, qui lui permit de s'écrier :

— Cette fois, je les tiens !

Dans sa contrariété et son dépit il y avait de la fureur.

Il se dit :

— Quand je chercherais des renseignements pendant quinze jours encore, je n'en apprendrais pas d'avantage. Il ne me reste plus, jusqu'à nouvel ordre, qu'à avoir l'œil sur M. de Perny.

Le soir, en rentrant chez lui, il dit à sa femme :

— Je suis suffisamment renseigné aujourd'hui sur les Perny ; j'ai un dossier complet. Je vais m'en tenir là pour le moment. En quelques mots, voici le résumé de tout ce que j'ai appris :

Madame de Perny a été de tout temps très dure pour sa fille qu'elle n'aime pas, qu'elle n'a jamais aimée. En revanche, elle adore son fils, qui l'a ruinée autrefois, et qui lui prend encore aujourd'hui tout l'argent qu'elle reçoit du marquis de Coulange. Elle vit seule, tristement, presque dans la misère, son fils ne lui laissant rien. Elle paraît souffrir d'un mal inconnu, m'a-t-on dit ? Peut-être le remords du crime. Quand à M. Sosthène de Perny, c'est un homme taré, un être méprisable et vil, un gremlin de la plus rare espèce. Il est couvert de dettes et n'a plus de crédit nulle part.

Maintenant, sachant ce qu'est la mère et ce que vaut le fils, je peux me présenter hardiment devant la marquise de Coulange. Demain elle aura ma visite.

— La démarche que tu vas faire est extrêmement délicate, mon ami, dit Mélanie ; tu ne dois agir qu'avec beaucoup de prudence et être très circonspect. Il me semble qu'avant de te présenter à l'hôtel de Coulange tu devrais prévenir la marquise.

— A quoi bon ?

— D'abord, elle peut être sortie.

— Je l'attendrai.

— Il peut se faire aussi que, pour une cause ou pour une autre, elle ne puisse pas te recevoir.

— C'est vrai.

— Ensuite, le marquis peut se trouver là. Tu serais fort embarrassé, puisque c'est un entretien secret que tu veux avoir avec elle.

— C'est encore vrai, répondit Morlot. Ainsi, tu me conseilles de lui écrire pour lui annoncer ma visite ?

— Oui, il faut qu'elle soit prévenue par une lettre.

— Qu'est-ce que je lui dirai dans cette lettre ?

— Que tu as à lui faire une communication très importante, à lui parler de choses graves qui l'intéressent personnellement ; tu lui préviendras que tu désires lui parler sans témoin, et tu lui diras quel jour tu te présenteras à l'hôtel de Coulange.

— En effet, je crois que cela vaudrait mieux.

— Ce sera plus convenable. Tu pourrais encore la prier de te donner elle-même un rendez-vous à l'hôtel de Coulange ou ailleurs.

— Dans ce cas elle aurait à me répondre.

— Naturellement.

— Et si elle ne me répondait pas ?

— Alors tu lui écrirais de nouveau pour lui annoncer ta visite.

— Tout cela demandera quatre ou cinq jours ; du temps perdu ?

— Tu n'as plus à le compter, après t'être livré pendant plus de six années à d'inutiles recherches, dit Mélanie en souriant. Du reste, continua-t-elle, il est possible que madame de Coulange puisse te recevoir et causer avec toi, en tête-à-tête, sans être gênée par son mari, ni par ses domestiques. Mais il y a des femmes qui ne sont jamais complètement libres, même dans leur maison. Je pensais à cela en te disant de prier la marquise de fixer un rendez-vous.

— Que de précautions ! fit Morlot.

— Dans cette circonstance, tu ne saurais en prendre trop. La marquise de Coulange va se trouver vis-à-vis de toi dans une situation extrêmement difficile et pénible ; c'est pourquoi je te recommande encore de ne rien brusquer, d'être prudent et discret. Sache bien que tu obtiendras plus par la douceur qu'en employant la menace. Tu diras à la marquise ce que tu veux, ce que tu as le droit d'exiger d'elle, et tu verras ce qu'elle te répondra.

Il y eut un moment de silence.

— J'écrirai ce soir à la marquise, reprit Morlot, et demain matin je porterai ma lettre moi-même à l'hôtel de Coulange.

— Va, mon ami, dit Mélanie, tu rempliras dignement ta mission, je n'en doute point. Tu sais les égards que tu dois à cette noble jeune femme, et tu n'oublieras pas qu'elle est à Paris, à Coulange, à Miéran, partout où elle passe, la consolatrice des affligés, la protectrice de tous les malheureux.

— J'avais juré de découvrir les auteurs du vol de l'enfant et de les livrer à la justice qui venge et qui punit, prononça Morlot d'une voix lente et grave ; j'ai juré en même temps que je retrouverais l'enfant pour le rendre à sa mère... J'ai découvert les coupables, j'ai retrouvé l'enfant. Mélanie, je manque à mon premier serment, mais je serai fidèle à l'autre. Je tiendrai la promesse que j'ai faite à Gabrielle, je lui rendrai son enfant.

— Oui, et après cela tu auras fait beaucoup, tu auras fait assez.

Un éclair jaillit des yeux de Morlot.

— Après cela, j'attendrai, murmura-t-il sourdement.

Son visage changea subitement d'expression.

— As-tu vu Gabrielle aujourd'hui ? demanda-t-il.

— Non, répondit Mélanie.

— Ni hier, ni aujourd'hui, c'est singulier.

Si je n'avais pas été très occupée ce matin, je serais allée chez elle.

— Elle ne reste jamais deux jours de suite sans venir, reprit Morlot. Mélanie, elle est peut-être malade.

— Je ne le suppose pas. Si Gabrielle était indisposée au point de ne pouvoir quitter la chambre, elle m'aurait fait prévenir.

— C'est juste.

— Du reste, elle ne vient pas toujours me voir au retour de sa promenade habituelle ; nous aurons certainement sa visite tout à l'heure. En attendant nous allons dîner.

— C'est prêt ?

— Dans deux minutes.

Mélanie courut à sa cuisine et revint au bout d'un instant apportant le potage.

Ils se mirent à table, et, en mangeant, ils causèrent encore de la visite que Morlot allait faire à la marquise de Coulange.

Quand ils eurent achevé leur repas, Mélanie mit sur la table les tasses à café.

— Gabrielle prendra le café avec nous, dit Morlot.

La jeune femme s'empressa d'apporter une troisième tasse.

Morlot resta à table pendant que Mélanie allait et venait de la salle à manger à la cuisine, se livrant à ses occupations de ménagère.

Morlot regardait souvent l'heure à sa montre.

Il finit par perdre patience.

— Mais elle ne vient pas ! s'écria-t-il.

— Quelle heure est-il donc ? demanda Mélanie.

— Bientôt neuf heures.

— C'est étonnant ; elle n'arrive jamais aussi tard.

— Je ne suis pas tranquille, dit Morlot.

— Veux-tu que je te serve ton café ?

— Non, je m'en passerai ce soir.

Il se leva de table brusquement et se mit à marcher avec agitation. L'inquiétude était peinte sur son visage.

— J'en reviens à ma première pensée, reprit-il, Gabrielle est malade.

Mélanie commençait aussi à être inquiète.

— Je suis comme toi, dit-elle, je ne sais quoi m'imaginer. Veux-tu que j'aille jusque chez elle ?

— Non, répondit-il, j'y vais moi-même.

— Eh bien, je vais passer une robe et j'irai te rejoindre.

Morlot prit son chapeau, s'élança hors de chez lui et descendit rapidement l'escalier.

Avant d'entrer dans la maison où demeurait Gabrielle, il leva les yeux pour voir si l'une de ses fenêtres qui étaient ouvertes, était éclairée. Il n'y avait de la lumière ni dans la salle à manger, ni dans la chambre à coucher.

Morlot sentit augmenter son inquiétude, il traversa la rue d'un

bond et entra dans la loge des concierges. Ceux-ci s'empressèrent de lui offrir un siège.

—Bon, merci, dit-il, je ne veux pas m'asseoir. Je venais faire une visite à madame Louise, j'ai regardé ses fenêtres, il n'y a pas de lumière chez elle : est-ce qu'elle n'est pas encore rentrée ?

Le concierge et sa femme échangèrent un regard étonné.

—Non, monsieur Morlot, elle n'est pas rentrée, répondit la femme. Nous parlions d'elle à l'instant, mon homme et moi ; je lui disais que, bien sûr, madame Louise était chez vous et qu'il ne fallait pas nous inquiéter ? Ainsi, monsieur Morlot, vous ne l'avez pas vue ?

—Non, et je ne vous cache pas que je suis très inquiet.

—C'est tout de même bien étonnant ! dit la femme.

—Très étonnant ! amplifia le concierge.

—A quelle heure est-elle sortie ce matin ?

—Hier matin, monsieur Morlot.

—Comment, hier ? fit Morlot avec stupeur.

—Oui, hier, monsieur Morlot ; quelle heure pouvait-il être ? demanda-t-elle à son mari.

—A peu près huit heures, répondit le concierge.

L'agent de police était devenu très pâle.

—Et depuis hier matin vous ne l'avez pas vue ? s'écria-t-il d'une voix frémissante.

—Nous ne l'avons pas vue, monsieur Morlot ; c'est pour cela que nous étions très surpris, mon homme et moi.

Morlot était consterné.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! que lui est-il arrivé ?

—Il ne faut pas encore vous effrayer, monsieur Morlot, hasarda le concierge.

—Ah ! vous croyez que je peux rester calme, répliqua-t-il en proie à une agitation croissante, quand je suis tourmenté par toutes sortes de craintes ? Non, je suis désolé, désespéré ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu me prévenir hier soir ?

—Nous avons pensé que madame Louise était chez vous.

—En effet, vous avez pu le supposer ; mais il fallait venir ce matin.

—Demandez à mon homme ce que je lui ai dit.

—Voici ce que ma femme m'a dit ce matin, monsieur Morlot : "Tiens, madame Louise n'est pas rentrée hier soir ; elle a encore couché chez son amie Mélanie comme l'autre nuit."

—Vous le voyez, monsieur Morlot, vous ne pouvez pas me faire de reproches, reprit la concierge. Bien sûr, je serais allée vous trouver tout de suite, si je n'avais pas pensé que madame Louise fut chez vous.

—C'est vrai, dit Morlot, vous ne pouviez pas savoir.

Ainsi, elle est sortie hier matin vers huit heures. Est-ce qu'elle ne vous a pas parlé ?

—J'étais dans l'escalier quand elle est descendue ; comme toujours, elle avait son panier à son bras. Je lui ai demandé si elle allait faire ses provisions.

—Non, me répondit-elle, j'ai déjà déjeuné.

—Alors vous sortez ?

—Oui.

—Il est de bien bonne heure.

—C'est vrai : mais le temps est superbe et j'ai envie de faire aujourd'hui une longue promenade. Et elle s'en est allée sans me dire autre chose.

Dites donc, monsieur Morlot, elle s'est peut-être égarée dans un quartier qu'elle ne connaît pas.

L'agent de police haussa les épaules.

—On ne reste pas perdu deux jours dans les rues de Paris, répondit-il.

Il resta un moment silencieux.

—Je vais rentrer chez moi, reprit-il ; mais je reviendrai à onze heures. Si madame Louise rentrait, — je veux encore l'espérer, — ne lui dites rien.

Morlot trouva sa femme habillée, prête à sortir.

—Gabrielle est malade ! s'écria-t-elle, voyant l'air effaré de son mari et la pâleur de son visage.

—Non, répondit tristement Morlot, Gabrielle n'est pas chez elle.

—Gabrielle n'est pas chez elle ! répéta Mélanie comme un écho.

—Elle est sortie hier au matin à huit heures, tu entends bien ? hier au matin, et depuis elle n'a pas reparu.

Mélanie resta immobile, comme pétrifiée, les yeux démesurément ouverts, fixés sur son mari, qui s'était affaissé sur un siège.

L'agent de police paraissait anéanti.

Vainement il essayait de réfléchir, il ne parvenait pas à ajouter une pensée à une autre ; il y avait une tempête dans son cerveau.

XIV

Au bout d'un instant, Mélanie parvint à se remettre de son émotion. Lentement elle s'approcha de son mari.

—Est-ce que les concierges ne savent rien, lui demanda-t-elle.

—Rien, répondit-il.

—Elle ne leur a donc rien dit en sortant ?

—A la femme, qui s'étonnait de la voir sortir si tôt, elle a simplement répondu que, le temps étant très beau, elle désirait faire une longue promenade. Il ne se sont pas inquiétés, ils croyaient qu'elle était ici.

Mélanie baissa tristement la tête.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de Morlot.

—Que supposes-tu ? demanda Mélanie, après un moment de silence.

—Que veux-tu que je suppose ? Je ne comprends rien à cela ; je suis terrifié, je n'ai plus ma tête à moi. Gabrielle a disparu ; voilà le fait. Comment l'expliquer ? Je cherche, je ne trouve rien ; je ne peux pas deviner. Toutes sortes de pensées se heurtent dans ma tête où il y a comme un brasier.

Mélanie laissa échapper un gémissement.

—Evidemment, un nouveau malheur lui est arrivé, reprit Morlot. Comment la secourir ? je n'en sais rien, je ne sais rien... Et ne pouvant rien faire, impuissant, dévoré d'inquiétude, je suis forcé de rester les bras croisés. On peut tout supposer, même les choses les plus affreuses. Si, prise d'un mal subit, il lui eût été impossible de rentrer chez elle, elle nous aurait fait prévenir. A-t-elle été victime d'un de ces terribles accidents qui arrivent journellement dans Paris ? Demain, je tâcherai de le savoir. Je ne veux pas admettre l'hypothèse du suicide.

—Oh ! non ! oh ! non ! s'écria Mélanie.

—Et pourtant, c'est possible.

—Gabrielle est incapable d'en avoir eu seulement la pensée, répliqua Mélanie avec force.

Morlot hocha la tête.

—Elle a tant souffert et elle est encore si malheureuse ! dit-il d'un ton douloureux.

La figure dans ses mains, Mélanie se mit à pleurer.

A onze heures, Morlot sortit pour faire aux concierges de Gabrielle la visite qu'il leur avait annoncée.

La jeune femme n'était pas revenue. Il rentra chez lui plus agité et plus anxieux encore.

Mélanie pleurait toujours.

—Il faut te coucher, lui dit-il,

—Et toi ?

—Je me coucherai plus tard.

—Est-ce que tu vas écrire ta lettre à la marquise ?

—Non, répondit-il d'un ton farouche ; j'attends.

Et il eut un regard qui fit frissonner Mélanie.

—Morlot, lui dit-elle, en le regardant fixement, tu médites quelque chose de terrible ?

—C'est vrai.

—Que veux-tu faire ? Dis-moi, je veux le savoir.

—Tu veux le savoir ? Eh bien je vais te le dire : Si dans trois jours Gabrielle n'est pas revenue, si je ne sais pas où elle est, ou si j'apprends qu'elle est morte, je n'hésiterai pas faire mon devoir ; oui, je serai sans pitié !... Si je me présente à l'hôtel de Coulange, j'y serai accompagné d'un commissaire de police, et ce sera pour arrêter la marquise.

Mélanie ne put retenir un cri d'effroi.

—Oh ! malheureux ! gémit-elle.

—L'agent de police sera un vengeur ajouta-t-il d'une voix sombre.

—Morlot, et l'enfant ? Tu ne pense pas à l'enfant ! s'écria la jeune femme ; que deviendra-t-il, lui ?

—Morlot se redressa, les yeux étincelants.

—Nous l'adopterons ! répondit-il.

Mélanie comprit que, dans l'état de surexcitation où était son mari, il lui serait impossible de lui faire entendre raison.

Morlot avait prié les concierges de Gabrielle de l'avertir immédiatement, si la jeune femme rentrait entre onze heures et minuit, ou s'ils apprenaient d'une façon quelconque ce qui lui était arrivé.

Il attendit inutilement jusqu'à une heure.

Alors il se décida à se mettre au lit. Mais, en proie, comme il l'était, aux plus cruelles appréhensions, il ne lui fut pas possible de s'endormir.

Il se leva de bonne heure, courbaturé, brisé, le corps aussi malade que l'esprit. Avant de sortir il embrassa Mélanie, ce qui était d'ailleurs dans ses habitudes.

—Tu t'en vas déjà ? fit-elle ?

—Oui.

—Où vas-tu ?

—Je n'en sais rien. Ou le hasard me conduira. J'ai besoin de me trouver au grand air, de marcher, de me secouer.

Il partit et s'en alla au hasard, comme il l'avait dit, battant le pavé des rues. A huit heures il se trouvait rue de Babylone. L'idée lui vint de prendre un bol de café. Il entra chez madame Philippe. La crémière remarqua qu'il était préoccupé, soucieux, sombre.

—Vous n'avez pas l'air content, lui dit-elle d'un ton amical.

—En effet, répondit-il, je suis très-inquiet au sujet d'une jeune femme, d'une amie, que je considère comme ma sœur.

—Est-ce qu'elle est gravement malade ?

—C'est pour une autre cause que je suis inquiet. Vous la connaissez peut-être pour l'avoir vue passer, cette jeune femme, car elle venait souvent rue de Babylone. Elle est assez grande, elle a de beaux cheveux noirs et, ce qui est particulièrement remarquable, elle a la figure blanche comme la neige.

—Oh ! je l'ai vue plusieurs fois et avant hier encore.

—Ah ! avant-hier, fit Morlot ; à quelle heure ?

—Il pouvait être huit et demie. Elle est bien restée un quart d'heure devant ma boutique, les yeux fixés sur l'hôtel de Coulange, ayant l'air d'attendre quelqu'un.

—Eh bien, depuis avant hier matin, cette jeune femme a disparu de son domicile. Jugez si je dois être inquiet !

Un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui se trouvait à la table voisine où Morlot s'était assis, et qui avait entendu la conversation, prit tout à coup la parole.

—J'ai vu aussi, avant-hier, la dame dont vous parlez, dit-il.

Morlot se tourna vivement vers le jeune homme.

—Où l'avez-vous vue, monsieur ? demanda-t-il.

—Boulevard de Montrouge, devant le cimetière.

—Quelle heure était-il ?

—Un peu plus de neuf heures. C'est une pauvre femme qui est folle, n'est-ce pas ?

—La personne dont je parlais à madame n'est pas plus folle que vous et moi, répliqua Morlot. Ce n'est pas elle que vous avez rencontrée devant le cimetière du Mont-Parnasse.

—C'est possible. Mais alors celle que j'ai vue ressemble beaucoup au portrait que vous venez de faire. J'ai été frappé surtout de la blancheur extraordinaire de son visage, ce qui n'empêche pas qu'elle soit encore très-jolie. De plus elle est grande, elle a les cheveux noirs et de grands yeux très-brillants.

—La ressemblance est grande, en effet, dit Morlot. Pouvez-vous me dire comment elle était vêtue ?

—Je n'ai pas beaucoup remarqué son costume. Autant que je puis me rappeler, elle portait une robe de laine noire très-simple, et une longue pèlerine de soie. Je me souviens qu'elle avait à son bras un panier d'osier teint en noir.

Cette fois Morlot ne pouvait plus douter.

—C'est elle, c'est bien elle ! dit-il.

—En ce cas, monsieur, et d'après ce que vous venez de me dire, on a eu tort de la prendre pour une folle. Mais rien de fâcheux ne peut lui être arrivé, et je vais probablement vous tranquilliser en vous disant qu'elle a été emmenée par des agents de police.

Morlot se dressa sur ses jambes comme poussé par un ressort.

—Des agents de police ! exclama-t-il.

—Ils étaient deux.

—Et ils l'ont emmenée ? Pourquoi ? Qu'avait-elle fait ?

—Ils l'ont emmenée dans une voiture avec une autre femme.

—Une autre femme ? fit Morlot, je ne comprends pas.

—Je regrette de ne pouvoir vous renseigner complètement, reprit le jeune homme, mais je vais vous dire tout ce que je sais.

—Je vous en prie, dites vite ; j'ai besoin de savoir...

—J'allais faire une course rue de la Tombe-Issoire ; étant pressé, je marchais très-vite. Comme je passais devant le cimetière, je vis un rassemblement d'une trentaine de personnes : je m'en approchai, curieux de savoir ce qui se passait. J'arrivai juste au moment où les agents faisaient monter les deux femmes dans la voiture. Et j'entendis l'un d'eux qui leur disait : " Vous vous expliquerez devant le commissaire de police." La voiture partit. Alors je demandai à une personne qui se trouvait là pourquoi on venait d'arrêter ces deux femmes. Elle me répondit :

" Elles se sont querellées et injuriées ; elles étaient prêtes à se prendre aux cheveux quand les agents sont arrivés. C'est la plus jeune, celle qui est si pâle, une pauvre folle, qui a attaqué l'autre, m'a-t-on dit. Du reste, je suis arrivée à la fin de la dispute et je n'en sais pas davantage."

Je ne songeai pas à interroger d'autres personnes, ajouta le jeune homme ; je me contentai de ce qu'on venait de me dire et je poursuivis mon chemin.

—Je vous remercie, monsieur, dit Morlot, ce que vous venez de m'apprendre est d'un grand intérêt pour moi.

Cependant il n'était pas délivré de toutes ses craintes et son front restait sombre. Il paya son bol de café, qu'il n'avait pris qu'à moitié, et sortit de la crèmerie.

—Je ne comprends pas, se disait-il, en se dirigeant vers le haut de la rue de Babylone, non, je ne comprends pas... Je dois croire que Gabrielle a été arrêtée, ce jeune homme n'avait aucun intérêt à me mentir ; mais ce que je ne puis admettre, c'est qu'elle ait injurié l'autre femme, sans que celle-ci l'eût provoquée par une première insulte. Naturellement, Gabrielle s'est défendue. Les agents sont arrivés, ils les ont emmenées... Cela je le comprends jusqu'à un certain point. Mais pourquoi les ont-ils fait monter en

voiture ? Pourquoi a-t-on pris Gabrielle pour une folle ? C'est bien singulier. Ce que je ne comprends plus du tout, c'est qu'après s'être expliquée devant le commissaire de police, Gabrielle n'ait pas été mise immédiatement en liberté. Elle a dû se réclamer de moi. Comment se fait-il que je n'aie pas été prévenu ? Et quarante-huit heures, deux jours et deux nuits se sont écoulés !

Non, non, reprit-il s'arrêtant brusquement, en appuyant sa main sur son front brûlant, tout cela n'est pas clair, c'est tout à fait incompréhensible, je m'y perds.

Il se remit à marcher à grands pas.

Sur le boulevard, il trouva une station de voitures de place. Il prit un coupé et se fit conduire successivement chez cinq ou six commissaires de police, où il pouvait supposer que Gabrielle et l'autre femme avaient été conduites.

On lui fit partout cette réponse :

—Nous n'avons pas vu les deux femmes dont vous parlez ; nous n'avons aucune connaissance de cette affaire.

Morlot ne savait plus que penser.

Après avoir vu un instant la lumière, il se trouvait dans les ténèbres.

Il se rendit à la préfecture de police. Il fut bientôt certain que ni l'avant-veille, ni la veille, ni le matin, aucune femme répondant au signalement de Gabrielle n'avait été amenée au Dépôt. Cependant il ne crut pas devoir s'en tenir là. Il compulsa les rapports de tous les commissaires de police de Paris et de la banlieue arrivés à la préfecture depuis deux jours.

Il ne trouva rien.

Il avait mis plus de deux heures à faire ce travail inutile.

Il était en face d'une énigme indéchiffrable. Ne sachant que faire, il se livrait à toutes sortes de conjectures aussi invraisemblables les unes que les autres. Une idée bizarre lui venait, il la repoussait aussitôt pour en accueillir une autre plus bizarre encore. Il ne voyait plus de clarté ni en lui, ni autour de lui. Il était dans la nuit, une nuit épaisse, lugubre. Il se sentait découragé ; il était affolé, désespéré.

XV

Disons, maintenant, ce qui s'était passé devant le cimetière de l'Ouest ou du Mont-Parnasse.

Après s'être éloignée de l'hôtel de Coulange devant lequel elle était restée environ un quart d'heure, comme madame Philippe l'avait dit à Morlot, le hasard seul avait conduit Gabrielle sur le boulevard de Montrouge.

Elle marchait le long du mur du cimetière, absorbée dans ses tristes pensées, les mêmes toujours, lorsque, tout à coup, dans une femme qui marchait d'un pas pressé et en sens inverse, également le long du mur du cimetière, elle reconnut sa fausse amie d'Asnières, Félicie Trélat, ou plutôt Solange, l'associée de Durand.

Gabrielle ressentit une forte commotion et il lui sembla que tout se retournait en elle. Un instant son cœur cessa de battre : son sang s'arrêta dans ses veines, la respiration lui manqua et elle chancela comme si elle allait tomber. Un tremblement nerveux la saisit et il lui fut impossible de faire un pas en avant. Mais ce ne fut qu'un moment de faiblesse causée par la violence même de son émotion.

Solange arriva près d'elle et allait passer sans la reconnaître, lorsque Gabrielle, le regard plein d'éclairs, se jeta devant elle et lui barra le passage.

Instinctivement, Solange fit deux pas en arrière.

L'œil enflammé, menaçant, Gabrielle marcha sur elle.

Solange, qui ne la reconnaissait pas encore, la regarda avec surprise et murmura :

—C'est une folle !

Elle voulut s'éloigner. Mais, avant qu'elle eût le temps de faire un pas, Gabrielle bondit sur elle et la saisit par le bras. Solange essaya de la repousser.

—Vous ne m'échapperez pas, misérable ! dit Gabrielle d'une voix rauque.

Solange tressaillit, et son visage se couvrit d'une pâleur livide. Au son de la voix, elle venait de reconnaître sa victime. Cependant, elle se remit promptement et voulu faire bonne contenance.

—Laissez-moi passer mon chemin, dit-elle ; je ne vous connais pas, que me voulez-vous ?

—Ah ! ah ! vous ne me connaissez pas ? riposta Gabrielle d'une voix frémissante. Regardez-moi donc ! Non, vous détournez les yeux, vous n'osez pas me regarder. Je suis la malheureuse que vous avez trompée par vos paroles menteuses. Voleuse, voleuse d'enfant !... Je vous ai retrouvée, enfin, vous voilà, je vous tiens ! Oh ! vous ne m'échapperez pas !... Infâme, qu'avez-vous fait de mon enfant ! Rendez-moi mon enfant ! rendez-moi mon enfant !

Solange commençait à sentir la peur s'emparer d'elle. Songeant à prendre la fuite, elle fit un violent effort pour se dégager. Mais la main de Gabrielle, crispée sur son bras, serrait comme des tenailles,

—Je veux mon enfant ! Je veux mon enfant ! criait la jeune fille.

La situation devenait dangereuse pour Solange, car elle craignait de voir apparaître d'un moment à l'autre le képi d'un sergent de ville. Elle ne tenait nullement, on le comprend, à être menée au poste et avoir à fournir des explications.

—En vérité, je ne sais pas ce que vous voulez dire, prononça-t-elle d'une voix mal assurée ; vous me prenez certainement pour une autre.

Et elle jeta autour d'elle des regards éperdus.

—Misérable femme ! reprit Gabrielle, en fixant sur elle ses yeux ardents, maintenant que je vous tiens, après vous avoir si longtemps cherchée, je ne vous lâcherai pas... Ah ! vous feignez de ne pas me connaître et vous dites que je vous prends pour une autre... Non, vous êtes Félicie Trélat, la voleuse d'enfant ! Vous verrez, misérable, vous verrez... Il y a la justice, il y a les magistrats ; ils vous feront parler, eux : il faudra bien que vous leur disiez ce que vous avez fait de mon enfant... Ah ! voleuse, voleuse d'enfant !

Déjà, plusieurs personnes qui passaient s'étaient arrêtées près d'elles pour écouter.

Solange chercha à se tirer d'embarras en payant d'audace. Elle se tourna vers les témoins de la scène.

—Messieurs, dit-elle d'un ton très calme en apparence, vous avez entendu les paroles de cette femme ; je n'en suis pas offensée, car elles sortent évidemment de la bouche d'une insensée. Je ne sais pas qui elle est, je la vois aujourd'hui pour la première fois, et elle crie que je lui ai volé son enfant ; c'est bien de la folie... Je passais tranquillement sur le boulevard, allant à mes affaires, lorsqu'elle s'est précipitée sur moi comme une furie. Je vous en prie, messieurs, aidez moi à me débarrasser de cette malheureuse, qui est privée de sa raison.

—Ne l'écontez pas, s'écria Gabrielle avec emportement, elle vous trompe... Elle me connaît très bien ; c'est une coquine, elle m'a volé mon enfant !

Solange haussa les épaules.

—Vous voyez bien qu'elle est folle, dit-elle.

Et elle ajouta avec un accent plein de compassion :

—Pauvre femme, je ne peux pourtant pas lui en vouloir. Qui sait ? Elle a eu probablement un enfant qui est mort, et dans sa folie elle s' imagine qu'on le lui a volé...

—Ce doit être ça tout de même, dit une femme.

—Et plusieurs voix répétèrent autour de Gabrielle :

—Pauvre folle !

Les paroles astucieuses de Solange obtenaient le résultat qu'elle avait espéré.

Gabrielle elle-même restait confondue de son incroyable audace. La stupéfaction était peinte sur son visage ; il y avait de l'égarément dans son regard plein de lueurs étranges.

Anxieuse, hâletante, prise à chaque instant d'un frémissement nerveux, ses yeux cherchaient parmi les personnes présentes un défenseur, un protecteur ; elle interrogeait l'une après l'autre toutes les physionomies et semblait implorer aide et protection.

Les spectateurs, des ouvriers pour la plupart, s'intéressaient évidemment beaucoup à la scène étrange qu'ils avaient sous les yeux, mais aucun ne paraissait décidé à prendre parti pour l'une ou pour l'autre des deux femmes.

Gabrielle reprit d'une voix étranglée par l'émotion.

—Oh ! ne m'abandonnez pas, protégez-moi !... Elle vous dit que je suis folle, ne la croyez pas, ne la croyez pas ! Non, je ne suis pas folle, j'ai toute ma raison... Oui, cette femme est une misérable... Je vous le répète, elle m'a volé mon enfant ! Il était tout petit, il venait de naître... c'est un garçon, un beau petit garçon... Il aura sept ans cette année, après la Notre-Dame. Ah ! j'ai beaucoup pleuré... Je suis la mère... J'ai eu à peine le temps de le voir, je ne l'ai presque pas embrassé... C'est affreux, voyez-vous, c'est affreux ! Je me suis endormie, cette femme était là... Et pendant que je dormais, elle a pris mon enfant et elle est partie... Et quand je me suis réveillée, l'ange n'était plus dans son petit berceau...

Malgré l'inquiétude qui la dévorait, Solange gardait toute sa présence d'esprit.

—La pauvre malheureuse, dit-elle d'un ton contrit, comme elle divague !

—Je ne mens jamais, reprit Gabrielle, je jure que je dis la vérité. J'ai mis au monde un enfant, et la femme que voilà me l'a volé... S'il y a ici une mère qu'elle réponde. On a pris son enfant à une pauvre mère, qui ne demandait qu'à l'aimer... Voyons, dites, est-ce qu'il ne faut pas qu'on le lui rende ?

Des larmes jaillirent de ses yeux.

Mais aucune voix ne s'éleva en sa faveur.

Elle ne voyait autour d'elle que des figures attristées, des gens qui paraissaient la plaindre.

Son étrange pâleur, l'éclat de son regard, son effarement, son air exalté, le décousu de ses paroles, tout cela, malheureusement, faisait croire aux gens à qui elle s'adressait, qu'ils se trouvaient

réellement en présence d'une malheureuse atteinte d'aliénation mentale.

D'un autre côté, l'attitude résignée de Solange, sa tranquillité apparente semblaient justifier leur fatale erreur.

Depuis un instant, Gabrielle ne tenait plus le bras de Solange. Celle-ci pouvait s'éloigner, prendre la fuite ; mais malgré ses craintes et le danger qui la menaçait, elle n'osait pas le faire brusquement. Elle restait immobile au milieu du groupe, attendant l'instant propice pour s'enquiver sans être trop remarquée. D'ailleurs, elle comprenait que Gabrielle s'élancerait sur ses pas et la poursuivrait de ses cris ; or, elle ne se souciait nullement de courir elle-même à la rencontre des sergents de ville qui, par un bonheur inouï pour elle, ne se montraient point sur le boulevard.

Ensuite, en s'éloignant, elle redoutait encore de faire croire qu'elle avait peur. N'interpréterait-on pas sa fuite, en effet, comme un aveu de sa culpabilité ? Alors tous ces gens hésitants, qui ne voulaient pas intervenir, pouvaient prendre fait et cause pour Gabrielle.

Dans ce cas, les conséquences de sa rencontre avec sa victime devenaient terribles.

Voilà les réflexions que faisait Solange. Elle avait réussi à faire passer Gabrielle pour une folle ; il fallait absolument que ceux qui étaient là en restassent convaincus. Là seulement était son salut.

Cependant, sa situation devenait de plus en plus difficile et périlleuse, car Gabrielle était bien résolue à ne pas la laisser s'échapper.

Autour d'elles, des hommes et des femmes échangeaient des paroles rapides.

—Moi, dit un ouvrier, je ne vois qu'un moyen d'arranger cela.

—Lequel ?

—C'est de les mener tout simplement chez le commissaire de police.

—C'est juste, dit un autre ; il fera entendre raison à la folle, et il saura bien les mettre d'accord.

—Je ne demande que cela, dit vivement Gabrielle ; oui, allons chez le commissaire de police.

Solange sentit un frisson courir dans tous ses membres.

Les choses commençaient à prendre pour elle une mauvaise tournure.

—C'est comme un fait exprès, dit une femme, on ne voit pas un sergent de ville ; ils ne sont jamais là quand on a besoin d'eux.

Eh bien, nous ferons leur service, répliqua l'ouvrier qui avait parlé le premier.

—Qui veut accompagner ces dames avec moi au bureau du commissaire ? demanda-t-il ?

—Nous irons volontiers, répondirent trois ou quatre voix.

Deux hommes vêtus en bourgeois venaient d'arriver sur le lieu de la scène et de se mêler au groupe des curieux.

Après avoir jeté un regard sur Solange et Gabrielle qui se trouvaient en face l'une de l'autre, au centre du cercle formé autour d'elles, l'un de ces hommes, parlant avec une certaine autorité, se fit renseigner sur la cause du rassemblement.

—Vous avez parfaitement raison, dit-il aux ouvriers, cette affaire regarde le commissaire de police.

Solange tressaillit et tourna vivement la tête. Son regard rencontra celui de l'individu. Aussitôt ses yeux s'illuminèrent et un sourire singulier glissa rapidement sur ses lèvres.

L'homme se pencha vers son compagnon et lui dit tout bas quelques mots à l'oreille.

Pendant que ce dernier s'éloignait rapidement, l'homme reprit à haute voix :

—Je suis inspecteur de police ; je me charge de ces deux femmes qui auront à s'expliquer tout à l'heure devant qui de droit.

—Je suis prêt à vous accompagner, dit un ouvrier.

—Et moi aussi, dit un autre.

—Moi aussi, dit un troisième.

—Merci, répondit l'homme ; mais c'est tout à fait inutile. Du reste, je ne suis pas seul. J'ai un camarade qui est allé chercher un fiacre.

Puis s'approchant des deux femmes :

—Vous allez venir avec moi, leur dit-il d'un ton sévère, je vous arrête. L'une de vous deux a tort, je n'ai pas à savoir laquelle, ce n'est pas mon affaire.

—Comment, on m'arrête, moi ! s'écria Solange, qui parut très indignée.

L'homme répliqua sèchement :

—Si vous n'avez rien à vous reprocher, vous n'avez rien à craindre.

—Monsieur, dit Gabrielle, je suis prête à vous suivre.

—J'aime mieux cela que d'être obligé de vous emmener de force.

—Vous êtes inspecteur de police, monsieur, laissez-moi vous dire...

—Vos affaires ne me regardent point, interrompit brusquement

l'individu ; je n'ai rien à entendre ; vous parlerez quand on vous interrogera.

A ce moment, un fiacre s'arrêta à quelques pas.

—Allons, en route, dit l'homme. Voilà la voiture, on fait bien les choses.

Et il plongea à droite et à gauche un regard rapide, qui aurait pu paraître inquiet à un observateur.

—Vite, vite, reprit-il, nous n'avons pas le temps de nous amuser.

Solange eut l'air de lui résister, disant :

—C'est inimaginable, c'est ridicule ; on n'arrête pas ainsi les gens ; j'ai mes occupations, je suis attendue chez moi.

—On vous attendra plus longtemps, voilà tout, riposta l'homme.

Et il la poussa vers la voiture.

—On n'a pas idée de cela, reprit-elle ; mais comprenez donc...

—Encore une fois, je n'ai pas à vous écouter ; vous vous expliquerez toutes les deux devant le commissaire de police.

L'autre individu avait ouvert la portière du fiacre.

Gabrielle y prit place la première. Solange, l'air renfrogné, enjamba à son tour le marchepied. L'homme qui se disait inspecteur de police, se plaça en face d'elle sur le siège de devant et ferma la portière. Son camarade avait déjà grimpé à côté du cocher.

Celui-ci fouetta ses chevaux et la voiture roula bruyamment sur le pavé.

—Les voilà emballées, dit un ouvrier loustic.

Le loustic est un produit essentiellement parisien ; on le rencontre partout.

Tous ces honnêtes ouvriers, qui venaient de voir partir Gabrielle et Solange, s'éloignèrent persuadés qu'elles étaient emmenées par deux agents de police.

XVI

Le fiacre, tournant à gauche, avait pris la rue de la Gaîté, puis la chaussée du Maine ; ensuite, après avoir suivi un instant la rue de Vanves, il s'était engagé dans un dédale de petites rues étroites, sales et mal pavées, se dirigeant vers le petit Montrouge.

Le cocher conduisait ses chevaux sur les indications que lui donnait l'individu assis à côté de lui.

Solange s'était blottie dans son coin, tournant le dos à Gabrielle et lui cachant son visage.

De temps à autre, elle échangeait un regard d'intelligence avec l'homme assis en face d'elle.

Gabrielle ne s'apercevait de rien. Elle éprouvait une satisfaction ineffable. Toute frémissante de joie, elle ouvrait largement son cœur à la douce espérance. Enfin, cette misérable femme, qui l'avait trompée, trahie, qui lui avait pris son enfant, que pendant des années elle avait cherchée partout, cette odieuse creature allait être obligée de répondre à son accusateur.

—Il faudra bien qu'elle avoue qu'elle m'a volé mon enfant, pensait-elle ; il faudra bien qu'elle dise où il est, et mon enfant, mon fils me sera rendu !

Pleine de confiance, elle s'attendait à se trouver bientôt en présence du commissaire de police. Elle ne voyait pas que la voiture s'éloignait de Paris.

—Monsieur l'inspecteur de police, dit-elle de sa voix douce et timide, connaissez-vous M. Morlot ?

L'homme se tourna brusquement de ce côté.

—Qu'est-ce que c'est que M. Morlot, fit-il.

—C'est un de vos collègues, monsieur, un inspecteur de police.

—Morlot ? oui, oui, je le connais très-bien.

—Eh bien, monsieur, lui et sa femme sont mes meilleurs amis.

—Tant mieux, je vous en félicite, répondit l'homme.

Gabrielle regarda à travers le carreau du fiacre. Elle vit des jardins et des terrains incultes dans lesquels séchait du linge étendu sur des cordes, puis, çà et là, de petites maisons basses, misérables, construites au milieu des champs.

Son regard exprima la surprise.

—Monsieur, arriverons-nous bientôt ? demanda-t-elle avec un commencement de vague inquiétude.

—Dans un instant, répondit laconiquement l'homme.

Gabrielle laissa échapper un soupir.

Solange était restée dans un coin, sans faire un mouvement, sans prononcer une parole.

Maintenant la voiture avançait lentement sur un chemin abandonné où les roues des voitures de maraîchers avaient creusé de profondes ornières.

Enfin, au bout d'un instant, le fiacre arrêta.

—Nous sommes arrivés, dit l'homme.

—Ce n'est pas malheureux, fit Solange avec humeur.

L'autre individu ayant sauté à bas du siège du cocher, vint ouvrir la portière.

L'homme mit pied à terre le premier, puis Solange, puis Gabrielle.

Le cocher qui avait été payé d'avance, s'éloigna immédiatement.

Gabrielle regardait autour d'elle, ouvrant de grands yeux étonnés. Elle ne comprenait pas encore.

Elle vit un mur noir, crevassé, tombé par places, branlant, prêt à tomber, et dans ce mur une porte grossièrement fabriquée avec des planches mal jointes.

A droite, à gauche, et derrière elle s'étendait la plaine coupée de murs, accidentée de monticules de pierres ou de sable, comme on en voit au bord des carrières. De loin en loi, une chétive habitation isolée, des arbres rabougris, des palissades, des haies, des buissons. Dans le fond, très loin, un alignement de maisons à plusieurs étages.

Au milieu de la plaine, Gabrielle vit encore des femmes et des hommes courbés vers la terre, et sur des chemins tracés à travers les champs, quelques voitures de paysans.

Ce n'était pas la solitude complète ; mais cet endroit inconnu, où se trouvait Gabrielle, avait quelque chose de triste, de désolé, d'effrayant même. Elle ne put s'empêcher de frissonner et son cœur se serra.

Elle ne pouvait se rendre compte de ses impressions ; mais elle était anxieuse et elle éprouvait un malaise singulier.

L'un des hommes tira une clef de sa poche, l'introduisit dans la serrure de la porte dont nous venons de parler, et la porte s'ouvrit sur un terrain carié, c'os de murs, couvert de hautes herbes, qui avait pu être autre fois un jardin.

A l'extrémité d'un sentier à peine frayé sur le sol envahi par les orties et les ronces, Gabrielle vit se dresser un petit bâtiment écrasé, sombre, aux murs lézardés, norcis par la pluie, à l'aspect sinistre, une sorte de ruine. Cette chose, qui ressemblait à une maison, lui apparut menaçante et lui fit l'effet d'être une caverne.

Aussitôt la porte ouverte, Solange s'était élancée dans le terrain et elle marchait rapidement vers la maison.

Gabrielle, saisie d'un effroi subit, se rejeta en arrière. Ses yeux hagards cherchèrent le fiacre. Elle ne le vit plus. Il avait tourné brusquement à l'angle du mur, ayant probablement découvert un chemin plus facile que celui par lequel il était venu.

La jeune femme se vit seule entre les deux hommes. Ils avaient changé d'attitude ; maintenant, ils avaient dans le regard quelque chose de farouche et de terrible.

Une pensée traversa le cerveau de Gabrielle, rapide comme l'éclair. Elle venait de comprendre, cette fois, qu'elle était tombée dans un piège.

—Où suis-je donc ici ? s'écria-t-elle éperdue.

L'un des hommes la saisit brutalement par le bras.

—Allons, venez, dit-il d'une voix rude.

—Non, non, laissez-moi ! cria-t-elle, je ne veux pas entrer là !

Elle fit un bond en arrière et voulut prendre la fuite.

Mais les deux hommes se jetèrent sur elle en même temps et la poussèrent dans l'enclos.

—Au secours ! appela-t-elle.

Elle vit aussitôt la pointe de deux couteaux menacer sa poitrine.

Elle n'eut plus la force de pousser un nouveau cri. Ce fut une sorte de râle qui sortit de sa gorge. Elle était paralysée par l'épouvante.

—Si tu jette encore un cri, lui dit un des hommes d'une voix sourde et menaçante, je t'enfonce mon couteau dans la gorge.

Elle se mit à trembler de tous ses membres.

—Chauve Souris, ferme vite la porte, reprit l'homme s'adressant à l'autre bandit.

Celui-ci se hâta d'obéir.

Alors ils voulurent faire marcher Gabrielle ; mais ce fut en vain, elle ne put avancer. Ils s'aperçurent qu'elle défaillait et était prête à tomber. Rapidement l'un d'eux lui enveloppa la tête dans sa pèlerine ; l'autre, le plus robuste, la prit à bras-le-corps, l'enleva comme un paquet et l'emporta en courant vers la maison.

Pour Gabrielle, tout cela se passait comme dans un rêve au milieu d'un lourd sommeil. Elle n'éprouvait plus aucune sensation ; elle n'entendait plus, elle n'avait plus de pensée ; elle ne savait pas si elle respirait encore, elle n'avait plus conscience de son être. L'âme semblait s'être séparée du corps.

Combien de temps resta-t-elle ainsi dans cette espèce de léthargie ? Elle n'aurait su le dire.

Quand elle revint à elle, elle était seule dans une chambre, étendue sur le carreau. En s'aidant de ses mains, elle parvint à se soulever et à se mettre sur ses genoux. D'abord, elle regarda autour d'elle avec effarement.

—Où suis-je donc ? se demanda-t-elle en passant ses mains sur son front et sur ses yeux.

Tout à coup elle tressaillit. La pensée lui était revenue ; elle se souvenait de sa rencontre avec Solange et de ce qui s'était passé ensuite jusqu'au moment où, après avoir été poussée violemment dans l'enclos, elle avait vu deux laines effilées sur sa poitrine.

Elle se dressa sur ses jambes en jetant un grand cri. Elle fit quelques pas et se mit à crier de toutes ses forces !

—Au secours ! au secours !

Sa voix resta sans écho. Autour d'elle tout garda un lugubre silence.

Elle se trouvait dans une petite pièce plus longue que large, un boyau, sans fenêtre, qui recevait un peu de jour d'une sorte de lucarne percée dans la toiture.

Elle sentit un frisson courir dans ses membres.

—Un cachot ! murmura-t-elle.

Elle poussa un nouveau cri que lui arracha la terreur.

Elle vit une porte ; affolée, elle s'élança pour l'ouvrir. Mais la porte était épaisse, bien assise sur ses gonds rouillés et d'une solidité à toute épreuve. Au bout d'un instant d'inutiles efforts, Gabrielle dut renoncer à l'espoir qu'elle avait eu un instant de pouvoir s'échapper. Elle était épuisée, haletante : son front ruisselait de sueur ; elle avait les ongles brisés, les mains saignantes.

—Oh ! les misérables ! s'écria-t-elle ; mais que veulent-ils donc faire de moi ?

Elle fit deux fois le tour de sa prison, frappant la muraille avec une clef, celle de son logement. Elle fut bientôt convaincue que si la porte était solide, les murs avaient une épaisseur suffisante pour empêcher sa voix d'arriver au dehors.

Elle n'en pouvait plus douter, elle était réellement enfermée dans une espèce de prison.

La pièce était complètement nue : pas un meuble, rien, pas même une poignée de paille sur laquelle elle aurait pu se coucher ou s'asseoir. Il n'y avait qu'un seul objet : son panier, qui était resté à son bras, et qu'elle retrouva à l'endroit où elle avait été jetée.

Appuyée contre la muraille, la tête penchée sur sa poitrine et les yeux à demi fermés, Gabrielle se mit à réfléchir profondément.

Tout à coup elle se redressa, les yeux hagards, fit trois pas en avant, puis recula épouvantée comme si une bête hideuse se fût dressée devant elle.

—Oh ! oh ! oh ! fit-elle d'une voix étranglée.

Elle venait de s'expliquer pourquoi les deux hommes l'avaient enfermée, et elle avait cette horrible pensée que sa prison allait être son tombeau, qu'elle était condamnée à mourir de faim.

—Je suis perdue ! gémit-elle.

Elle était oppressée, elle respirait avec peine ; il lui semblait qu'un poids énorme pesait sur sa poitrine. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front et cependant ses membres et son corps étaient glacés.

Machinalement elle marcha vers la porte massive, contre laquelle elle colla son oreille. Elle eut beau écouter, elle n'entendit rien, ni dans la maison, ni au dehors, ni même un bruit lointain.

C'était le silence de la tombe, le solennel et effrayant silence de la mort.

Tout son sang s'était précipité vers la tête et battait violemment ses tempes. Il y avait dans ses oreilles un bourdonnement sourd, un voile épais tomba sur ses yeux.

Chancelante, cherchant à s'appuyer contre la muraille, elle se réfugia dans le coin le plus sombre de sa prison.

A toutes ses terreurs se joignaient un profond découragement. Enfermée vivante dans un sépulchre, elle comprenait qu'elle ne devait compter sur aucun secours humain.

Après avoir tant souffert, après avoir vu si souvent ses espérances détruites et subi successivement toutes les épreuves de la vie, elle n'avait même plus la force du désespoir. Mais de nombreux sanglots s'échappèrent de sa poitrine gonflée.

N'ayant plus rien à attendre des hommes, elle essaya de se détacher complètement des choses de la terre ; sa pensée s'élança vers le ciel, appelant Dieu.

—Ma triste destinée doit s'accomplir ! soupira-t-elle.

Au trouble de l'épouvante succédait la sérénité de la résignation.

XVII

Après avoir enfermé Gabrielle dans cette chambre, qui ressemblait à un cachot, les deux hommes avait rejoint Solange dans une pièce du rez-de-chaussée de la maison où elle les attendait.

Cette maison qui commençait à tomber en ruine, bien qu'elle eût été solidement construite, appartenait pour le moment à un marchand de bric-à-brac de Paris. Il l'avait acquise dans un héritage. Il prétendait l'avoir louée à de petits rentiers, l'homme et la femme, mais la vérité est qu'il l'avait mise à la disposition de voleurs dont il était, lui, un des principaux receleurs.

La maison était à une petite distance de quatre ou cinq cents mètres des fortifications, sur la limite du territoire de Châtillon. Elle servait de dépôt provisoire pour les objets volés dans les communes et les maisons habitées au sud de Paris. Les rôdeurs de nuit s'y donnaient rendez-vous et c'est de là que sortait le mot d'ordre, chaque fois qu'une expédition d'une certaine importance avait été décidée.

Nous n'avons pas besoin de dire que le propriétaire de la maison et les deux hommes, qui avaient eu l'audace de se faire passer pour des agents de police, faisaient partie de cette bande de malfaiteurs,

si admirablement organisée, qui agissait sous la direction occulte de Durand.

Le premier de ces hommes se nommait Princet. Deux fois déjà il avait été condamné pour vol. Non moins intelligent qu'audacieux, c'était un misérable excessivement dangereux. L'autre s'appelait Cholard, surnommé Chauve-Souris par ses camarades. A peine âgé de vingt-quatre ans, il n'avait eu qu'une condamnation en police correctionnelle à huit jours de prison pour rixe nocturne sur la voie publique.

—Il faut que je vous remercie tous les deux, leur dit Solange, vous m'avez sauvée d'un terrible danger.

—Hé, fit Princet, vous n'étiez pas à votre aise tout de même.

—Un moment, je me suis vue perdue.

—Et d'autres avec vous.

—Non, moi seule, car on ne m'aurait pas arraché une parole. J'étais vraiment dans une vilaine situation. Fuir me paraissait impossible ; d'ailleurs la femme m'aurait poursuivie, amenant le monde sur mon passage. Les gens qui étaient là paraissaient décidés à nous mener chez le commissaire de police ; j'avoue que je commençais à avoir grand-peur lorsque, heureusement, vous êtes arrivés.

—Tout en m'approchant, je vous ai reconnue, madame Solange, et je me suis dit aussitôt : " Il faut savoir ce qui se passe ; attention et ouvre l'œil." J'ai interrogé les badauds, et quand j'ai su de quoi il retournait, j'ai tout de suite imaginé la bonne farce qui a si bien réussi. Je n'ai rien trouvé de mieux pour vous tirer d'affaire. Par bonheur, Cholard était avec moi ; il a su trouver un fiacre, ce qui était absolument nécessaire.

Ah ! ah ! ah ! ajouta-t-il en riant, le tour a-t-il été crânement joué ? Je vous assure que tous ceux qui étaient là n'y ont vu que du feu.

—Vous avez été très adroits et vous avez fait preuve d'une grande présence d'esprit.

—Dans des cas comme celui-là il n'y a que la hardiesse qui sauve.

—Quand je verrai le maître, prochainement, je ne manquerai pas de lui parler du service que vous m'avez rendu et je lui demanderai pour vous deux une bonne gratification.

—Elle sera acceptée avec reconnaissance.

—C'est moi qui vous suis reconnaissante, répliqua Solange en souriant.

—Dites-donc, reprit Princet, c'est qu'elle n'est pas folle du tout, la femme pâle.

—Malheureusement.

—On lui a donc réellement volé son enfant ?

—Oui. Vous n'attendez point que je vous conte la chose, n'est-ce pas ? C'est un secret du grand maître. Du reste, l'aventure date de longtemps. Je n'en avais plus entendu parler et moi-même je n'y pensais plus, lorsque ce matin, un hasard maudit m'a mise en présence de la femme que vous venez d'enfermer là-haut. Je ne l'ai pas d'abord reconnue, je n'ai pu l'éviter. Et puis, j'étais loin de songer à elle. Je la croyais morte ou folle, enfermée pour toute sa vie dans un hospice d'aliénés. Elle est bien vivante, et elle n'est pas folle ! Quand elle s'est jetée sur moi, me réclamant son enfant, j'ai cru véritablement que c'était un fantôme, un spectre qui sortait du cimetière. Heureusement, je n'ai pas perdu mon sang-froid... Vivante, vivante !... Si seulement elle était folle, elle ne serait pas à craindre... Je ne le vous cache pas, je vais être maintenant dans une inquiétude continuelle.

—Pourquoi ?

—Elle s'est trouvée ce matin sur mon chemin, elle peut me rencontrer encore.

Princet eut un sourire singulier.

—Actuellement, elle est en lieu sûr, dit-il.

—Vous ne pouvez pas la garder éternellement.

—C'est certain.

—Eh bien, je ne pourrai plus sortir sans avoir peur de rencontrer cette furie, de voir ce fantôme se dresser devant moi.

—La femme pâle me fait l'effet d'être fort compromettante pour nous tous, opina Cholard.

—Elle est à craindre, dit Solange.

Le front plissé et les yeux farouches, Princet paraissait réfléchir.

—Au fait, reprit Cholard, qu'est-ce que nous allons en faire ?

Après un moment de silence, Princet releva brusquement la tête.

—Dans la voiture, dit-il d'une voix creuse, elle m'a demandé si je connaissais un agent de police du nom de Morlot.

—C'est vrai, fit Solange.

(A suivre.)

DIEU DIT A L'HOMME

Prends soin des biens que je te donne ; aux mères et nourrices de mes petits, et dans toutes les maladies des enfants, ces dernières auront rempli leurs devoirs en leur donnant le *Menthol Soothing Syrup* qui est indispensable.
Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

MANDOLINE

SOUVENIR DE ROME.

Traduit de l'Italico par
R. BUSSINE J^{re}

EDITION ORIGINALE.

Musique de
E. PALADILHE
N^o 3 pour MEZZO-SOPRANO.

à Madame GALLI-MARIÉ.

All^o vivo. (Met. 108 = ♩)
Sempre arpeggiando

PIANO.

Leggerissimo.

A - mis la nuit est bril - le, La lu - ne va bril - ler, — A

trains: mf

sa clar - té. En li - ber - té, A - mis, al - lons ré - ver. L'a - mour qui nous ap -

p

- pel - le Nous dit qu'il faut a - mer — Sou - pis et pleurs, Cha - grins, dou - leurs, Je -

mf

- tous sur tout des fleurs. La lu - ne va bril -

p

A - mis, A - mis, il fait ai -

p una corda.

mf

- ment. cha - grins dou -

mf tre corde.

p

- leurs. A - mis, je - tous sur tout des

p una corda.

Pleurs! Que le chant so - no - re Dise l'a-mour. A ces beau-tés,

p *tre corde* *f*

Jus - qu'au jour, jusqu'aux feux de l'a - ro - re A-mis, chan-tez

pp

-dra, Chan-tez, Se mon - tre - ra Pas-ser nous ver-

f *pp*

-ra, Ve-nez Son cœur fai-lli - ra, Hé-las! Son cœur fai-lli

pp *crescendo* *molto* *pp*

ra, il fai - bli - ra, Et sa voix pu se ré - pou-dra! A-mis la nuit est

pp rall. molto *p a Tempo* *pp Rall.* *Swire* *p*

bel - le, La lu-ne va bril - ler A sa clar-té, En li - ber-té, A -

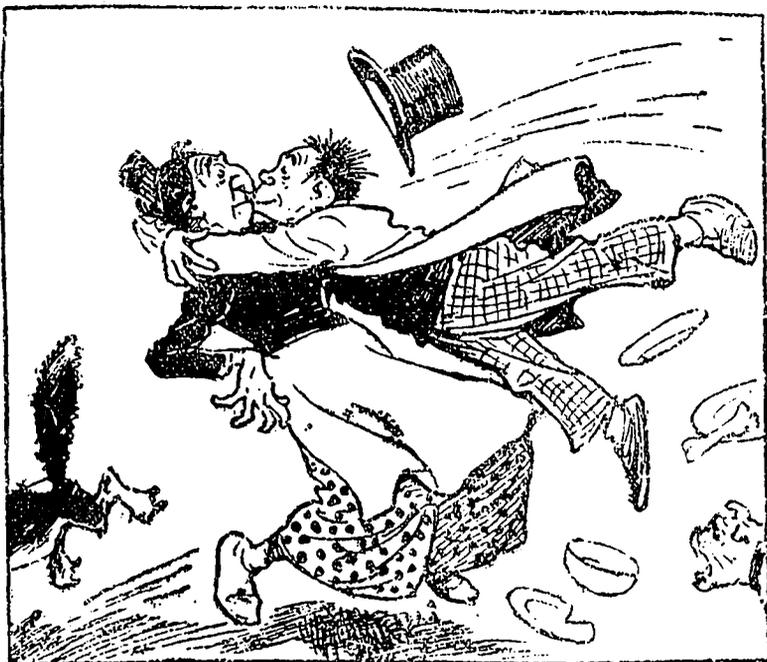
- mis, al - lons ré - ver! L'a-mour qui nous ap - pel - le

Nous dit qu'il faut ai - mer, Sou-pis et pleurs, Cha-grins, dou-leurs Je - tons sur tout des

f *Swire*

(A suivre)

ÉCHO DES FÊTES



Scène du retour de l'enfant prodigue. Il embrasse sa mère.

PAYSAGE ANCIEN

C'est un petit tableau d'Albert Dürer, au Louvre,
Un vieux village au flanc d'un mont noir, escarpé :
Des arbres, des remparts, et pas même estompé,
Vide, un ciel aussi blanc qu'entre Calais et Douvres.

C'est peu. Mais dans ce cadre étroit l'esprit découvre
Un monde entier qui fut. Dans ce coin découpé,
Tout un siècle revit, de brume enveloppé ;
De l'âme des temps morts le mystère s'entr'ouvre.

Ces arbres, ces vieux murs, ce funèbre horizon,
Ce ciel mélancolique, étaient une prison,
Où l'homme agonisait, mystique créature,

Et sachant de quel mal son cœur était glacé,
L'on se sent, en voyant cette morne peinture,
Etreindre lentement par l'horreur du passé.

LUCIEN BARDES.

LES DEUX ÉTAMEURS

HISTOIRE PROVENÇALE

—O ! stablaza casséroll'è blantsi forcell's ! stablaza !

Ce qui veut dire :

—O ! étamer casseroles et blanchir fourchettes, étamer !

Poussant de temps à autre ce cri traditionnel, à travers les échos de nos collines de Provence, deux étameurs piémontais allaient au hasard, de bastide en bastide, par un beau jour d'été.

Ils portaient comme enseigne quelques vieux chaudrons qui avaient noirci leurs mains et en toute évidence (ne sais comment) leur visage qu'on devinait rose pourtant sous les taches de suie. Ces étameurs étaient gras et ils marchaient à la sueur de leur front, avec nonchaloir, en cherchant l'ombre des "clapiers" et des pins parasols. De la sueur qui ruisselait sur leur visage, une goutte parfois tombait jusqu'à terre, noire sur les "roucas" blancs. Les deux "stablazaires" marchaient de conserve, sans échanger un mot, en rêvant.

A quoi pouvaient-ils bien rêver dans ce magnifique paysage ? Le soleil était sur son déclin. Le flanc de nos collines, où s'étagent en gradins la vigne et les blés alternés, portait à la fois la gloire de juillet et l'espoir de septembre. La lumière flottait, dansait, tremblotante comme une étoffe transparente, merveilleuse, envolée au gré des brises, s'accrochant et s'étalant partout. Pas un atome voltigeant qui ne fût prisme ; pas un grain de poussière en l'air qui n'apparût étincelle. Et à l'horizon, sur la mer scintillante, cette gaze, formée

d'atomes lumineux et frémissants, semblait comme le voile nuptial de la Méditerranée amoureuse... C'est peut être à cela que rêvaient les deux compagnons.

—O ! stablaza casséroll'è blantsi forcell's ! stablaza !

Brusquement, s'arrachant à sa rêverie panthéiste, l'un ou l'autre ouvrait sa grande bouche et lançait dans la lumière son cri éclatant ; puis la bouche se refermait, et les deux stablazaires poursuivaient leur route, muets, précédés de leur ombre longue et suivis du bruit de leurs gros souliers heurtés aux roches, et du tintement de leurs chaudrons entre choqués.

Or, ainsi cheminant, ils arrivent à la nuit tombante, à Pierrofeu. Le petit village, bâti sur un mamelon, reçoit à pleines vitres les rayons rouges du couchant. Les deux establaza gravissent la rampe tortueuse et s'arrêtent au *Cheval vert*, chez l'aubergiste Trotebas.

Ils dînent bien et vont se coucher.

L'hôtelier en personne les conduit à la chambre qu'il leur a destinée. Il les précède, un "calen" à la main. Le calen fumeux éclaire à peine un long corridor dans lequel s'ouvrent, à droite et à gauche, une douzaine de portes. La porte de leur chambre est la dernière de toutes...

—Dormez bien, les amis ! dit l'aubergiste ; il fait jour de bonne heure en ce mois-ci, et je n'ai pas de "viores" plus qu'il n'en faut. J'emporte le "calen". Couchez-vous donc sans lumière. En vous déshabillant dans la ruelle, vous ne sauriez manquer le lit, et vous n'êtes pas de ces commis voyageurs de Paris qui font les "monseigneurs" et lisent couchés ! Ainsi donc, restez sans chandelle. Bonsoir... Et crainte des voleurs, car mon aberge est pleine — vu le romérage et la foire — je retire la clef. Je rouvrirai à l'aube.

—Bonsoir donc, maître Trotebas, disent d'une seule voix les deux establaza !

—Bonsoir, bonsoir...

Maître Trotebas, en retirant la clef de leur porte fermée à double tour, rit tout seul, d'une étrange manière, à la lueur du "calen" odorant, car c'est de bonne huile d'olive qui brûle dans cette lampe de fer, de forme antique. Eclairé en rougeâtre par le "calen" qui se balance à son poing, au bout d'une chaîne rouillée, le visage de maître Trotebas est plein d'une gaieté diabolique et mystérieuse... Quels peuvent être les projets du mystérieux et diabolique aubergiste ?

Aubergiste facétieux, maître Trotebas, qui a tiré son plan, vient d'enfermer à double tour les deux étameurs dans une chambre noire, sans jour d'aucune sorte, sans fenêtre ni soupirail, dont la porte même ouvre dans un corridor obscur, où la clarté du ciel ne peut pénétrer que par d'autres portes ouvertes... "Eh ! eh ! eh ! le bon tour, ma foi !..." L'ingénieux Trotebas rit tout seul en redescendant dans la grand'salle basse ; car Trotebas est un maître "galejaire", un émérito farceur, la joie et l'honneur du village, l'auteur et l'acteur comique de sa commune, où les théâtres sont inconnus... Trotebas rit donc étrangement à la lueur de son "calen", car il a conçu l'idée d'une farce admirable dont les deux étameurs seront les involontaires héros, une mirobolante comédie qui lui fera le plus grand honneur et dont on s'entretiendra vingt lieues à la ronde, le soir, dans les veillées, pendant longtemps !...

Le lendemain matin, l'Aurore aux doigts de rose, se soulevant sur la pointe des pieds, chercha par monts et vaux, dans les "drayes" fleuries de thym et de lavande, les deux stablazaires matineux, et s'étonna de ne pas les rencontrer.

Eux qui d'ordinaire, levés "avant jour," lestés d'un pain frotté d'ail et arrosé d'un verre de "garden," promenaient leurs chaudrons sonores sous les pinèdes, à l'heure où le soleil commence à paraître, que faisaient ils donc aujourd'hui et comment n'étaient-ils pas encore par chemins ? — Eh quoi ! seraient-ils, pour la première fois, oublieux de leur maîtresse, l'Aurore, dont ils n'ont jamais manqué le royal petit lever, et qui se plaît

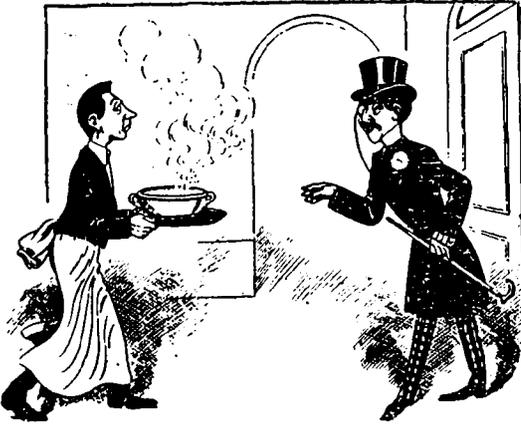
AU PAYS DE NANSEN



I
L'esquimaux. — Pas d'erreur, je pêche ici jusqu'à ce que ça morde gros.



II
L'ours polaire. — Tu n'attendras pas bien longtemps, m'nami !



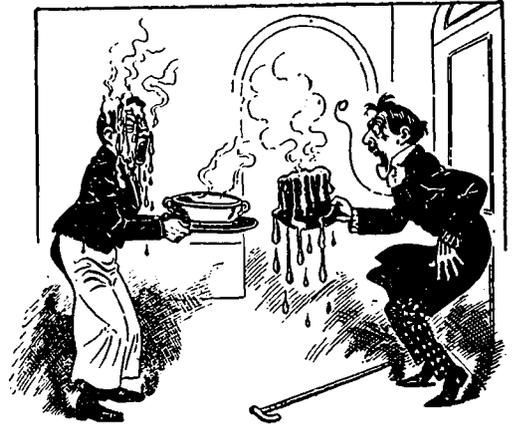
I

Mr. Dulc (pénétrant à l'hôtel Windsor). — Ah, j'aperçois les charmantes demoiselles de la Richegomme ; je vais leur présenter mes respects.



II

...Arrondissons le bras gracieusement. Mesdemoiselles.....



III

!!! — !!! — !!!...

tant à se mirer dans le poli de leurs chaudrons de cuivre ? Hélas ! la matinée se passe, et les deux stablazaires, victimes de la ruse, pleins d'une confiance primitive et d'une primitive candeur, dorment côte à côte dans le même lit, à poings fermés, comme il sied à des Piémontais qui ont fait plus de seize lieues d'une haleinée.

Le premier des deux qui s'éveille a dormi plus d'un tour de cadran, douze heures ! Il est dix heures du matin. Il n'a plus sommeil, plus du tout, mais, comme il fait encore nuit, il s'étonne de son insomnie et n'ose pas éveiller le camarade... Le camarade, de son côté, ne dort plus, et se garde bien de bouger, car, surpris de son insomnie, il ne veut pas que son camarade en pâtisse !

Ainsi, côte à côte, éveillés et n'osant se parler, dans leur délicatesse exquise et dans la crainte des coups de poing l'un de l'autre, tous deux restent longtemps couchés, roides, immobiles, silencieux, rongés par l'ennui de ne pas dormir, et les yeux écarquillés dans l'obscurité. Tout à coup, il semble à l'un d'eux qu'il a entendu une sonnerie... Il compte en lui-même les coups d'une horloge fantastique et l'halluciné laisse échapper ce cri :

—Miéjour !

Pourquoi *midi* ? et pas minuit ? Il est midi, en effet ! Quelle voix secrète a révélé à cet homme la vérité de l'heure ? Eh ! celle que Dieu a mise dans l'estomac de tout honnête homme : la voix de la faim !

—Ouvre la fenêtre, dit à l'un l'autre.

L'autre, de la chercher à tâtons, la fenêtre ; mais on sait qu'il n'y a point de fenêtre dans la chambre qu'a donné l'aubergiste à ses hôtes myastifiés.

—La fenêtre ?... Je ne la peux pas trouver !

—Quel âne !... De l'eau à la mer, par la madone ! tu n'en trouverais pas, fada !

Et voilà nos deux hommes ensemble, à tâton tous les deux, cherchant la fenêtre le long des murs ! ils ne heurtaient aucun meuble, car la noble chambre n'était meublée que d'un lit ; ils tâtonnaient donc dans l'obscurité, ne palpant que murailles plates, ouvrant leurs yeux tant qu'ils pouvaient et commençant à pâlir de peur, car le sortilège semblait s'en mêler, et de vrai, quant à supposer sans fenêtre une chambre d'auberge, non, cela ne leur venait pas !

Pendant ce temps, pieds nus pour ne pas être entendus, l'aubergiste et ses clients, "grouliers" et marchands forains, les amis de l'aubergiste et sa famille, ses quatre enfants (son chien même était là qui aboyait par instant et se faisait battre), tous, dans le corridor obscur, tâchaient de deviner, au bruit, ce que faisaient dans l'ombre les deux victimes.

A force de chercher la fenêtre, les stablazaires trouvèrent la porte ! et va de la frapper et "basseler" à tour de bras, à coups de pied, en jurant comme s'ils étaient en colère. Et l'aubergiste de répondre tout à coup avec sa voix enflée à la croquemitaine :

—Qui pique ainsi, tron de sort ! Avez-vous fini, ô mandrins ! Voleur de tonnerre ! eh ! fénas ! Attendez, si j'y vais, je vous ferai bien taire !... Attendez, étameurs de carton !

Et tout en disant : "Attendez," prestement il se déshabillait, se mettait en chemise, comme un homme au saut du lit, et prenait en main et allumait la lanterne nocturne dont on se sert pour visiter l'étable. Et tout l'auditoire, pieds nus, étouffant d'un rire contenu et qui s'échappait parfois des bouches en sifflant comme un vent coulis, dégringolait l'escalier pour ne pas arrêter si tôt la bonne farce.

Maître Trotebas ouvrit la porte et, terrible sur le seuil :

—Oh ! marras ! Coqs de rue, douleurs de maison ! va-nu-pieds, coureurs de grand'route ! Allez, ô étameurs de ma tante ! n'avez-vous pas crainte, qué ? Que vous prend-il de basseler ainsi ! Êtes-vous fous, donc, ou seulement ivres ! Il y a pourtant quatre heures déjà que vous avez bu en mangeant ! S'il se peut ! Un escaufestre ainsi ! Nous irons chercher les gendarmes tout à l'heure si nous voulons "plier l'œil !" Oh ! oh ! brigand de sort et pétard de cougourde ! je tiens auberge peut-être pour que ces musiciens de chaudrons viennent me faire musique de nuit et m'éveiller la maison, troubler les braves voyageurs et faire japper tous les chiens !... A cette heure de nuit, canaille, que vous prend il de faire les mitamates ? Il est juste minuit ; que voulez-vous ? Dormez ! je vous ai dit qu'au jour

on vous réveillera ! Les chaudrons sont-ils si pressés d'être étamés qu'il faille en démolir ma porte ! En voilà assez ! Dormez, que j'ai dit !

Deux grands coupalles, pris sur le fait, n'ont pas une plus pitieuse que les deux stablazaires qui, tête basse, s'allèrent coucher, et, à force de le vouloir, fatigués d'ailleurs par une faim tiraillante, de nouveau firent un long somme qui les tint sourds et muets jusqu'à la nuit, tandis que se gaudissait à leurs dépens le village tout entier.

Tout le village, et les paysans venus pour le romérage, à la porte de l'auberge se pressaient, curieux, se racontant cent fois les détails de la nuitée, impatients de la suite, et l'inventant par avance avec divers dénouements.

Que de pots versa l'heureux Trotebas aux curieux assoiffés ! — Trois commis voyageurs, qui devaient partir ce jour-là, firent bonne dépense encore, afin d'assister à la fin de l'aventure.

Cependant, à la nuit bien close, s'éveillèrent les deux héros. Et va de bâiller et de s'étirer en musique :

—Me semble quelle est longue, la nuit, dis un peu, toi, — longue, LONGUE, LONGUE !

—Oh ! oui, répondit le camarade, si longue que jamais je n'ai vu sa pareille.

—De sûr, on ne dirait pas une nuit d'été !

—Ni même d'hiver, camarada !

—Et moi, je dis que peut-être on nous a emmasqués !

—Oui, j'ai vu, hier au soir, en bas, pendant que nous mangions la soupe, un homme qui nous regardait en riant, et non d'un mauvais air !

—Ah ! nous aurons mangé d'une herbe !

—Il faut encore — tant pis — repiquer à la porte !...

—Attends, j'y vais... attends un peu...

Et, de peur de fâcher trop l'aubergiste, c'est tout discrètement, cette fois, que les stablazaires inquiets frappent à la porte : toc, toc, toc !

Et, appliquant la bouche au trou de la serrure, de sa plus douce voix, l'un d'eux :

—Maître Trotebas !... O maître Trotebas ! Ouvrez-nous un peu, qu'il doit être jour, cette fois !... Nous avez-vous oubliés, ô maître Trotebas !

UNE CHANCE UNIQUE



Le conducteur — Plus de place nulle part, madame, qu'une petite dans le compartiment des fumeurs ; si vous la voulez ?
La vieille dame. — Je vais essayer, toujours, c'est la seule chance que j'ai de faire fumer mes plantes.

Il les entend, pardieu, le bonhomme aux aguets ! Le compère se tient de rire ! Et, cette fois, il ouvre, dans le corridor, la porte de sa chambre en face de la leur ; et, dans sa chambre, il a ouvert la fenêtre par où se peut voir une bonne lune pleine et ronde comme un fond de chaudron luisant, tout de neuf étamé.

L'aubergiste, encore en chemise, et sa lanterne au poing apparaît aux deux stablazaires :

— Eh bien, les amis ? à la bonne heure, cette fois ! voilà qui est parler sans trop de bruit ! en gens honnêtes ! mais que ne dormez-vous, que diable ! jamais je ne vis gens si éveillés ! avez-vous la fièvre et que vous faut-il ? L'essentiel ne vous manque pas dans la chambre que vous avez !

A ce ton de naturel et de douceur, les stablazaires sentent la conviction de leur folie se glisser doucement dans leur sein, et s'excusant de l'erreur répétée, avec forces soupis, se remettent au lit !

Dormirent-ils, ou non ? Ils se livrèrent d'abord à une consternation silencieuse. Convaincus, mais étonnés, ils veillèrent dans l'ombre, immobiles comme deux statues, en espérant le jour, ne songeant qu'au soleil ! Oh ! comme leur tête était pleine de levers d'aurore, resplendissants !... Quand le jour fut proche, — le second jour ! — de lassitude ils firent encore une espèce de somme d'où ils furent en sursaut éveillés par l'aubergiste en grande indignation !

— Eh quoi ! dormias, vous êtes la nuit miaulants et criards comme chats de gouttière, et, au jour, muets comme des sars ! Debout, beaux fainéants ! Dépêchez ! je vous fais lumière..., je vous ai, par les saints, préparé une soupe à se lécher les doigts, et abondante comme pour des hommes qui seraient restés un jour sans manger !... Dépêchez donc, avant une heure il sera jour plein, paresseux !

Ils furent vite habillés, pour être vite à la soupe ! et comme ils mangèrent ! Dieu sait ! après une assiettée, une autre, et l'aubergiste les regardait faire, et les clients et tout le monde, — en riant.

— O bonnes gens, disaient les stablazaires, on dirait que vous n'avez jamais rien vu !

Le repas — une chaudronnée de soupe — le repas achevé, ils prirent leurs chaudrons sur l'épaule, et quand ils furent pour payer :

— Non, non, braves stablazaires, dit le plaisant mais honnête aubergiste, je peux, en ce temps-ci, où j'ai tant de voyageurs à cause de la foire, donner pour rien la retirée à deux bons garçons comme vous ; et cette fois, amis, je me tiens pour payé.

Ils s'en allèrent donc, les deux stablazaires, bien contents de l'affaire ; et comme tout le village était sur pied, chacun sur sa porte, pour les voir passer, eux, héros d'une telle farce, — ils s'en allèrent disant, tandis que l'aube blanchissait et que chantait le coq :

— Comme on se lève matin, en ce pays du diable !

— Eh, pardi ! je le crois, les nuits y sont si longues !

JEAN AICARD.

LOUIS XIV ET LE SOLDAT

Louis XIV, faisant un jour la revue des gardes françaises, s'arrêta devant un soldat dont la bonne mine le frappait, lui tira son épée du fourreau, la ploya, puis la lui rendit. Le soldat, en la recevant dit au roi avec une hardiesse respectueuse : "Sire, quand on prend l'épée d'un homme, on la lui remet ordinairement au côté." Louis XIV, quoique surpris, lui dit : "Eh bien, soit ; j'y consens," et il remit l'épée au fourreau. "Sire, reprit le soldat, j'ai assez lu pour savoir que c'est ainsi que vos prédécesseurs anoblissaient leurs sujets." Le roi fut charmé de la finesse du soldat, et lui fit expédier quelques jours après des lettres de noblesse.

NOS DOMESTIQUES

La dame de la maison.—Brigitte !

La servante.—Madame ?

La dame.—Je croyais vous avoir dit de prendre du jambon pour le dîner et vous nous servez du steak ?

La servante (sévèrement).—Madame, je ne mange jamais de jambon.

IL NE LE LUI A PAS CACHÉ

Le curé d'un petit village, pauvre comme Job, a emprunté, pour les fêtes, une soutane à un de ses collègues.

— Vous me la rendrez, n'est-ce pas ? fit celui-ci en souriant.

— Mais oui, certainement, et avec usure.

CRI DU CŒUR

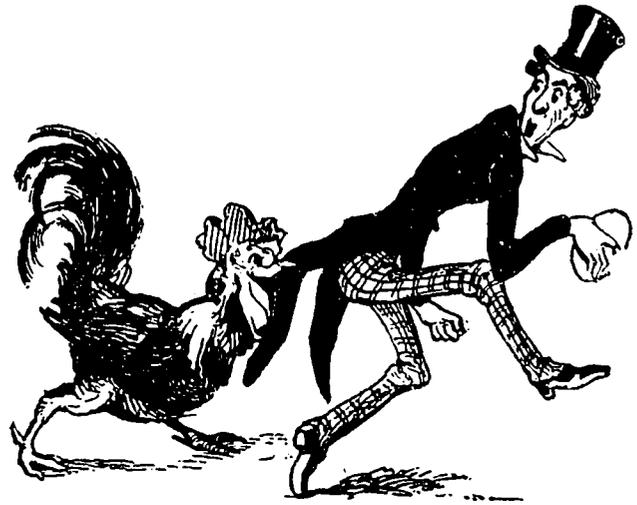
La petite Jeanne (à son oncle qu'elle ne voit que tous les huit jours).—

Oh ! mon bon oncle, què tu es gentil et que je t'aime bien !

L'oncle (ravi).—Tu m'aimes beaucoup, mon petit ange ?

La petite Jeanne.—Oh oui, je ne te vois que le dimanche.

UN QUI A ÉTÉ ÉPATÉ



Le coq.—Excusez-moi, monsieur, de vous arrêter ; mais l'œuf que vous tenez là est la propriété de ma femme.

IL LES AIMAIT TANT

Cham, le célèbre caricaturiste, revenait un jour de la chasse avec sa gibecière remplie de pierrots et de chardonnerets.

— Eh, eh ! lui dit un ami qui le rencontre, je vois que vous aimez beaucoup les petits oiseaux ?

— Si je les aime ! Mais je les adore, répondit Cham, seulement, comme je n'ai pas de volière, je les mets dans un sac.

CHEZ UN DE NOS PEINTRES MONTRÉALAIS

L'artiste.—Allons, dites-moi votre opinion sans flatterie aucune.

Le visiteur.—Je vous avouerais que je ne connais pas grand chose en fait de peinture.

L'artiste.—Cela ne fait rien ; dites toujours...

Le visiteur.—Eh bien, cette toile là me paraît tout à fait de premier ordre.

L'artiste.—Vous voyez bien que vous vous y connaissez parfaitement.

La confiance embarrasse plus que la défiance.—EMILE OLLIVIER.

CE QU'ELLE LUI A DIT



Elle.—O, Georges, que tu es donc maladroit ; une si belle glace, la gâter comme cela. N'agrandis pas le trou, au moins.

Un remède à la mélancolie



Extrait d'une lettre de monsieur Lion à sa fiancée Lionne, en Afrique, à l'occasion du nouvel an :

Chère amie,
Arrivé sain et sauf à Montréal au jardin Zoologique ; je m'ennuie beaucoup moins que ne le croyais. Mr Lavigne ayant eu l'amabilité de m'abonner au SAMEDI.

MODES PARISIENNES



CHAPEAU DRAPÉ EN VELOURS VIOLET orné de plumes noires, chou de velours noir sous la passe. — TOQUET EN VELOURS NOIR orné de plumes retenues par un chou de velours et une boucle de strass.

VARIÉTÉS

Prison fin-de-siècle.

Cette prison est la maison de correction de l'Etat de Massachusetts, aux Etats-Unis, dans laquelle les détenus sont soumis à un régime et traités d'une manière qui ne manquent pas d'originalité.

Deux fois par semaine, des professeurs de l'Université de Boston viennent faire aux jeunes prisonniers des conférences sur différents sujets de sciences ou de littérature. Il y a également des classes d'économie politique, de musique et d'architecture.

Quand les cours sont finis, les détenus peuvent se rendre au gymnase ou à la salle d'escrime. Il leur est loisible aussi d'emprunter à la bibliothèque tous les livres, romans ou autres, qu'ils désirent lire en dehors des heures de travail. Un journal illustré hebdomadaire, sortant des presses même de la prison, est envoyé à un millier d'abonnés, la plupart anciens pensionnaires de la maison de correction.

Des cours d'agronomie pratique sont faits, dans une propriété de cinquante hectares attenante au "Reformatory", et plus de sept cents convicts se livrent aux travaux d'agriculture, sous l'œil de leurs gardiens.

La liberté la plus entière règne, — sauf celle de s'en aller.

* * *

Le ténor Capoul fait, aujourd'hui, du journalisme. Il envoie, de New-York, au *Figaro*, une correspondance dans la dernière desquelles il conte

UN QUI N'EST PAS GÉNÉ



La dame. — Je serais bien contente de vous donner quelque chose, mon pauvre homme, mais je n'ai pas un sou sur moi.

Le pauvre homme. — Comme on se souhaite la bonne année tout le mois, un seul baiser de vos lèvres roses me ferait plus plaisir qu'une piastre.

l'anecdote suivante dont il convient de lui laisser la responsabilité tout entière. Il s'agit de coiffure :

"A propos de coiffure, je saisis cette occasion par les cheveux (c'est ici le cas) de placer une petite anecdote assez drôle qui m'arriva en la ville d'Orléans, où j'avais été appelé pour chanter dans un Concert de bienfaisance. Cela me consolera de n'avoir pas écrit de Mémoires.

"La chose n'est pas d'hier et remonte presque aux temps préhistoriques de la grande vogue de la coiffure dite "à la Capoul". Arrivé quelques instants seulement avant le Concert, j'entre, en coup de vent, chez le coiffeur voisin de mon hôtel, afin de me faire raser et coiffer. La première opération terminée: "Friction? Coiffure?" me dit dans un sourire obséquieux le Lespès de l'endroit.

"—Parfaitement.

"—Quelle coiffure désirez Monsieur?

"—Mais, dis-je, en bal-

butiant et rougissant un peu, la coiffure à la Capoul, puisque c'est la mode!

"Prenant alors ma tête qu'il retournait dans tous les sens de très familière façon :

"—A la Capoul?... à la Capoul?... répétait il d'un air inspiré, oh! non alors! jamais de la vie, vous n'avez pas une tête à ça!

"Tableau!"

* * *

LE PROBLÈME DES DIX-SEPT CHAMEAUX

Les questions de partage ont donné lieu à bien des problèmes amusants, qui ne sont souvent que des mystifications. Dans cet ordre d'idées, voici une petite plaisanterie que l'on croit être d'origine arabe, ce qui n'a rien d'impossible, eu égard au tour d'esprit des populations orientales.

Un vieil Arabe, au moment de sa mort, avait mis au courant de sa fortune ses trois fils Abdoullah, Souleïman et Rachid; mais il avait spécifié que dans le partage, Abdoullah, l'aîné, aurait à lui seul la moitié de cette fortune, Souleïman, le cadet, un tiers et Rachid, le plus jeune, un neuvième. Pour faire comprendre en présence de quelle difficulté se trouvaient les héritiers, il faut dire que la fortune se composait de dix-sept chameaux, et le testateur avait exprimé la volonté formelle qu'ils demeuraient tous vivants et que chacun de ses fils en eût un nombre entier.

Sans cette clause, la solution aurait été relativement simple, encore qu'elle dût être fort peu appréciée des chameaux eux-mêmes.

On s'en alla trouver un sage de la tribu, je crois bien même que c'était le Cadi, appelé par ses fonctions à juger les différends de cette nature; il n'hésita pas à trouver une solution originale, et qui satisfit complètement les héritiers. Il commença par ajouter son propre chameau au troupeau de dix-sept bêtes laissé par le testateur: cela faisait dix-huit animaux qu'il entreprit de partager entre les trois frères suivant les règles expresses qui avaient été posées. L'aîné reçut neuf chameaux, ce qui faisait réellement la moitié du total; le tiers ne fut pas difficile à trouver, c'était six, et six animaux revinrent à Souleïman; enfin Rachid eut le neuvième du tout, c'est-à-dire deux bêtes. Bien entendu il en restait une et le Cadi s'empressa d'en reprendre possession. Tout le monde fut content, car chaque héritier avait ainsi plus qu'il ne pouvait légitimement espérer: la preuve est facile à en faire.

MÉFIEZ-VOUS DES HABITANTS

Chez un de nos bons citadins, on donne l'hospitalité pour les fêtes à un antique cousin d'en bas du fleuve. Au dessert, comme on est un peu gai, on l'invite à chanter une chanson.

—Je ne chante jamais, grommèle notre homme, on ne sait pas chanter à la campagne.

—Alors, sifflez, s'écrie un loustic, tous les habitants savent siffler.

—Je siffle souvent à la campagne, mais seulement quand les bêtes sont loin.

DIALOGUE DE JEUNES MARIÉS

Lui (tendrement). — Dis-moi "toi", je t'en prie. Tout l'édifice de mon bonheur en dépend.

Elle (ironiquement). — Mon ami, ce n'est pas par le toit que l'on commence un édifice.

S'IL AVAIT LA CHANCE

Premier tramp. — Enfin, combien te fais-tu, en moyenne, par jour?

Second tramp. — Dame, en moyenne cinquante à soixante sous.

Premier tramp. — Soixante sous! Si j'avais la chance d'être aussi infirme que toi, je ne donnerais pas ma journée pour quatre piastres.

DEVINETTE



—Vois donc cette drôle de petite femme avec sa brouette!

Sens de Salsepareille.

Toute salsepareille est salsepareille. C'est vrai. De même que tout thé est thé, toute farine est farine. Mais les qualités diffèrent. *Vous voulez la meilleure.* Il en est ainsi pour la salsepareille. Il y a différentes qualités. Vous voulez la meilleure. Si vous vous connaissiez en salsepareille aussi bien que vous vous connaissez en thé et en farine, ce serait chose facile de déterminer la qualité. Mais vous ne vous y connaissez pas. Comment le pourriez-vous? Quand vous allez acheter un article dont vous ne connaissez pas la valeur, vous choisissez une ancienne maison et vous avez confiance en son expérience et sa réputation. Faites ainsi quand vous achetez de la Salsepareille.

La Salsepareille d'Ayer est connue depuis 50 ans. Votre grand-père a pris de la Salsepareille d'Ayer. C'est une médecine de bonne réputation. Il y a beaucoup de salsepareilles — mais seulement une vraie, celle d'Ayer. Elle guérit.

Un barbier du régiment à un conscrit qui se plaint de quelques accrocs à sa figure :

— Tu as le toupet de bougonner ! C'est bien plutôt moi qui devrais aller me plaindre au colonel que tu as un piton qui ébrèche tous mes rasoirs.

A TOUT SEIGNEUR TOUT HONNEUR

Pour les affections de la gorge et des poumons, le *Baume Rhumal* est le remède par excellence. Partout 25 la bouteille 15

LISEZ

"Le Monde Canadien"

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie toutes les semaines . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués ; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

Abonnement

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

\$1.00 PAR ANNÉE

UNE PIASTRE PAR ANNÉE, avec le *bois* sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Carlier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchési et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

No 75 Rue St-Jacques, Montréal

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire.

J. A. CARUPEL, Administrateur.

Une Recette par Semaine

Pour nettoyer les gants de peau, on conseille de les humecter d'abord légèrement, puis de les tendre doucement sur une main de bois de bon format : on les nettoie alors avec une éponge trempée dans du benzol ou de l'huile de térébenthine récemment rectifiée. Il ne faut pas craindre d'employer du liquide, en égouttant l'éponge au fur et à mesure qu'elle a pris une partie de la graisse enlevée du gant. Quand le nettoyage est fini, on laisse sécher sur la main, puis on retire le gant et on le suspend dans un courant d'air jusqu'à ce qu'il ne sente plus rien.

B. DE S.

TRIO DE PROVERBES

Le saint de la ville n'est point adoré.
×
Ne fais pas un trou pour en boucher un autre.
×
A la Saint Rémy, perdreaux sont perdrix.

SANCHO PANÇA.

Deux petites annonces d'échappées à la quatrième page d'un journal :

"Jeune dame artiste désire donner des leçons de piano à modiste en échange de chapeaux."

Simple échange de talents... C'est égal, le règlement des factures de la modiste en doubles-croches sera peut-être un peu pénible, si on veut arriver à une estimation exacte.

Passons à la seconde annonce. Cette fois, il ne s'agit pas seulement de leçons de piano, mais du piano lui-même :

"On demande un piano en échange de travaux dentaires."
Mon Erard pour un râtelier !

**

B. Branchu, roi des raseurs, à son ami Maboulard, après une interminable conversation :

— Les dictionnaires bibliographiques fourmillent d'erreurs ! Ainsi, il en est un qui me fait naître en 1851 au lieu de 1854

Maboulard, obsédé :
— Et... en quelle année vous fait-il mourir ?

QUEL REPROCHE

Une mère doit se faire lorsqu'elle voit son seul enfant mort, quand on lui apprend qu'une seule dose de *Menthol Soothing Syrup* lui aurait sauvé la vie.

Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout 25 la bouteille.

CELA VAUT MIEUX



Voilà un homme qui se moque de son ami parce qu'il s'est acheté des effets neufs pour les fêtes. Cela vaut mieux pourtant que de s'alcooliser. Dans ce dernier cas, il faut aller compter ses peines au Dr Guilbault, 313 rue Amherst, ou à Mr J. H. Chasles, 513 Avenue Laval.

Mme SAMUEL DUBOIS

Après plusieurs années de Souffrances est complètement Guérie par les

PILULES ROUGES DU Dr CODERRE

Les Pilules Rouges du Dr Coderre continuent à guérir les femmes dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis ; il nous arrive les plus hautes et les plus honnêtes recommandations pour ce Grand Remède.

Les Pilules Rouges sont le remède du Dr Coderre pour les maladies des femmes seulement. Elles ne guérissent pas tous les maux, mais elles guérissent radicalement les maladies des femmes elles sont garanties par l'usage qu'en ont fait les milliers de femmes et les jeunes filles. Elles régissent l'estomac, les intestins, le sommeil et l'appétit. Elles excitent l'appétit, facilitent la digestion et guérissent la dyspepsie. Elles font disparaître les pâles couleurs on refaisant le sang. Elles guérissent les pertes blanches, le bon mal, les tiraillements dans les hanches, les douleurs périodiques, le mal de reins le mal de côtes, guérissent le battement de cœur si commun chez les jeunes filles faibles en sang, font disparaître les étourdissements, le mal de tête. Les femmes sur le point de l'âge ne sauraient prendre un meilleur remède. Elles sont absolument certaines d'être guéries si elles les prennent suivant la direction.

Femmes et jeunes filles pourquoi souffrir plus longtemps ; guérissez-vous de toutes vos maladies qui vous rendent malheureuses, prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre, comme Mme Samuel Dubois qui certifie comme suit :

"J'étais très malade et très faible quand j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, j'ai souffert du beau mal durant sans les pertes blanches, le mal de reins et le mal de côté, douleurs dans le bas ventre, la constipation et les irrégularités, me faisais beaucoup souffrir. J'étais très nerveuse, j'avais mal à la tête, souvent étourdie, j'avais aussi des palpitations de cœur, les pieds et les mains toujours froids. Il y a à peu près un an, j'ai eu les fièvres typhoïdes, aussi la diphtérie, j'ai été soignée par deux des meilleurs médecins d'Ontario ils semblaient ne pouvoir comprendre ma maladie, parce qu'ils ne purent me guérir. Il y a à peu près trois mois j'ai commencé à prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Elles m'avaient été fortement recommandées. Après en avoir pris une boîte j'ai écrit à votre médecin spécialiste pour avoir une consultation. Il m'a écrit une bonne lettre, me donnant beaucoup d'avis que j'ai suivis avec beaucoup d'attention. Je suis heureuse de vous dire qu'aujourd'hui je suis complètement guérie. Je ne souffre plus du tout. J'ai engraisé et mes couleurs sont revenues. Je suis bien heureuse et je vous remercie beaucoup. Je suis contente de vous donner mon témoignage. Je n'ai rien dit dans ma lettre qui n'était pas vrai."

Mme SAMUEL DUBOIS, Spanish River, Ont.



Mme SAMUEL DUBOIS

La maladie de Mme Dubois en représente des milliers qui comme elle peuvent être guéries, ne vous découragez pas si une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr Coderre ne vous guérissent pas, donnez le temps au remède d'agir, vous ne pouvez pas vous attendre, en quelques jours de traitement, à pouvoir guérir une maladie qui dure depuis des années et qui par un longue durée est devenue très grave. Ne cessez jamais de prendre les Pilules Rouges avant de consulter notre médecin spécialiste.

Vous pouvez consulter notre médecin spécialiste absolument pour rien, en lui écrivant une description complète de votre maladie, ne lui cachez rien, il répondra à toutes vos lettres avec beaucoup d'attention, et vous donnera un grand nombre de conseils qui hâteront beaucoup votre guérison.

Adresser votre lettre au "Département Médical, boîte 2306, Montréal." Notre médecin seul ouvrira votre lettre et la tiendra confidentielle.

Faites un effort pour vous guérir. Prenez les Pilules Rouges du Dr Coderre consciencieusement, consultez notre médecin spécialiste, suivez bien ses conseils et vous verrez les symptômes de votre maladie disparaître les uns après les autres, jusqu'à ce que vous soyez parfaitement guérie.

Défini vous des imitations des Pilules Rouges du Dr Coderre, il y en a. Les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois, contenant 50 Pilules Rouges, jamais autrement. Déclarez-vous du marchand qui dira que d'autres Pilules sont aussi bonnes. Ces Pilules ne sont pas les Pilules Rouges du Dr Coderre, déclarez-vous-en. Nous sommes les seuls connaissant le secret des vraies Pilules Rouges du Dr Coderre et nous les vendons en boîtes seulement. Ne vous laissez point induire, envoyez-nous 50 cts en estampilles ou \$2.50 en mandat postal ou par lettre enregistrée pour 6 boîtes, vous recevrez par la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, celles qui vous guériront. Nous les envoyons partout aux Etats-Unis et au Canada.

Adresser

Cie Chimique Franco-Américaine,

Département Médical,

Boite Postale 2306.

MONTRÉAL, Can.

Deux médecins aliénistes causent d'un homme qu'ils regardent, dès à présent, comme un client probable...

— En somme, dit l'un, employant l'expression scientifiquement consacrée, c'est un candidat à la folie.

— Oui, appuie l'autre... et je crois même qu'il sera élu au premier tour.

**

Deux ivrognes titubaient dimanche soir sur la rue.

— Pisque j' te dis que c'est moi qui paye.

— Non, j'ai trop bu.

— Malheur ! Ces pas un homme ! C'as pour du canon.

— Quel est, pour un opticien, le comble de la chance ?

— Voir sa femme mettre au monde deux jumelles.

GUERIE AVEC DEUX BOUTEILLES

Montréal, P. Q., 20 Oct. 1896.
Roy & Boire Drug Co. — M'étant servi de votre *Sirope Menthol* pour un cas de Bronchite et toux qui me faisait beaucoup souffrir depuis plusieurs années, je suis heureux de pouvoir certifier que l'usage de deux bouteilles m'a parfaitement guérie. C'est avec plaisir que je le recommande au public.
Mme A. Rogers,
Epicurio, 503 Amherst.
Le *Menthol Cough Syrup* est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Amusements

PATINOIR "LE MONTAGNARD"

Le 19 janvier, le club de patinage "Le Montagnard" organise une mascarade avec le concours de la bande d'Harmonie. Grandes et magnifiques décorations, illumination électrique, rien ne sera négligé pour faire de cette fête une des plus attrayantes de la saison.

Le public est admis, comme spectateur seulement, au prix uniforme de 25 centins, et les costumes du patinoir seront éblouissants.

En foule au Patinoir "Le Montagnard".

*

A LA SALLE WINDSOR

Un concert de charité sera donné à la Salle Windsor, le 27 janvier, sur l'invitation de la colonie française et au bénéfice du Refuge Français.

Mr Couture a bien voulu en assumer la direction, et un grand nombre de virtuoses et d'instrumentistes distingués ont promis leur concours à cette fête de bienfaisance.

On se procure des places chez Hardy, rue Notre-Dame; au Refuge Français, rue Cadieux, et chez les dames patronnesses de l'œuvre.

Nous ne doutons pas du succès de ce festival.

A la correctionnelle :

—Accusé, quelle est votre profession ?

—Mon président, empailleur pour vous servir.

**

Fragment de conversation :

—Et Z..., que devient il ?

—Il est marié.

—Ah bah !

—Oui. Il a épousé une femme charmante... pour le moment !

GUERI D'UNE BRONCHITE AIGUE

Montréal, P. Q., 20 Oct., 1896

Roy & Boire Drug Co. — Je souffrais de puis plusieurs années d'une Bronchite qui menaçait ma santé. Sur l'avis d'un ami j'ai fait usage de votre *Sirope Menthol*, cela après avoir essayé différents remèdes sans résultats, et je suis heureux de pouvoir certifier que je suis parfaitement guéri. Je crois de mon devoir de le recommander au public.

E. Miller,

Epicier, 438 Jacques-Cartier.

Le Menthol Cough Syrup est en vente partout, 25 cts la bouteille.

Dr A. SAUCIER

DENTISTE

Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec

Heures de Bureau: 9 A. M. à 8 P. M.

1716 RUE SAINTE-CATHERINE, MONTREAL

Nouvelle édition du . . .

JEU DE POKER

— PRIX, 10 CENTINS —

La première édition étant épuisée, les éditeurs ont résolu d'en publier une édition populaire, le format, le papier et la reliure restant semblables à ceux de la première édition.

Adressez :

"Le Samedi",

516 Rue Craig, MONTREAL

—En cour d'assises.
—Mais alors, demande le président à l'inculpé, si ce n'est pas vous le coupable, quel est l'assassin ?

—L'assassin ? fait le prévenu en clignant de l'œil ; je connais un sénateur qui vous dira ça dans un an ou deux !

**

A la chambrée.

Le fusilier Chapuzot écrit à sa tante pour lui tirer une carotte sous prétexte de maladie.

—Coryza, combien que ça prend d'r ? demande-t-il à un camarade.

—Un seul.

—Je vais toujours y en mettre deusse ou trois. Plus il y aura d'r, mieux elle croira que j'ai pu attrapper froid.

**

Dans un examen :

Le Professeur. — Définissez-moi l'eau.

Le Candidat. — L'eau est un liquide dont on se sert pour se laver : il y a même des personnes qui en boivent.

Petit dictionnaire fin de siècle : *Cinquantaine*. — Un cap que les femmes ne veulent jamais doubler.

Delicatesse. — La fleur de l'honnêteté.

Ehees. — Jou où les fous sont les voisins des rois.

Grâce. — Le génie de la femme.

Mode. — Une reine que la Terreur elle-même ne put détrôner.

Oculiste. — Le seul homme à qui le doigt dans l'œil réussisse.

Vis. — Le temps que l'homme met à mourir.

**

PRUDHOMME FILS. — Papa, quand on ouvre les huîtres en vie, ça doit leur faire mal ?

PRUDHOMME PÈRE. — Oui, mon fils, c'est ce qu'on appelle "le supplice de Cancale !"

CHEZ LES PETITS

La coqueluche est une terrible maladie. Rien de tel que le *Baume Rhumal* pour les soulager.

ILS VOULAIENT SES CINQ CENTINS



Le malheureux Penoute, ayant regardé dans la salle et s'étant aperçu que 18 personnes étaient avant lui, avait exécuté un mouvement de retraite. Mais deux des fraters se sont précipités et le ramènent dans la salle de torture pendant que le cheur des barbiers en exercice s'écrie :
—Entrez, monsieur, vous êtes le premier !

La pudeur britannique.

—Savez-vous pourquoi les Anglais se refusent souvent à pénétrer dans un fumoir ?

—Parce qu'elles craignent l'odeur du tabac, sans doute.

—Pas du tout... C'est parce qu'elles ont peur d'y voir des pipes pas culotées.

**

On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité du Midi.

—Vous devez avoir joliment eu peur ? dit quelqu'un.

—Oui, mon bon, mais la terre tremblait encore plus que nous !

**

Le médecin. — Et bien ! Madame, est-ce que votre séjour aux eaux a produit l'effet que vous désiriez ?

La dame. — Parfaitement, docteur ; une de mes filles est déjà fiancée.

**

Les *Pilules C. T. C.* ne sont pas un cathartique, mais règlent l'estomac et guérissent les maux de tête. A vendre partout 25c la boîte.

Consultation.

—Docteur, je ressens des douleurs rhumatismales, causées, je crois, par la fraîcheur de mon nouvel appartement... Que me conseillez-vous de faire ?

—Déménagez.

**

Des bruits de grève courent à Paris. Un habitué des meetings de la Bourse du travail disait à ce sujet :

—Oui, on en verra de drôles, sous peu. Dans quelques jours, qui sait, les garçons boulangers mettront la main à la pâte, et il ne serait pas possible qu'à leur tour les épiciers s'en mêlassent.

**

M. Prudhomme morigène son neveu, qui, "né fatigué," s'entretient dans une douce paresse.

—Ah ! de mon temps, nous étions autrement actifs que vous autres ! A ton âge, j'aurais sauté pardessus les maisons !

—Inutile mainenant, répond slegmatiquement le neveu, il y a des ascenseurs.

Chez un peintre célèbre à Montmartre.

—Cher maître, demande une dame fort élégante, je viens voir si vous pouvez vous charger du portrait de mon mari... J'ajouterai que le cher homme est excessivement laid, et qu'il voudrait être flatté.

—Oh ! madame, cela se rencontre admirablement ! Je ne fais jamais la ressemblance.

**

Dulampin félicite son ami Bracassol :

—Très bien, ta femme ; tu sais, très bien ! Elle a un profil !... Seulement, elle n'a pas assez de nez !

—Ah ! fait Bracassol... Le jour où je l'ai épousée, elle en a eu plus que moi !

**

Devant le tribunal correctionnel. On juge une espèce d'Hercule accusé de tapage nocturne et de rébellion.

Le président. — Vous n'avez pas d'avocat pour vous défendre ?

Le prévenu. — Je n'ai pas besoin de personne pour me défendre... Vous pouvez venir tous les trois, je ferai votre affaire à moi tout seul.

**

A l'école du village. Le maître. — Quel est le meilleur moment pour cueillir les pommes ?

L'élève. — M'sieu, c'est quand le fermier a le dos tourné et que le chien n'est pas là

LA CONSOMPTION GUÉRIE

Un vieux médecin retiré, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un remède simple et végétal pour la guérison rapide et permanente de la Consommation, la Bronchite, le Catarrhe, l'Asthme et toutes les Affections des Poumons et de la Gorge, et qui guérit radicalement la Débilité Nerveuse et toutes les Maladies Nerveuses; après avoir éprouvé ses remarquables effets curatifs dans des milliers de cas, trouve que c'est son devoir de le faire connaître aux malades. Poussé par le désir de soulager les souffrances de l'humanité j'envoie gratis à ceux qui le désirent, cette recette en Allemand, Français ou Anglais, avec instructions pour la préparer et l'employer. Envoyer par la poste un timbre et votre adresse. Mentionner ce journal.
W. A. NOYES, 820 Powers' Block, Rochester N. Y.

Berlureau est défiant et incrédule ; il rendrait des points à saint Thomas.

On faisait devant lui l'éloge d'une artiste en vue et on ajoutait :

—Il paraît de plus qu'elle a une jambe adorable.

Et Berlureau d'ajouter :

—Hum ! hum ! une jambe ! une ! mais l'autre ?

**

On apprend que les Coréens ont des graines et des racines pour guérir le rhume de cerveau, les indigestions, la migraine, voire "le malaise que l'on ressent au lendemain des fêtes et des libations trop copieuses".

Cette dernière indication montre que le fâcheux "casque" est connu jusqu'en Corée.



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épicerie.

DANS LE DROIT CHEMIN

Le Recorder.—Prisonnier, pourquoi n'avez-vous pas rendu, de suite, le billet de \$10 que vous aviez trouvé ?
Le prisonnier.—Pardon, Votre Honneur, je l'ai rendu et de suite.
Le Recorder.—A qui ?
Le prisonnier.—A la circulation.

Jasso-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 112



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Jasso-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvés la solution juste: Mmes M Lord, A Roy, Melle A Aubertin, V Bachand, G E Cartier, E J Char-
 tiez, E Dionne, J Forté, J Frtin, J G H Fréchette, E
 Paquet, J Picard, C St-Onge, J St-Onge (Montréal),
 Melle V Trudeau (Alumtsic, Q), M Picard jr (Bicville,
 Lévis, Q), M Tessier (Lachute Mills, Q), A Bouchard
 (Lévis, Q), Melle M Bilodeau, V Deschamps (Québec),
 Melle F Laperle (Sorel, Q), J Lapierre (St-Antoine, Q),
 Melle E L Gaudet (Ste-Cécile de Milton, Q), A J Church
 (St-Hilaire, Q), Delles E Grégoire, N J Grenier (St-Hya-
 cinthe, Q), Melle F Pottelero (St-Sauveur de Québec),
 Melle M T Elhier (Ste-Scholastique, Q), Melle A Cha-
 pleau (Terrebonne, Q), Melle B Lacour (Trois Rivières,
 Q), Melle K Thibeault, A H Duhaime, G Mathieu, E
 Thibault (Angusta, Me), Melle A Nadeau, C Beaudet
 (Berlin, N H), O Duval, C Guimond, P Couture (Berlin
 Falls, N H), Mme Vve E Girard, J A Fortin (Brunswick,
 Me), Mms P Sauvageau (Central Falls, R I), Mme M
 Loranger (Epping, N H), Delles A Bélanger, E Paquet,
 A Paquette, J D Thibault (Falls Rivers, Mass), A G
 Ouellet (Graniteville, Vt), A Couturo (Haverhill, Mass),
 G Lajoie (Holyoke, Mass), T Phancott (Jewitt City, Conn),
 J C Légaré (Lawrence, Mass), Melle M St-Hilaire, J
 Lavoie (Lawston, Me), Melle V Dion, J Couture, A J
 Dionne, M Lafontaine, M Latendresse, P Leclerc, W
 Mailloux (Lowell, Mass), Mms Jacques, R Boicher, W
 Turcotte (Manchester, N H), J N Lavoie (Nashua, N H),

J B Paquette (New-Biford, Mass), J Derbès, J M Des-
 sat, H Werhmann (Nouvelle-Orléans, La), Mmo C Thi-
 beaudau (Salem, Mass), T H Shert (Williamsett, Mass),
 R A Boisvert (West Manchester, N H), Melle M Lebur,
 L Dion (Woonsocket, R I), J Desnoyers (Waitsfield, Vt).

Mlle R H, Mlle A Blondin, Mlle R Brasseur, J N
 Bélaïr, L J Paradis, J Rivet (Montréal), J Boucher (St
 Hyacinthe, Q), Mlle E Vigneau (St-Sauveur de Québec),
 J Lévesque, P Paranteau (Bridleford, Me), J Thompson
 (Green Island, N Y), Mme P Chénier, Mme J N Denis,
 Mlle O Gagnon, Mlle Shierck, Mlle M Turcotte (Lowell,
 Mass), A Gagnon (Manchester, N H), Mlle A Abadie,
 Mme A E Rubino (Nouvelle-Orléans, La).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de J N Bélaïr,
 121 Ste Catherine, C St Onge, 1323 St Denis (Montréal),
 W Mailloux, 7 Dempsey Parc, Mlle M Turcotte, 317
 Market (Lowell, Mass), Mde M Loranger (Epping, N H).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le
 choix entre un abonnement de trois mois au journal ou
 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au
 plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné
 des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Un tailleur chic fait sa profession de foi commerciale à un nouveau client :

—Jamais je ne réclame rien aux gens comme il faut ; ils payent quand ils veulent.

—Parfait !
 —Seulement, s'ils tardent trop à payer, j'en conclus qu'ils ne sont pas des gens comme il faut, et je leur envoie immédiatement leur facture.

Un officier demande à un caporal de spahis d'expliquer à ses recrues l'acte de marquer le pas. Voici la définition pittoresque sinon théorique que donna le brave indigène :

—Marqui l'pas ?... Ti march', ti marchi pas, et ti marchi tout de même.

Dans un salon trois dames bavardent, une d'elles présentant une pomme à un petit garçon, lui dit : "Donne la pomme à celle de nous trois que tu crois la plus jolie."

Le petit garçon regarde pendant un instant les trois dames et... mange la pomme.

Entendu en police correctionnelle :
 —Prévenu, vous reconnaissez avoir frappé brutalement le nègre qui vient de faire sa déposition... et cela sans provocation de sa part... vous ne l'aviez jamais vu.

—Mon président, vous ne pouvez pas ignorer qu'il y a des jours où l'on est disposé à broyer du noir !...

PAS UNE SEULE FOIS

Le *Menthol Soothing Syrup* n'a jamais failli de soulager instantanément les enfants, ce qui le prouve supérieur à tout autre dans les dentitions difficiles, indigestions, dérangements d'estomac, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, toux et rhumes, manque de sommeil. Le *Menthol Soothing Syrup* est en vente partout 25c la bouteille.

Dr BERNIER
 DENTISTE

NO. 60 RUE SAINT-DENIS

Avez-vous Besoin d'une Montre ?



Nous les vendons à un prix tellement bas qu'il vous est impossible de vous en passer.
 Nous en avons de toute grandeur, et pour tous les goûts, mais nous n'en mentionnerons que deux :
 Une montre ELGIN ou WALTHAM, les meilleures mouvements existants, tenant bien le temps, boîtiers de chasse, boîte gravée par Ducher, fort plaquage en or, durant toute une vie. Modèles pour Dames et Messieurs.
 Nous vous l'enversons à votre adresse avec le droit de l'examiner et si elle n'est pas entièrement satisfaisante, de nous la renvoyer sans que cela vous coûte un sou. Si elle vous convient, payez les frais de transport à l'agent et \$6.60. — TOUT CELA EST DE BONNE FOI.
 Ou alors nous vous proposons :
 Une montre magnifiquement gravée, boîtiers de chasse, mouvement CASE de première classe, en n'importe quelle grandeur, très fortement LAJES plaqués à 14k. La même qu'une montre en or de \$40 et tenant le temps comme les meilleures sur le marché. Envoyée à votre agent d'express avec droit de l'examiner et les mêmes conditions que précédemment. Si elle vous convient vous paierez les frais de transport et \$3.95. Si vous avez foi en nous, adressez-nous l'argent avec la commande et une magnifique chaîne vous sera adressée en même temps que la montre, tous frais de transport mentionnés plus haut à notre charge.

ROYAL MANUFACTURING CO.,
 334 DEARBORN ST., CHICAGO.

A la buvette de la chambre :
 —Ah ! mon cher collègue, comme la politique vieillit : j'ai constaté ce matin sur mon visage les premières marques de la patte d'oie.
 —C'est là un excellent signe ! Vous voilà en état de sauver le Capitole.

Entre deux mendians :
 —Combien gagnes-tu par jour ?
 —A peu près trois francs.
 —Trois francs ! Si j'avais le bonheur d'être aussi infirme que toi, je ne donnerais pas ma journée pour vingt francs.

SANS DISTINCTION

A tous les âges, les affections de la gorge et des poumons sont guéries par le *Baume Rhumal*.

PORTRAIT FIDÈLE



Voici le portrait fidèle d'un monsieur qui souffre beaucoup du mal de dents et qui, n'ayant plus de son remède familial, demande par téléphone qu'on lui en envoie une boîte. Chacun comprendra qu'il s'agit du remède universel pour les maux de dents : La célèbre *Gomme du Dr Adam*.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais
 DENTS POSEES SANS PALAIS
 S. A. BROSEAU, L. D. S.
 No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

Tel. Bell 784

Dr F. T. DAUBIGNY

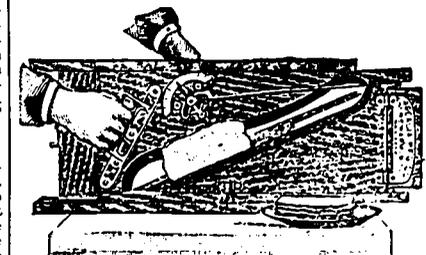
Médecin-Vétérinaire

Professeur à l'Université Laval.

Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.

47 Écurie de première classe

378 et 380 Rue Craig
 MONTREAL



TRANCHE-PAIN pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...
 RASOIRS Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...
 COUTELLERIE Importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...
 L. J. A. SURVEYER, Quineauiller
 6 Rue St-Laurent.

BAINS DE TOUTES SORTES BAINS

Bains de Natation
Bains Privés
25 cts

LAURENTIENS

OUVERTS JOUR ET NUIT

BAINS RUSSES ET TURCS

Durant le Jour, 75c.
Le Soir, jusqu'à 10 heures, 50c.

BAINS Angle des rues **BAINS**
Craig et Beaudry

QUERY FRERES

PHOTOGRAPHES

Côte Saint-Lambert, No 10
MONTREAL

Joseph, récemment entré au service d'un vénérable académicien, écrit ses impressions à sa famille: "—Il vient beaucoup de monde dans la maison; c'est sans doute d'anciens domestiques, car ils l'appellent tous: mon cher maître!"

Fausse dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez



AVANT APRES

J. G. A. GENDREAU,
DENTISTE

Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP
AUX ENFANTS DU **D^r CODERRE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

PILULES DE Noix Longues
(Composées)

De McGALE

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. — BICHAT.

ETABLÉ EN 1888.

T. A. CARDINAL

Poseur d'Appareils à Gaz,
. . . A Eau Chaude et à Vapeur

. PLOMBIER .

Couvreur en Ardoise et Métaux
Entrepreneur de Canaux, Etc.

No 1 RUE LABELLE
Première porte de la rue Dorchester
MONTREAL

SERVICE DE NUIT ET DU DIMANCHE.
TELEPHONE BELL 7170.

Reviens contre :

— Quoi ! vous êtes en deuil ?
— Mon père...
— Ah ! quel malheur ! Et... vous a-t-il laissé une grande fortune ?
— Lui ! c'était un bien trop honnête homme. Tout le temps que j'étais mineur, il s'est amusé à payer mes dettes. Il m'a ruiné !

LES

CIGARES et CIGARETTES

Chamberlain

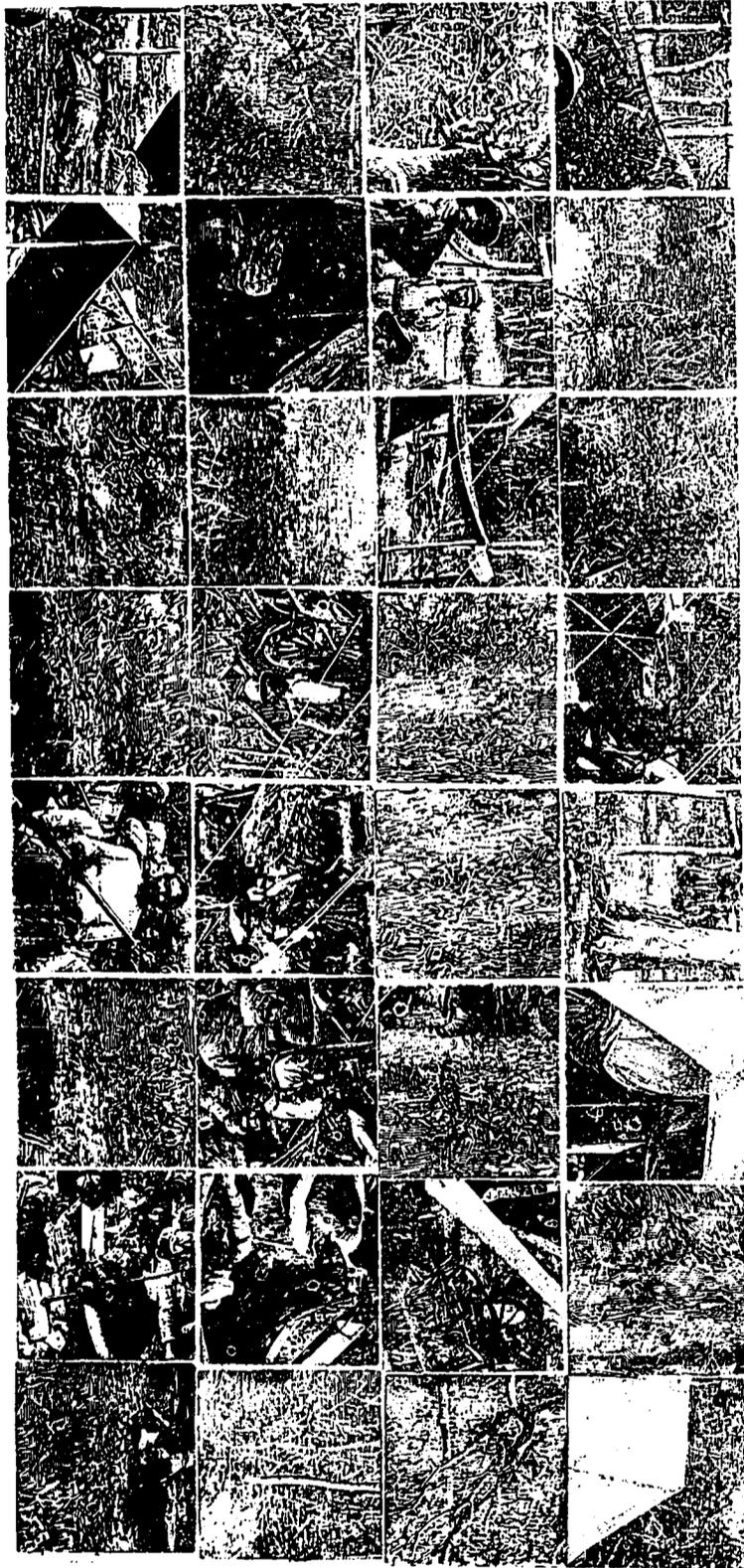
... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ - LES !

DIX Cents

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 114



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carrés et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: LE VOYAGEUR URVALDE AU SIAM.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.

Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard le 27 janvier, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en: Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.